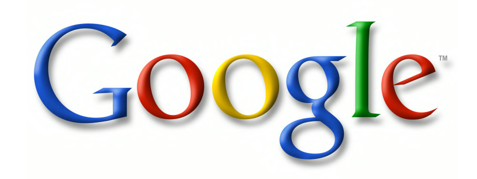





600051820M



VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

Progredi sed honorare patres.

VOYAGE
ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DANS
LE PAYS BASQUE
LE LABOUR ET LE GUYPUSCOA

PAR

M. CÉNAC MONCAUT

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE CHARLES III (D'ESPAGNE),
MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU GERS,
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES DE TOULOUSE,
AUTEUR DE L'HISTOIRE DES PYRÉNÉES ET DES RAPPORTS INTERNATIONAUX
DE LA FRANCE AVEC L'ESPAGNE, ETC., ETC.



TARBES
CHEZ TH. TELMON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
PLACE DU MAUBOURGUET.

PARIS
CHEZ DIDRON, LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE,
RUE ST-DOMINIQUE, 23.

— 1857 —

TABLE DES MATIÈRES.

MONUMENTS RELIGIEUX.

ÉPOQUE ROMANE.

STYLE GOTHIQUE.

STYLE DE LA RENAISSANCE.

MONUMENTS CIVILS ET MILITAIRES.



VOYAGE
ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DANS

LE PAYS BASQUE
LE LABOUR ET LE GUYPUSCOA

Si nous réunissons dans le même travail toute l'extrémité occidentale des Pyrénées, c'est que cette contrée présente un caractère architectonique complétement différent de celui que nous avons remarqué dans le Béarn, le Bigorre et le Comminges. Nous serons frappés en effet de ces trois faits caractéristiques : 1° Absence à peu près complète de monuments romans et de constructions féodales; 2° Importance, dans le Labour, des églises gothiques de l'époqne anglaise; 3° Développement immense dans le Guypuscoa des édifices religieux des XVIme, XVIIme et XVIIIme siècles.

MONUMENTS RELIGIEUX

ÉPOQUE ROMANE

AROUE.

Nous ne ferons halte devant l'église à abside romane d'Aroue que pour examiner une des portes les plus curieuses que nous ayons eu le bonheur de rencontrer dans nos courses.

Son arc plein-cintre, placé dans un redoublement du mur, offre des particularités minutieuses qu'on nous permettra d'examiner avec détails; car elles s'éloignent de tous les types, de toutes les règles adoptées par cette architecture.

Les colonnes latérales, en effet, sont remplacées par des pilastres à angles droits, posés sur un soubassement de 1 mètre de hauteur. Ces pilastres n'ont qu'une abaque pour chapiteau; mais le sommet du redoublement mural est surmonté d'une frise en placage de bas-relief, qui rappelle, d'assez loin il est vrai, celle de la porte du Boulou, dans le Roussillon. Cette frise se compose de neuf petites niches de 8 pouces de hauteur, garnies de personnages microscopiques, parmi lesquels nous distinguons deux personnages vêtus, — un évêque élevant sa main bénissante, — la Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; l'un et l'autre sont placés de face, — la Vierge près de la crèche de Bethléem, — les trois rois mages portant la couronne sur la tête, le sceptre à la main et un oiseau sur l'épaule, — enfin, un guerrier à cheval brandissant un large glaive, et paraissant charger deux personnages au-dessus desquels sont placés deux quadrupèdes ressemblant à des chiens.

Les abaques des chapiteaux et les consoles du linteau offrent aussi leurs singularités. L'abaque de gauche est formée de quatre petites gorges garnies de perles. L'autre est ornée de disques à entrelacs et de quatre oiseaux se regardant deux à deux et se donnant la patte, comme les canards de la porte de Morlàas. Quant aux consoles, elles présentent l'homme tenant un tonneau sur ses genoux et buvant à même, que nous avons rencontré, pour la première fois, à Artous; puis, un personnage nu élevant par la patte de derrière deux léopards ou lions domptés. Le tympan, placé sous une archivolte torique, est occupé par le monogramme du Christ que deux anges soutiennent.

Nous ne saurions expliquer pour quel motif la grossièreté naïve de ce travail nous a vivement intéressés... Serait-ce parce qu'elle nous ramène à la première enfance de l'art? serait-ce parce qu'elle nous révèle les essais d'un maçon de village qui osa reproduire les bas-reliefs d'Artous ou du Luc? Nous nous arrêtons à cette pensée, et nous croyons que la porte d'Aroue ne remonte pas au-delà du XIIme siècle. Le maçon-architecte n'aurait pas trouvé à une époque plus ancienne le modèle de son buveur, de ses gorges perlées et des petits médaillons de la frise.

St-PIERRE.

L'église de St-Pierre, au haut de la côte du St-Esprit, serait un charmant édifice de la fin du XIIme ou du commencement du XIIIme siècle, si des réparations récentes ne lui avaient enlevé une partie de son caractère d'antiquité.

Le chevet, voûté en ogive avec nervures croisées à trois tores, est terminé en abside cul-de-four à retraite, et percé au fond de deux fenêtres ogives et de deux plus récentes, faites sous l'inspiration du même style.

Le transept présente un semblable appareil de voûtes ogivales aiguës avec nervures à trois tores. La voûte centrale est plus développée, et les arêtes de la coupole retombent, ainsi que quatre arcs doubleaux à angles rabattus, sur trois colonnes, avec chapiteaux à fleurs aplaties du commencement du XIIIme siècle (1).

Mais c'est à l'extérieur surtout qu'il faut chercher les traces du ciseau roman. Les murs du transept, redoublés à chaque angle par deux contre-forts à retraite, sont couronnés, à la naissance des voûtes, d'une corniche saillant de 8 pouces, supportée par des consoles sans sculptures comme celles de St-Savin. L'appareil est grand et bien ajusté; chaque bras est éclairé par de véritables lancettes de 2 mètres sur 14 pouces, très aiguës.

Le chevet, appuyé jadis par quatre contre-forts, fut privé de ceux du levant à une époque déjà reculée. On mit à leur place deux fenêtres modernes du style de l'église ogivale, et un gros contre-fort consolida le centre de l'abside. On ne voit qu'une partie de la corniche à modillons de têtes humaines qui couronnait cet hémicycle à 2 mètres au-dessous de la toiture actuelle; on dut l'enlever lorsqu'on établit les voûtes ogivales.

---

(1) Quant aux chapiteaux de l'entrée du chevet, ils présentent des fleurs du XIIIe siècle, grossièrement volutées, tandis qu'aux angles des murs, soit au sanctuaire soit au bras du chevet, ils deviennent de simples modillons coniques un peu fleuris. Une fenêtre ogivale éclaire chaque bout du transept.

Deux travées composent toute la nef et sont éclairées par une fenêtre ogivale de 1 mètre 50 centimètres sur 80. Les bas-côtés ont été refaits en plafond dans le même style. Malheureusement la porte de l'est a perdu ses ébrasements, ses voussures à tores, alternant avec des gorges, et jusques à son tympan. Ce tympan devait renfermer le Christ, car on reconnait encore les traces d'une auréole et celles de deux anges ou de deux évangélistes.

En résumé, nous inférons de l'examen de cet édifice, qu'il existait sur ce point une église romane assez ancienne. Détruite vers le XIIme siècle, elle ne conserva qne le chevet extérieur lorsqu'on refit les voûtes et le transept tout entier. La nef et les bas-côtés ne furent terminés qu'au XIIIme siècle (1).

Après l'église de St-Pierre, nous pouvons encore citer, parmi les chapelles romanes, l'antique et grossière église d'Escos près de Bayonne, celle d'Assoute, près des Eaux-Bonnes; elle est décorée de quelques modillons sous toitures, et d'un chevet absidal; enfin, celle de St-Vincent de Salies, où l'on remarque deux fenêtres géminées et quelques lucarnes très étroites. On monte au seuil de sa porte par plusieurs marches, comme à celui de la cathédrale de St-Bertrand de Comminges.

Croirait-on que, pour trouver un dernier fragment du même style, nous sommes obligés de franchir le pays Basque français et espagnol, et d'aller chercher la porte de l'église de Bètelu au midi de Tolosa? et quel fragment encore!... Que l'on se représente une petite porte plein-cintre à trois colonnettes latérales, se continuant en voussures; elles sont ornées à leur naissance et à la clé, de trois médaillons renfermant des têtes grossières d'hommes et d'animaux. Cette étrangeté sculpturale rappelle la porte d'Aroue par la violation de toutes les règles du style roman, et fait honneur à l'imagination du tailleur de pierre qui se permit de l'entreprendre.

Puisque nous avons atteint les limites de la noble province de Guypuscoa, saluons les fameux rochers de las dos hermanas (des deux sœurs), portes de fer de la vallée de Suméa, et revenons dans la capitale du Labour.

STYLE GOTHIQUE

BAYONNE.

LA CATHÉDRALE.

Ce n'est pas sans intention que nous avons compris Bayonne dans le pays Basque, et que nous l'avons détaché du Béarn et

(1) Ne quittons pas l'église de St-Pierre sans regarder, sous le porche, le tombeau *du baron Courous de Pépinville, lieutenant-général des armées du*

de la Navarre. Pour l'archéologue et l'historien, qui cherchent à reconstituer la physionomie du moyen-âge, sans se préoccuper des transformations politiques et des divisions territoriales des derniers siècles, Bayonne ne saurait être qu'une sorte de ville anséatique, n'appartenant ni à l'Espagne, ni à la France, ne faisant partie, ni de la Navarre, ni de la Gascogne, ni du Béarn, et conservant toujours, même sous la domination anglaise, le caractère de commune indépendante, alliée de l'Angleterre plutôt que soumise à cette puissance.

Bayonne ne possède que deux monuments religieux : la cathédrale et le cloître. Il est vrai que la cathédrale est le chef-d'œuvre des provinces pyrénéennes françaises; elle présente, d'ailleurs, des points si nombreux de ressemblance avec celle de Pampelune, qu'il nous est indispensable de l'étudier avec assez d'attention, afin d'établir plus tard les points de comparaison qui rattachent ces deux édifices au même type architectonique.

Son beau vaisseau gothique de 78 mètres de longueur sur 28 de largeur, sans y comprendre les chapelles, rappelle, au premier aspect, celui d'Amiens.

Le chevet a tous les caractères du XIIIme siècle. Sept arcades ogivales très élancées, font intérieurement le tour du sanctuaire et s'appuient sur de fortes colonnes cylindriques, flanquées de quatre colonnettes jusques à la hauteur des chapiteaux qui présentent des volutes de fleurs aplaties (1). De ce point s'élancent de triples colonnettes; elles atteignent la voûte, et vont y recevoir les nervures toriques.

Une belle voûte svelte et hardie, avec nervures à trois tores, termine cette partie du monument; mais voûte et clérestory semblent appartenir au XIVme siècle, et pour retrouver le XIIIme, il faut rester dans la partie inférieure et suivre la nef qui fait le tour du sanctuaire. C'est là que nous rencontrons sept chapelles à pans coupés, rayonnant autour du chevet; leurs fenêtres à ogive élancée et à deux baies, ornées de colonnettes

---

roi Comm..., de la Légion d'honneur, né à Douai le 17 *février* 1770, *blessé mortellement au combat de Sare, le* 10 *novembre* 1813, *et décédé au St-Esprit le lendemain.*

(1) Chacune de ces arcades est surmontée d'une ouverture à trois baies avec trilobes aigus, ornés de plusieurs tréfleurs se répétant sur les parois intérieures de la galerie du triphorium; cette galerie reçoit le jour par ces espèces de fenêtres. Chacune d'elles répond à une ouverture du clérestory divisée en deux baies trilobées, surmontées d'une quinte fleur.

isolées et toriques, les chapiteaux à un seul volute, une galerie suivant intérieurement les sinuosités des pans coupés des chapelles, au-dessous de la naissance des voûtes, sa rampe formée de quatre lobes percés à jour, les tores simplement croisés de ses nervures, tout porte le cachet le mieux caractérisé de la fin du XIIIme siècle. Cette particularité ne doit pas nous surprendre : nous voyons dans les archives de Bayonne, que la cathédrale fut fondée en 1213, et nous savons que toutes les églises furent commencées par le chevet. Poursuivons la description des détails.

Les quatre piliers-maîtres du transept présentent un faisceau de trois colonnes principales, séparées chacune par trois colonnettes dans le genre de celles de Sordes. Chaque colonne-maîtresse est munie d'un liteau frontal, ainsi que la colonne du centre des séparations. Par conséquent, nous sommes encore tout au plus au XIVme siècle, à cette date de 1335, où, d'après les archives de Bayonne, on commença la construction de la haute nef. Mais si nous arrivons à la coupole du transept, ornée de doubles nervures renaissance, nous y verrons les traces du style de 1400, époque à laquelle furent élevées les dernières voûtes. Les grandes roses des bras du transept nous offriront aussi des meneaux flamboyants, et les trois fenêtres latérales rappelleront, par leur largeur démesurée, le commencement du XVme siècle (1).

Quant aux ouvertures du triphorium et du clérestory, elles occupent tout l'intervalle des travées, conformément au goût de la même époque. Quatre meneaux divisent la plus rapprochée du transept; leur nombre s'élève à six dans les suivantes; ils se terminent en trilobes, en roses et en triangles, sans présenter aucun dessin flamboyant. Le fond de l'église, enfin, est éclairé par une rosace formée d'un quatrilobe central, entouré de six autres (2).

---

(1) La disposition des piliers de la grande nef est une des plus élégantes que présente l'architecture du XIVe siècle. Un socle formant faux équerres avec la nef, supporte à chacun de ses angles une forte colonne flanquée d'un liteau frontal. Quatre colonnettes élégamment détachées du faisceau par des gorges bien arrondies, s'étendent d'une colonne à l'autre. Des chapiteaux à double volute, couronnent chaque colonne et chaque colonnette, puis la colonne du front se profilant avec deux colonnettes jusqu'au sommet des murailles, se termine par un chapiteau à volute à la naissance des voûtes, et s'infléchit ensuite en trois tores divergents, afin de former les nervures.

(2) Le même style rayonnant, plus sobre de division, toutefois, règne dans les hautes fenêtres des bas-côtés. Quoique les ouvertures du triphorium et du

L'iconographie est entièrement nulle dans l'intérieur de la cathédrale de Bayonne; mais l'extérieur fut traité moins sévèrement par les imagers, et nous allons examiner trois portes dont les détails pourront nous dédommager de la pauvreté sculpturale des nefs (1). Ces trois ouvertures sont d'autant plus intéressantes à étudier, avec leurs porches, qu'elles achèvent de caractériser les deux époques principales de la construction de l'édifice. Le XIIIme siècle, en effet, y est représenté par

---

clérestory aient l'élargissement du xve siècle, il est à remarquer qu'elles ne présentent nulle part la pyramide à crosse végétale, si commune à cette époque. Nous ne retrouvons cet ornement que sur la porte de la sacristie, dont l'arc tudor, de la fin du xve siècle, est surmonté d'une pyramide pédiculée avec crosse végétale sur les amortissements. Tous les meneaux sont toriques, et l'architecte a soigneusement évité la forme anguleuse du prisme.

Il est à regretter que le bas-côté du nord seul soit accompagné de chapelles. Celui du sud, géné par le voisinage du cloître, est privé de ce riche complément des églises du XIVe siècle, et rompt ainsi la régularité parfaite de ce monument.

(1) Nous n'avons à faire connaître que les écussons des clés de voûte où nous remarquons :

1° *Un écu écartelé portant d'azur aux trois fleurs de lys d'or en 1 et en 4, et de gueules aux trois léopards d'or, passant en 2 et en 3;*

2° *D'azur à l'hippopotame d'or passant devant un arbre de sable, aux feuillages verts et portant quatre croisettes d'or;*

3° *Un écu parti et coupé à droite, et surmonté d'un chapeau de cardinal, ayant dans cette dernière partie un château d'or sur ondes d'azur, portant au-dessous, d'or à l'arbre de sable; et à gauche, enfin, de gueules à trois faces d'or...;*

4° *Un écu portant de gueules aux trois léopards d'or passant — ces armes sont trois fois répétées;*

5° *Ecu de gueules aux frettes d'or avec bordure de sable, orné de sept besans d'or;*

6° *Ecu coupé et parti dans la partie inférieure, et surmonté d'un chapeau de cardinal; il porte en casque un léopard d'or, passant sur gueule. A gauche du parti, trois coquilles d'or sur azur; à droite, un arbre d'or sur azur;*

7° *Un château à trois tours, maçonné sur ondes, présente un chêne sur chaque flanc avec un léopard passant devant chaque arbre et paraissant surveiller les portes du château;*

8° Le même écu portant de gueules à la *forteresse d'or, bâti sur vagues d'azur, avec un léopard d'or passant devant chaque arbre;*

9° *Un vaisseau à trois faces d'or et trois faces de sable, portant cinq matelots de gueules;*

10° *Enfin, trois loups d'or posés en pal sur champ de gueules.*

Nous n'avons pas besoin d'appeler l'attention sur les léopards si souvent reproduits dans la cathédrale de Bayonne; ils donnent un témoignage irrécusable de la domination anglaise. Ils prouvent aussi qu'un des cardinaux qui occupa le siége de cette ville, s'honorait d'appartenir à l'Angleterre par

l'ouverture à deux baies, aujourd'hui bouchée qui conduisait du transept au cloître; le xvme, par les portes du nord et du couchant.

La première, évidemment la plus intéressante par ses détails iconographiques, possède deux arcs à ogives élancées, présentant chacun un système complet d'ornementation. Nous allons essayer de les décrire.

Deux statues d'apôtres nimbés, portant la barbe longue et le livre de l'apostolat, occupent encore chaque ébrasement; mais plusieurs autres ont été détachées de leur place, et sont éparses çà et là, attendant une réparation qui ne se fera pas longtemps espérer. Parmi ces statues, sculptées dans le style un peu lourd de celles de Dax, on distingue saint Paul armé de son épée, et saint Mathias portant la hache... Contrairement au porche de Dax, où la statue du Christ est d'une grossièreté ridicule, cette porte de la cathédrale de Bayonne offre, sur l'ébrasement de droite, un Sauveur d'une très bonne exécution. Toutes ces statues sont surmontées de leur dais et séparées par une colonnette torique du xiiime siècle.

Dans le tympan de gauche, la Vierge couronnée, assise et largement drapée, porte l'enfant Jésus dans ses bras. A droite et à gauche sont des anges en haut relief, agenouillés et surmontés de deux chérubins joignant les mains; deux autres anges planent dans les nuages. Les trois voussures, séparées par un rang de fleurs, sont garnies de statuettes disposées dans l'ordre suivant en commençant par la partie extérieure : 1° un rang d'anges nimbés, ailes déployées, et portant un grand cierge comme ceux du tympan de Notre-Dame de Paris; 2° un second rang d'anges jouant de divers instruments de musique : cymbales, musette, vielle d'Auvergne, flûte, orgue à soufflet, viole ou guitare pincées, flûte de pan. Les musiciens célestes se continuent dans le troisième étage, et jouent du violon à archet de la mandoline, à crochet, de la guitare, du tambour de basque battu avec des baguettes, de le harpe, de la basse de

---

ses affections; car il plaçait le léopard en tête de ses armes. Cette église est, d'ailleurs, l'œuvre architecturale la plus importante que les Anglais aient laissée dans la haute Gascogne, et si l'on veut bien se souvenir que le Bigorre, le Comminges, le Comté de Foix et le Roussillon, ne possèdent que des fragments d'architecture des xiiie et xive siècles, presque sans valeur, on ne peut se dispenser de reconnaitre la supériorité des Anglais dans cette partie de l'art, et leur prédilection pour un style que le midi de la France semblait repousser avec une sorte de dédain.

viole à archet, de la triple flûte. Ces détails ne manquent pas d'un certain intérêt, comme modèle des instruments du XIIIme siècle.

Dans le tympan de droite, le Christ, couronné du nimbe, est assis entre deux anges debout et nimbés, qui lui présentent la couronné d'épines et le fouet. Le lion de saint Marc est aux pieds de l'ange de gauche; le bœuf de saint Luc aux pieds de l'ange de droite. L'ange et l'aigle des deux autres évangélistes planent dans l'étage supérieur.

Nous n'avons rencontré que des anges dans les voussures qui dominent le tympan de la Vierge; les arcs du tympan du Christ possèdent des sujets plus en harmonie avec la mission du Rédempteur; car nous n'y voyons que scènes de résurrection, de damnation et de salut éternel.

Au sommet extérieur, deux anges à longues robes sonnent de la trompette, afin de réveiller les morts. Au-dessous, sur la gauche, neufs groupes de ressuscités sortent de leurs tombeaux complétement nus, et présentent des détails qui témoignent d'une véritable habileté artistique. La composition est bonne et compliquée, le relief complet, le dessin plus correct que dans la plupart des œuvres du XIIIme siècle; une des statuettes commet une de ces indécentes grossièretés que les sculpteurs ne rougissaient pas de placer sur la porte des temples chrétiens. Tous ces ressuscités soulèvent les dalles de leurs tombes avec une variété de détails qui manquent ordinairement à cette scène du jugement dernier; mais telle était la prédilection de l'artiste pour cette partie de son œuvre, qu'il répéta la même scène dans neuf autres groupes de la voussure intérieure, et termina enfin par un groupe de damnés, plongés jusqu'au cou dans une chaudière où Satan semble les retourner à l'aide d'une fourche. Trois anges, agenouillés et agitant l'encensoir, font à droite le pendant des anges à chandeliers du tympan de la Vierge. Le reste du porche est orné de panneaux et d'arcatures du XIIIme siècle. Il est aisé de comprendre, d'après cet examen, que cette porte fut construite à la même époque que le chevet.

La porte du couchant, moins intéressante, est une vaste baie de 5 mètres divisée par un pilier, posé sur un socle octogone, orné de panneaux à ogives trilobées avec pyramides à pédicules. Ce socle se répète sous les cinq voussures qui forment l'ébrasement. Ces voussuses, mutilées, sont dessinées par des colonnettes prismatiques de 2 pouces, et par de petites

nervures semblables; elles furent autrefois ornées de cinq rangs de statues; mais les Calvinistes et les Septembriseurs sont passés par là. Le tympan, représentant une grande scène, n'a pas été plus épargné : toute trace de sculpture a été entièrement détruite au ciseau, et il est impossible de reconstituer, même par induction, les scènes qui décoraient cette porte du xvme siècle (1).

La porte du nord correspondant à celle du cloître, que nous avons examinée d'abord, est abritée sous un nartex ogival, entièrement détachée de l'église, comme celui de la cathédrale de Montpellier. Il est appuyé sur deux piliers octogones, ornés d'arcatures trilobées en application.

Cette porte du nord, presque aussi large que celle du couchant, présente, sur les côtés des arcatures à tribles colonnes, trois voussures sur chaque ébrasement, séparées par un rang de feuilles bien travaillées, et sur le tympan, les débris d'une grande scène entièrement détruite. Un manuscrit de 1718 prétend qu'elle représentait un cavalier couronné, foulant un homme sous les pieds de son cheval, en présence d'une femme portant également la couronne. Le manuscrit, sans donner d'autre indication, pense que l'imager avait voulu représenter la *ville de Bayonne* se prosternant aux pieds de Charles VII.

Cette explication nous paraît incomplète. Ce n'est pas que nous voulions retrouver dans le cavalier de ce tympan le personnage biblique très connu dans l'iconographie des xiime et xiiime siècles; nous savons qu'il ne reparaît guère dans les xivme et xvme siècles, tandis que les personnages politiques commencent alors, au contraire, à faire invasion sur les monuments religieux, témoin le groupe de Charles VI, arrêté par le fantôme de la forêt du Mans, que l'on sculpta au chevet du chœur de Chartres. Puisque le prince idiot a pris possession de cette dernière cathédrale, rien ne s'opposait à ce que son successeur, maître de Bayonne, installât sa statue sur le tympan qui nous occupe. Si nous ne sommes pas disposés à ac-

---

(1) Cette partie de l'église est évidemment la plus moderne. Les avant-piliers ou contre-forts du porche ont des arcatures à trilobes aiguës avec pyramides en application, et faisceaux de colonnettes.

Un troisième contre-fort, placé au sud, présente des pyramides à astérisques pédiculés qui se reproduisent sur les angles du clocher, et datent du xve siècle. Nous voyons, en effet, dans les chroniques de Bayonne, que le clocher fut entrepris de 1501 à 1544.

cueillir l'interprétation du manuscrit, c'est qu'il passe sous silence le personnage qui joua le premier rôle dans la prise de Bayonne. Nous voulons parler du vicomte de Béarn.

Gaston de Béarn et Dunois venaient de chasser les Anglais de Dax, de Bordeaux et de la majeure partie de la Guienne. Ces derniers ne conservaient plus que Bayonne. Gaston, général en chef de l'armée franco-béarnaise comme gouverneur de Gascogne, se hâta d'investir cette place avec Dunois. Les Bayonnais, qui préféraient la liberté dont ils jouissaient sous l'autorité de l'Angleterre au régime des tailles, fouages, gabelles, et autres exactions vilaines dont ils étaient menacés de partager les rigueurs avec les Languedociens sous le règne des Français, firent demander à Henri VI des secours proportionnés au danger de leur situation; mais l'Angleterre était trop occupée chez elle pour répondre à leurs sollicitations. Jean de Beaumont, frère du connétable de Navarre, voyant Bayonne abandonnée à elle-même, lève des troupes dans le pays basque, et encourage les habitants à se défendre. Il entoure les faubourgs de Terride et de St-Léon, de fossés et de palissades, et attend l'ennemi. Il ne resta pas longtemps sur l'expectative.

Le 6 août 1451, Gaston attaqua St-Léon avec 400 lances. Dunois occupa Mousserolde avec 600, et le faubourg St-Léon fut emporté. La résistance était digne de l'attaque; le pays basque ne cessait d'envoyer des partisans qui harcelaient les fourrageurs, et mettaient à mort tous ceux qui s'écartaient des camps pour se procurer des vivres. La famine aurait fait cruellement souffrir les assiégeants, si Charles VII n'avait obtenu le concours des Biscaïens, qui chargèrent douze vaisseaux de porter des subsistances à ses troupes, et d'occuper l'embouchure de l'Adour, afin de fermer la retraite aux assiégés. Le sire d'Albret et le vicomte de Tartas, arrivèrent bientôt après avec 200 lances, 1000 archers, et s'installèrent à St-Esprit. L'église des Carmes fut prise d'assaut, et Bernard de Béarn tomba frappé d'un coup de feu. Dunois attaquait les remparts et attendait les grosses bombardes qui devaient arriver de Dax, lorsque Jean de Beaumont proposa de capituler (16 août 1451). Réduits à ouvrir leurs portes et à payer 50000 écus d'amende, les Bayonnais eurent la douleur de voir l'armée victorieuse entrer en triomphe dans leurs murs. Gaston de Foix, Dunois, Lautrec, Bessières, précédaient l'étendard de France, porté par Bertrand d'Espagne, sénéchal de Foix. Le luxe de l'aristocratie victorieuse, dépassait tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Gaston montait un cheval dont le seul chanfrein, garni d'or et

de pierreries, valait 1500 écus d'or. Il fit déposer dans la cathédrale, comme gage de sa victoire, la couverture de son coursier en drap d'or, enrichie de pierreries, estimée 400 écus. Jean Boursier fut nommé maire de la ville, et Martin Gracien capitaine gouverneur (1).

Ce beau Gaston, vainqueur des Anglais, et son coursier aux magnifiques harnais, ne méritaient-ils pas de rester constamment exposés sur le tympan de la cathédrale aux regards d'un peuple avide de spectacles ? Il ne faut pas oublier que le vicomte de Béarn, le seigneur le plus influent des Pyrénées francaises, possédait seul l'autorité, la popularité, nécessaires pour décider les Bayonnais à se soumettre au roi de France. N'était-il pas appelé d'ailleurs comme gouverneur de Gascogne à les administrer directement sous l'autorité supérieure et un peu nominative du roi càpétien ? Gaston fut par conséquent, il est impossible de ne pas le reconnaître, le véritable conquérant de Bayonne, ou, pour mieux dire, le seigneur accepté par les Bayonnais, et c'est lui que nous croyons retrouver sur le tympan de la porte qui nous occupe.

Nous avons achevé la description de la cathédrale proprement dite; passons aux galeries du cloître, situées, conformément à l'usage le plus général, au sud de l'église.

Le cloître de Bayonne, complément assez digne de la cathédrale, est un des plus vastes que nous ayons rencontrés; car il n'a pas moins de 44 mètres de l'est à l'ouest, et une étendue à peu près semblable du sud au nord. Cet édifice, construit dans le XIVme siècle, conserve ce caractère sobre et travaillé à la fois, qui forme, selon nous, le point culminant du style ogival.

Les grandes arcades ouvrant sur le préau, sont divisées en deux parties principales par un pilier central. Chacune de ces parties se subdivise en deux autres baies trilobées; des roses à plusieurs lobes occupent les sommets de ces diverses ogives, et tous les piliers, formés de gracieux faisceaux de colonnettes toriques, sont surmontés de chapiteaux à feuilles appliquées. Trente-deux voûtes, sillonnées de nervures toriques à simple croisements, recouvrent toutes les galeries (2).

---

(1) Voyez notre *Histoire des Pyrénées*, t. 4, p. 115.

(2) Quoique les dispositions générales de tous les arcs soient les mêmes et se rattachent au style rayonnant sans mélange de flamboyant, quelques particularités néanmoins distinguent la galerie qui longe l'église, des trois autres;

Malgré les qualités incontestables du cloître de Bayonne, il faut reconnaître que ses voûtes sont basses, ses arcs écrasés; et certains compartiments construits à fausse équerre. Les contre-forts adossés à la cathédrale, refaits en 1614, ne contribuent pas peu, avec leurs étranges dessins à doucine, à gâter l'harmonie du monument. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'une restauration complète, exécutée avec la plus grande intelligence, fera bientôt disparaître la plupart de ces défauts, et le cloître de Bayonne deviendra un des édifices religieux les plus grandioses et les plus intéressants de l'Empire.

Si les galeries claustrales sont d'ordinaire abondamment garnies de bas-reliefs et de tombeaux, d'inscriptions et de statues, elles ne montrent ici d'autre œuvre d'art qu'une dalle assez grossière, appartenant, dit-on, au tombeau de pierre de saint Jean, mort en 1397. La statue qui la recouvre présente en effet les caractères de celles du XIVme siècle. Le sommet enroulé de la crosse renferme l'Agneau Pascal; la mitre, excessivement basse, est ornée de deux simples fleurons. Deux chiens couchés aux pieds du prélat rappellent ceux que les peintres des catacombes placent quelquefois auprès du bon pasteur; la main droite est aplatie sur la poitrine, la gauche sur la crosse. Les vêtements épiscopaux sont assez largement drapés.

Le trésor de la cathédrale se ressent de la pauvreté des autres détails artistiques. Un seul objet présente, malgré sa simplicité, un caractère historique qui le rend digne d'obtenir quelques mots de description; nous voulons parler de la crosse de saint François-de-Salles, évêque de Genève. Hâtons-nous de dire, cependant, que cet objet d'orfèvrerie est trop simple pour avoir été confectionné au XVIIme siècle, sous l'épiscopat de ce prélat vénérable (2). Sa tige de fer octogone

---

la première seule a ses arcs divisés en deux baies seulement; les trois suivantes au contraire présentent les subdivisions que nous avons indiquées.

(1) Saint François-de-Salles, né à Genève en 1567, mourut à Lyon le 28 décembre 1622. Il n'est guère permis de mettre en doute la possession de cette crosse par saint François-de-Salles; les archives de Bayonne et d'Arrudy possèdent plusieurs actes originaux qui en expliquent l'origine; c'est à M. Durant, architecte diocésain de Bayonne, que nous devons la connaissance de ces titres intéressants.

Ils se composent des pièces suivantes : 1° un acte public, de maître l'Homme notaire à Paris, établissant que messire Pierre-Louis de Moncrif, écuyer conseiller du roi, auditeur ordinaire de la chambre des comptes de Paris, déclare que son frère, l'abbé Moncrif, ayant toujours professé la plus profonde vénération pour saint François, était parvenu à se procurer sa crosse faite de fer uni doré, et qu'il l'avait conservée pendant 40 ans ;

se termine par un enroulement double, renfermant au centre une tête de cheval. Elle rappelle d'ailleurs, avec la plus grande exactitude, celle qu'on a recueillie dans l'hôtel de Cluny et qui fut trouvée dans un tombeau de la même cathédrale, découvert en 1853.

Cette seconde crosse, que l'on peut considérer comme faisant partie du trésor de Bayonne, puisqu'elle n'en a été détachée que pour être déposée au musée de Cluny, paraît être postérieure d'un siècle à celle de saint François, et doit remonter à la fin du XIIme siècle. L'extrémité, formée d'un serpent à l'épine dorsale hérissée, renferme dans cet enroulement une vierge tenant l'enfant Jésus. La mère du Sauveur, entourée d'une auréole elliptique, se trouve ainsi fouler aux pieds le tentateur dont elle doit écraser la tête; quatre couleuvres, réunies par des rinceaux, décorent la tige; la matière dominante est le cuivre émaillé de bleu. Des vêtements épiscopaux, de la même époque, formés de dessins à détails rapportés et cousus, furent trouvés à côté de cette crosse. Leur état de conservation remarquable fait penser à ces caveaux du moyen-âge qui possédaient la propriété de préserver les corps de la destruction pendant plusieurs siècles, propriété dont on retrouve une preuve frappante dans les caveaux de St-Michel de Bordeaux.

St-ESPRIT.

L'église du St-Esprit, véritable faubourg de Bayonne, malgré la division administrative qui rattache sa population au département des Landes, ne manque pas d'un certain cachet.

Le chevet à pans droits est formé de deux travées. Les piliers, appliqués contre les murs, présentent chacun cinq fortes nervures prismatiques terminées en liteau avec chapiteau à simple bande fleurie. Ses nervures se continuant en

---

2° Une déclaration de 1777, conservée dans l'église d'Arrudy, par laquelle messieurs François Péhitre praticien, et Pierre Guily, géomètre de M. le comte d'Artois, fondés de procuration de M. Pierre-Louis de Montcrif, écuyer, etc...., reconnaissent avoir déposé dans l'église d'Arrudy, entre les mains de MM. les curés ét notables, la crosse du bienheureux saint François-de-Salles;

3° Enfin, un titre du 20 octobre 1820, par lequel le curé d'Arrudy déclare, en présence de la fabrique, vouloir remettre ladite crosse à la cathédrale de Bayonne, comme plus digne que l'église d'un village de posséder le bâton pastoral d'un prélat aussi vénéré.

arêtes de voûte, forment un réseau redoublé dans ce style de la renaissance, si fréquent en Espagne. La voûte assez élevée est très peu ogivale; les fenêtres du chevet, placées à la hauteur du clérestory, ayant 2 mètres de hauteur sur 80 centimètres de largeur, sont dépourvues de meneaux. Chacune des deux travées enfin est formée d'un arc bouché, dessiné par plusieurs gorges qui se perdent brusquement dans le pilier, conformément aux dessins de la fin du xvme siècle (1).

Il est donc très probable que cet édifice date de cette époque. Cette opinion acquiert plus de certitude lorsque, passant à l'extérieur, on voit au nord du chevet deux fenêtres; l'une à deux baies trilobées avec un oculus bouché au centre; l'autre à trois baies ornées d'une infinité de gorges et de tores se continuant aux voussures.

L'église est complétement pavée de grandes pierres tombales de 2 mètres de longueur. Comme ces dalles sont menacées de disparaître, à l'exemple de celles qui formaient autrefois le carellement des églises du pays basque, on nous saura gré peut-être de retracer ici quelques-uns des noms les moins obscurs qu'elles ont offert à nos regards : Bernard Pujo, 1713; — Belamy d'Etchichoury, — Cassolet, — Dupuy, — Bordenave, — Jean Darai, — Martel, — Saubade Laquer, 1728, — de l'hôpital, — Hau, — Achaplesdy, 1727, — Zenter, 1727, — Faugère, 1727, — Paquier, — Lavielle, — Bergeron, — Labadie, — Hiriard, — Dingirard, — Lafitte, — Barrère, chirurgien, 1756.

Arrêtons ici nos citations; elles suffisent pour donner une idée de cette réunion de noms basques et béarnais, français et espagnols, qui caractérisent la superposition de couches étrangères qui ont successivement formé la population de Bayonne.

L'intérêt très secondaire, offert par quelques-uns des édifices dont nous allons nous occuper, n'aura peut-être pas le pri-

(1) Quant à la grande nef, composée de quatre travées semblables, elle présente, à chacun de ses arcs ogivaux assez saillants, un riche appareil de gorges et de tores se perdant brusquement dans les piliers, sauf le tore central qui repose en entier sur le chapiteau, en formant une ogive très correcte. Les piliers ne sont pas dessinés sur le même modèle, car ils sont cylindriques dans la première travée, et elliptiques dans les autres. La voûte a été remplacée par un plafond; on comprend, d'après les trois nervures des piliers, qu'elle ne devait pas avoir les arêtes redoublées de celle du sanctuaire.

vilége de répondre aux espérances du lecteur ; mais, quand on veut connaître à fond l'état artistique et archéologique d'une province, il faut avoir le courage de supporter quelques études fatigantes pour arriver à l'examen d'édifices plus intéressants, et pouvoir apprécier leur valeur.

On nous pardonnera donc les détails assez rapides que nous avons cru devoir donner sur des édifices qui, tout monotones qu'ils puissent paraître, n'en servent pas moins d'introduction au grand style de la renaissance espagnole.

USTARITZ. — BIDAR. — GUETARI. — BIARRITZ.

Ustaritz est un gros village basque, où l'on conserve encore le souvenir du *Bilzaar*, réunion des députés qui rendaient jusque dans ces derniers temps leurs décisions administratives et politiques, sous un chêne antique, à la manière des Gaulois. Il est vrai que ces *Champs de Mai* en plein air, étaient restés une nécessité, car le pays basque ne posséda jamais de monuments, et cette absence complète d'architecture publique n'est pas le caractère le moins curieux de cette étrange nation.

Ustariz renferme toutefois une église assez vaste qui, malgré son état informe, porte des traces évidentes du XIVme et peut-être même du XVme siècle. La porte du couchant, à arc ogival, semble rappeler la première de ces dates, et le chevet à pans coupés est percé d'une lancette de 18 pouces de largeur et de 3 mètres de hauteur, conforme à celles de St-Martin de Heins et de Lannes, dans le Béarn. Cette église n'a d'ailleurs pour voûte qu'un plancher horizontal, comme la plupart de celles que nous rencontrerons dans le Labour.

Mais la particularité la plus étrange des églises de cette contrée est, sans contredit, le double ou trible rang de galeries adossées contre les murs, et exclusivement réservées aux hommes. Cette disposition de salle de spectacle donne au temple un aspect auquel il est difficile de s'habituer; cependant les Basques français y tiennent avec une opiniâtreté que rien n'a pu vaincre. Le clergé lui-même appuie ses idées de conservation sur des craintes qui, si elles n'étaient pas exagérées, ne feraient pas honneur à l'état moral du pays. « Nous « redoutons de mêler les sexes, disent les prêtres, et nous « aimons mieux gâter les monuments, que compromettre le « respect dû à la sainteté du sanctuaire. »

L'église de Bidar, au sud de Bayonne, présente un grand vaisseau informe, ressemblant à une fabrique infiniment plus qu'à un temple chrétien. Son chevet, à pans deux fois coupés, est appuyé par des contre-forts à retraites peu saillantes, et possède quelques lancettes de 2 mètres sur 14 pouces ; leur l'ogive est peu aiguë, et se rapproche de celle d'Ustaritz ; mais les murs latéraux n'offrent d'autres ouvertures que trois rangs de petites lucarnes carrées, destinées à éclairer les galeries intérieures. Le clocher, enfin, à l'exemple de celui d'Ustaritz, n'est qu'un simple pignon où la cloche se cache dans une cage de pierre, construite sur des consoles à retraites qui furent peut-être des machicoulis.

Quant à l'église voisine de Guetari, elle offre la même simplicité grossière et lourde, et ce n'est qu'à Biarritz que nous trouvons un monument religieux de quelque intérêt. En comparant l'élégance et l'harmonie de cet édifice avec la sécheresse et le décousu des autres églises basques, il est facile de reconnaître les traces de cette influence anglaise qui dota Bayonne, Dax et la plupart des villes de la Gascogne, de leurs monuments religieux les plus remarquables.

L'église de Biarritz, longue de 34 mètres et large de 18, offre un chevet à pans coupés, recouvert d'une voûte à cinq baies avec nervures à simple rabattement. Il est éclairé au sud et au nord par une fenêtre plein-cintre de 2 mètres 50 centimètres de haut, sur un pied de large, conformément au style anglais de Lannes et de St-Martin de Heins.

La grande nef, de quatre travées, peut être divisée en deux parties, de dates différentes. Les deux premières travées en effet ne présentent que de simples rabattements à leurs arcs doubleaux et à leurs nervures croisées, tandis que les deux autres ont les mêmes parties ornées de plusieurs gorges, et semblent accuser une construction plus récente. D'ailleurs, les deux premiers piliers sont formés de grosses colonnes demi engagées et flanquées de quatre colonnettes rappelant le XIIIme siècle. Leurs chapiteaux, à simples bandes feuillagées, appartiennent au même style. Les deux autres piliers cylindriques au contraire sont accompagnés de petites nervures qui reçoivent les arêtes et les arcs doubleaux ; leurs gorges se perdent brusquement dans les flancs des supports.

Cette disposition, reproduite dans les arcs latéraux, est un témoignage évident de la construction de ces détails au XVme

siècle, témoignage confirmé par la forme octogone de la base à deux tores, placée à 1 mètre 40 centimètres du sol (1).

Toutefois, la porte semble appartenir à l'église du xivme siècle; car son ogive aiguë présente dans les voussures quatre tores séparés par des angles, et quatre fortes colonnes à chapiteaux gros feuillages conformes au goût du xivme siècle (2).

Les églises basques nous offrent une particularité qui n'est pas sans intérêt sous le rapport des mœurs. Chaque famille y possède une place marquée en gros caractères gravés sur des dalles de marbre ou de bois. Ces dalles, qui recouvraient autrefois les tombeaux, sont distribuées dans l'église entière avec la régularité de cases de damier, et chacune porte un numéro d'ordre... Pendant plusieurs siècles, des idées de piété respectueuse obligèrent les vivants à se tenir à l'église sur la pierre de leurs aïeux. Mais ces sépultures intérieures ayant été interdites dans le pays basque français après 93, dans le pays basque espagnol depuis 7 à 8 ans, ces dalles ont perdu leur caractère sépulcral et ne servent plus qu'à désigner la place privilégiée, séculaire, inaliénable, de la famille vivante.

Malgré cette transformation récente, les pavés des églises continuent à présenter un certain intérêt, non seulement comme trait de mœurs, mais comme archives ineffaçables, faisant connaître l'existence des maisons principales, et souvent les fonctions occupées par leurs membres les plus éminents; ainsi, nous avons remarqué dans l'église de Biarritz les inscriptions suivantes :

CE SIEGE APPARTIENT A NOVS IVRTEAN DE
HIRIGOYEN CAPITENNE DE NAVARRE
AN L'ANÉ 1667.

---

(1) Ces détails se répètent dans les bas-côtés. Ainsi, la première travée a des nervures de voûte à angles simplement rabattus; les suivantes sont ornées de plusieurs tores. On peut donc conclure hardiment que l'église de Biarritz fut construite à deux reprises; la partie du levant à la fin du xiiie ou au commencement du xive siècle; la partie de l'ouest à la fin du xve.

(2) Nous ne dirons rien du porche voûté avec des nervures croisées à tores prismatiques, ni du clocher formé de la continuation du mur du couchant. Pour terminer ce que nous avons à dire de l'éclairage, nous ajouterons que la fenêtre du sud et celle du nord, dans les bas-côtés, sont semblable aux ouvertures du sanctuaire. On en voit même une troisième dont l'ogive sans meneaux rappelle la fin du xve siècle.

CE SIEGE APPARTIENT A STEBENI
GEDELRANGO. AN. 1704.

CE SIEGE EST DELISALDE 1733 —

CIMETIÈRE
MIGVECHVT

CE SIEGE APPARTIENT A DON
MEINSDESIL HOVETTE AN LANE 1696

MAULÉON.

Si les églises du Labour se font distinguer par les étranges tribunes dont nous avons parlé, celles du pays de Soule ont aussi leurs excentricités, et c'est leur clocher qui attire sous ce rapport les premiers regards de l'observateur.

Ces clochers, formés en éventail par un simple exhaussement du mur de l'ouest, présentent trois pignons égaux sous la forme d'obélisques. Les églises considérables elles-mêmes, comme celles de Mauléon, ne dédaignent pas d'adopter cette disposition grossière, ; l'origine que l'on attribue à une particularité qui ne se reproduit dans aucune autre vallée, n'est pas moins étrange que le résultat obtenu.

A l'époque où le pays basque n'acceptait qu'avec contrainte les préceptes de l'Evangile, vers le XIIme siècle à peu près, les ministres du Christ éprouvaient des difficultés sérieuses à faire comprendre aux fils des Cantabres le dogme de la Sainte-Trinité. L'un d'eux, convaincu qu'il fallait parler au sens pour arriver au cœur, s'écrie un jour en montant en chaire :

« Un de vous, mes chers frères, m'objectait dernièrement que le Dieu de la Bible voulait être adoré seul dans les tables de la loi, qu'il n'avait offert au culte des israélites ni le St-Esprit, ni son fils ; qu'ajouter maintenant ces deux personnes divines à la première, c'était amoindrir l'autorité absolue du Dieu créateur, bouleverser la loi du Sinaï, corrompre l'essence divine elle-même..... Mes chers frères, nous n'avons qu'une pointe à notre clocher ; jusqu'à ce jour, cette flèche hardie, s'élevant vers le Ciel, a représenté dans le village cette grande pensée de Dieu parlant à tous ses enfants à la fois, par la voix majestueuse de la cloche. Si ce clocher venait à ajouter deux flèches à la première, s'il élevait tout-à-coup trois pyramides

au lieu d'une, ce clocher triple en serait-il moins un clocher unique, homogène, assis sur la même base, et s'élançant du sol vers les Cieux ?... »

L'apologue fit merveille; on refusait de comprendre l'unité abstraite de la Trinité spirituelle; on comprit parfaitement l'unité matérielle d'un clocher à trois flèches, et tous les prêtres du pays de Soule, ayant adopté avec empressement la figure oratoire de leur confrère, la vallée du Gave tout entière se couvrit des *clochers arguments* que nous venons de décrire.

Passons de cette question générale à des descriptions de détail.

L'église de Mauléon forme une seule nef large de 12 mètres, longue de 31, et se termine par un chevet à pans coupés, qui occupe toute la largeur de l'édifice. Les six arêtes croisées avec tores prismatiques, redoublées d'une gorge qui soutiennent sa voûte à cinq baies profondes, s'appuient sur des modillons posés à 1 mètre du sol. Dans l'intérieur de ces baies, s'ouvrent à droite et à gauche deux chapelles à arcs ogivaux qui remplacent les transepts. La chapelle de gauche est voûtée de doubles nervures renaissance à deux gorges; la chapelle de droite ne possède qu'un plafond; mais l'une et l'autre sont éclairées par une fenêtre ogivale de 1 mètre 40 centimètres sur 50. Trois oculus percent les trois baies du fond du sanctuaire... Les autres détails sont dignes de la sécheresse des premiers. La grande nef, dont la voûte assez large, mais excessivement basse, accuse le XV[me] siècle, offre trois travées assez resserrées dans le sens longitudinal. Les nervures croisées, pareilles aux arcs doubleaux, s'appuient sur des mascarons posés à 2 mètres 20 centimètres du sol, et sont réunies aux clés de voûte par une nervure en droite ligne (1).

Cette église, placée à plus de 300 mètres de la ville, appartint-elle à une commanderie de templiers ? La tradition le rapporte, et nous devons ajouter que si le monument ne donne pas de témoignage archéologique propre à dissiper les incertitudes, il faut reconnaître que sa position, assez loin de l'enceinte de Mauléon, semble indiquer qu'elle dépendait du moins d'une communauté religieuse.

---

(1) Indépendamment des deux chapelles latérales du sanctuaire, la grande nef est flanquée de deux autres chapelles plus étroites, ouvertes en ogive par un simple arc à arêtes rabattues.

La sculpture reste muette dans l'église de Mauléon, comme dans toutes celles des Pyrénées occidentales; nous n'avons à citer qu'une pierre tombale placée dans la chapelle du nord, appartenant à la famille noble des Béla, dont la gentilhommière s'élève encore dans le vieux bourg placé sur la montagne voisine. Un caveau profond occupe le dessous du carrèlement, et il est permis de croire que la pierre tombale recouvrait le corps d'une dame de cette famille.

En effet, cette dalle en marbre noir est ornée de la figure en pied d'une femme, gravée au simple trait dans le goût du XIVme siècle; le costume lui-même accuse cette date. La statue a la poitrine recouverte d'un large camail plissé, ses mains sont jointes et ses bras couverts de la large manche ouverte. Une robe traînante, sans ceinture, retombe jusqu'à ses pieds. Le tombeau n'a d'autre épitaphe que les mots : *requiescat in pace*, tracés en caractères angles brusques du même siècle (1).

St-PALAIS, GARRIS, DOMESAIN.

Si les philologues trouvent un champ vaste et fécond dans la belle langue cantabre conservée à peu près intacte, et dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps, l'archéologue, moins heureux, n'a que bien peu de chose à glaner dans ce pays déshérité de tout monument. Toutefois, cette pauvreté même a ses conséquences; elle prouve combien l'organisation ecclésiastique et féodale furent faibles dans un pays où ces deux principes n'ont pas eu la force de laisser des témoignages permanents de leur prospérité. Nous reviendrons plus tard sur cette considération historique.

Croirait-on que St-Palais, devenu capitale de la basse Navarre, à partir de l'époque où les d'Albret eurent perdu Pampelune, ne possède pas une pierre qui rappelle le rôle qu'il joua ? Et cependant c'était dans ses murs que se réunissaient les Etats; ce fut là que s'assemblèrent les catholiques navarrais sous la direction des d'Omesain et des de Luxe, afin d'or-

(1) L'antique châtelet des Béla n'est plus aujourd'hui qu'une habitation du XVIe siècle, percée de quelques croisées grand modèle, et flanquée d'une tour sémi-sphérique à escalier; il n'offre d'ailleurs aucun intérêt sous le rapport de l'art. Un des derniers membres de la famille Béla, zélé protestant, a laissé des mémoires manuscrits qui n'ont d'autre mérite que celui de vouloir imiter les essais de Montaigne.

ganiser la résistance contre l'oppression religieuse de Jeanne d'Albret. A la suite de cet acte fédéral, les catholiques établirent leur boulevart dans le château de Garris, et repoussèrent les premiers assauts des Calvinistes. Mais Garris ne résista pas longtemps, et ce boulevart de la basse Navarre n'a laissé que quelques ruines informes...

Le manoir de Luxe lui-même ne nous a transmis que son nom conservé par la montagne inabordable dont il couronnait le sommet. Le fort de Tardets, au haut de la belle vallée de ce nom, destiné à mettre le pays basque à l'abri de toute attaque du côté de la vallée béarnaise d'Oloron, n'a pas été plus heureux. Il offre à peine quelques pans de murs sur la crête d'une montagne, et ne sert plus qu'à inspirer ces récits de légendes fantastiques où les revenants se mêlent à de belliqueux souvenirs de combats glorieux.

D'Omesain, séjour d'une illustre famille, n'a pas été si mal traité par le temps et par les hommes. S'il a perdu l'habitation aristocratique du courageux seigneur qui défendit si vaillamment les libertés civiles et religieuses des Basques français contre le calvinisme oppressif de Jeanne d'Albret, il a du moins conservé son église gothique et le clocher-donjon qui servit à la défendre.

L'ensemble et les détails de cet édifice sont assez modestes, il est vrai; son chevet est à pans coupés, sa grande nef, sans voûtes, offre une espèce de bas-côtés à deux travées, recouverts en ogive avec arêtes croisées. Un pilier rond supporte les retombées des deux arcades ogivales qui donnent sur la nef. La porte ogivale, enfin, possède, sur chaque ébrasement, quatre colonnettes du XIIIme siècle qui supportent autant de tores et de gorges aux voussures. Les chapiteaux, composés d'une tête grossière, sont-ils un dernier soupir de l'époque romane, peut-être ?. Quoi qu'il en soit, ces témoignages, réunis à ceux des quatre contre-forts du chevet et aux deux fenêtres à lancettes, suffisent pour faire placer la fondation de cet édifice grossier au commencement du XIIIme siècle. L'énorme clocher carré qui surplombe le porche, présente quelques particularités plus intéressantes au point de vue historique; car son aspect belliqueux rappelle les luttes les plus vives des catholiques et des religionnaires.

Cette tour de défense, qui n'a pas moins de 11 mètres sur chaque face, est percée au premier étage, du côté du sud, de deux grandes croisées ornées de baguettes et d'un grand tore

dans le goût du XIVme siècle. Chaque croisée est placée dans une large arcade ogivale, surmontée d'une troisième croisée qui semble avoir remplacé une ancienne fenêtre ogivale. Deux cabinets isolés, reposant sur machicoulis et ressemblant à des latrines volantes, sont percées d'une meurtrière à fusil et surplombent les deux côtés de la porte. On ne borna pas les précautions belliqueuses à ces premiérs machicoulis; car cet appareil se répète au couchant, au-dessus d'une petite porte plein-cintre, surmontée du monogramme de la compagnie de Jésus. Malgré quelques doubles fenêtres plein-cintre séparées par un pilier carré, nous ne pouvons faire remonter le donjon religieux de Domesain au-delà du XIVme siècle, et nous croyons que les quelques détails du XIIIme, qu'il renferme, y furent intercalés après avoir été arrachés de quelque bâtiment plus ancien du voisinage.

Le village de Domesain, placé sur la frontière du Béarn, a conservé dans son cimetière les pieuses coutumes de cette contrée aux mœurs primitives. La superficie de chaque fosse, au lieu de disparaître sous une dalle glacée de pierre ou de marbre, reprend chaque année une vie nouvelle sous la bêche d'une main respectueuse. Elle est ratissée, semée de grains avec la délicatesse la plus touchante, et dès que le printemps ranime la nature, la tombe se couvre de fleurs naturelles, comme si l'âme des morts venait encore sourire aux vivants et saluer le soleil.

Cependant, le souvenir direct et nominatif du défunt ne disparaît pas dans ce culte poétique et un peu vague de l'âme. Une croix de pierre, de trois pieds de haut, porte son épitaphe et son nom gravés en langue basque. Ces croix, très différentes de forme, présentent parfois une excentricité de dessin qui va jusqu'à faire méconnaître le signe de la rédemption; car la plupart ne sont que des disques ou des quadrilatères où il est très difficile de distinguer la croix.

SAN-VICENTE DE St-SÉBASTIEN.

Toute province, nous avons eu l'occasion de le faire remarquer, possède quelque monument, enfant de deux époques, qui peut servir, grâce au mélange de deux styles architectoniques, à ménager la transition entre une époque qui cesse d'être, et celle qui commence à la remplacer. St-Vincent de St-Sébastien peut remplir à cet égard le rôle que les églises de St-Bertrand de Comminges, de St-Sever de Rustan et de

Tudèla ont joué dans nos descriptions du Comminges, du Bigorre et de la Navarre.

Des détails intérieurs appartenant à la renaissance, placés dans une enveloppe extérieure complétement gothique, tel est, au premier abord, l'aspect de St-Vincent. C'est en dire assez pour faire comprendre combien l'ensemble est dépourvu d'harmonie. Le côté du sud offre un mur droit sur lequel le transept ne fait aucune saillie, et ne se laisse distinguer que par sa surélévation de 4 mètres, et par la rosace assez belle qui éclaire cette partie de l'édifice (1). Deux grandes fenêtres ogivales, sans meneaux, de 2 mètres 50 centimètres sur 1 mètre 50, ornées de tores, de larges gorges, et surmontées d'archivoltes retombant sur têtes de chérubins, s'ouvrent l'une à droite, l'autre à gauche du transept. Nous remarquons encore, aux angles des deux contre-forts, deux chapiteaux très grossiers du XIVme siècle, représentant une tête d'homme placée entre deux personnages couchés horizontalement; ils mettent leurs mains devant sa bouche, comme pour lui imposer silence. Aurait-on voulu représenter les prêtres de la foi faisant taire la voix de l'hérésie ?

Nous avons parlé de contre-forts; chaque travée est consolidée par des appareils du même genre, aussi élevés que les murs de l'église. Ceux du couchant du transept sont réunis à moitié hauteur par un mur surmonté d'une galerie à encorbellement, placée sur une corniche dont les modillons représentent des fleurons occupés au centre par un gros fruit. Cette bande, évidemment contemporaine de la fondation de l'église, se continue le long des contre-forts, et enveloppe la tourelle ronde de l'angle sud-ouest de l'édifice. Cette tour est percée d'une porte ogivale en astérisque trés élancée et de petites fenêtres plein-cintre extérieurement évasées en gorges, et n'offrant au centre qu'une étroite lucarne. Il est donc aisé de comprendre que toutes ces parties se ressentent des premières années du XIVme siècle. Il en est ainsi du nartex (2), dont les voûtes servent d'appui au clocher, comme à Beaumarchais et à Boulogne

---

(1) L'intérieur de cette rose est divisé par des meneaux flamboyants du XVe siècle, et le plein-cintre est surmonté d'une archivolte prismatique, retombant sur deux têtes de chérubins. On remarque au-dessus un vaste arc ogival bouché, au bas duquel la renaissance intercala un autre arc anse à panier reposant sur deux têtes, dont l'une est coiffée d'un tricorne.

(2) C'est sous ce porche du XIVe siècle qu'on a récemment placé une lourde porte gréco-romaine.

d'Astarac. Ce nartex repose sur quatre piliers massifs, dont les faisceaux de colonnes cylindriques, à moitié engagées, reçoivent des nervures à plusieurs gorges croisées à la clé. Ces colonnes ont des bases octogones et des chapiteaux formés d'un seul tore. L'agneau pascal, portant la croix oriflammée, orne le cintre de la voûte (2). Il paraît que, d'après le plan primitif, l'église devait être continuée au couchant. On remarque du côté du nord, en effet, les pierres d'attente, les fragments de nervures d'angle et l'arc entier de la nef latérale interrompue et murée. Tel est le porche assez informe que surmonte une lourde tour carrée, percée au sud d'une fenêtre ogivale, et embellie au nord d'une balustrade à trilobes. Ces particularités rattachent tout d'abord ce complément de l'église au xivme siècle; mais la fenêtre carrée, le cintre et le fronton arrondi, placés au-dessus, ne datent que du xviime.

Si l'extérieur nous a maintenus dans le cercle du style ogival, nous allons recevoir de tout autres impressions en pénétrant dans les nefs. Le chevet, formé d'une niche à pans coupés, plus étroite que la nef de 2 mètres 40 centimères, a sa voûte surchargée de nervures renaissance, et présente une anomalie évidente, avec tout ce que nous avons examiné jusqu'ici (1).

La grande nef n'a que quatre travées, formées par de forts piliers ronds, de l'élévation de ceux de Fontarabie et de Renteria; mais ces piliers, au lieu d'être unis en forme de colonne romaine comme ces derniers, sont sillonnés de fortes arêtes à deux gorges qui reposent sur une base à deux tores avec angles brusques (2).

Hâtons-nous d'achever la description d'un bâtiment décousu

(1) Ces nervures reposent dans la niche sur des colonnettes cylindriques et isolées qui en occupent les quatre angles; ils sont reliés, à 3 mètres audessous de la voûte, par une légère corniche gréco-romaine.

(2) Un soubassement également à deux tores, placé à 1 mètre du sol, supporte l'appareil tout entier. Deux chapiteaux octogones, composés d'un seul rang de fleurs aplaties du xve siècle, divisent ces arêtes en deux hauteurs. Quoique toutes les voûtes soient ogivales, celles des nefs latérales, gênées par leur rétrécissement, se rapprochent de la lancette beaucoup plus que celles du centre; mais dans les unes et dans les autres, les nervures naissent brusquement des flancs des piliers, comme celles de la fin du xve siècle. Les arcs doubleaux sont formés de plusieurs larges gorges, accompagnées de tores, et descendent en quille de vaisseau, ainsi que les arcs de communication des nefs.

qui rappelle St-Nicolas de Pampelune, afin d'arriver à celle d'édifices plus importants. Toutes les voûtes sont sillonnées dans le goût de la renaissance. Les fenêtres, ornées de trois colonnettes intérieures avec petits chapiteaux et nervures aux voussures, commencent aussi à se rapprocher de la voûte, et à s'éloigner du sol, conformément au plan reproduit dans tous les édifices des XVIme et XVIIme siècles.

Quant aux chapelles, logées entre les contre-forts comme dans les églises du Bigorre, elles suivirent les destinées de l'édifice et furent faites ou réparées à diverses époques ; nous n'invoquerons d'autres preuves que l'arc tudor s'élançant brusquement des flancs des piliers, et les nervures renaissance de celles du sud ; le plein-cintre sans nervures de la voûte du nord et l'ogive surbaissée du transept (1).

Il nous paraît donc évident que les quatre murs et le clocher de cette église furent construits au XIVme siècle ; les piliers et quelques arcs doubleaux au XVme ; la plupart des voûtes, le chevet et certaines chapelles à la fin du XVIme.

FONTARABIE.

L'église de Fontarabie, tout aussi peu régulière que *San Vicente* de St-Sébastien, renferme les mêmes mélanges de style et sert également de transition entre le gothique et la renaissance.

Le chevet est formé de trois chapelles, consolidées par de hauts contre-forts à retraite qui se répètent sur les flancs du monument ; une grande rose sans meneaux éclaire ce chevet au sud et au nord ; des fenêtres ogivales ornées, comme des oculus, de simples gorges et de retraites, lui donnent du jour au levant ; enfin, une galerie traversant les contre-forts par des portes à linteaux droits, reposant sur consoles, suit toutes les sinuosités des trois chapelles du chevet.

Achevons l'examen extérieur de l'édifice, avant d'en franchir le seuil. — La porte du nord à arc tudor est ornée d'astérisques pédiculés et d'un chapelet de fruits dans la gorge. Trois autres gorges suivies de tores, reposent sur des colonnettes

---

(1) L'arc et la voûte de la tribune du chœur sont entièrement semblables à ceux que l'on peut remarquer à Renteria, à Irum et à Fontarabie. Cet arc, anse à panier, sort brusquement des flancs des piliers ; ses riches nervures renaissance entre-croisées accusent la fin du XVIe siècle.

à chapiteaux; des pyramides à pinacle surmontent les montants. Les ornements de la corniche et de la frise, placés sous la toiture, appartiennent au même style; ils sont formés d'une suite de disques et de quatrelobes en application. Une rose sans meneaux éclaire la première travée, et une grande fenêtre à ogive surbaissée et sans meneaux donne du jour à la seconde.

Nous trouvons donc jusqu'ici plus d'un témoignage du xvme siècle; mais la façade de l'ouest change de style et fait invasion dans le xviime siècle. Sa grande porte à arc plein-cintre est recouverte d'une voûte, rappelant le porche d'Urugue; elle est ornée d'une suite de petits panneaux quadrilatéraux évidés; chaque retombée s'appuie sur une colonne dorique cannelée, tandis que les côtés de l'ébrasement présentent plusieurs retraites à angles.

L'ouverture de la porte, large de 5 mètres et partagée par un pilier, est surmontée d'un fronton à corniche dans lequel se dresse la statue de la Vierge. Le clocher carré qui domine le porche, devient octogone à la hauteur de la toiture; de riches pilastres gréco-romains soutiennent une coupole très élégante, entourée de sphéroïdes à chacun de ses angles; une lanterne harmonieuse et hardie termine le monument. Tout cela ne manque ni d'élégance ni de grandeur; mais nous sommes en plein xviime siècle, et la lourdeur a remplacé la légèreté harmonieuse du xvme.

Pénétrons dans l'intérieur. Le vaisseau forme trois nefs à arcades ogivales avec bas-côtés moins élevés que la grande nef. La tribune du chœur, pareille à celle d'Irum, présente une voûte ornée de nervures compliquées. Ces nervures retombent en arc tudor sur des piliers ronds de plus de 2 pieds de diamètre, sillonnés par la continuation de nervures à plusieurs gorgerettes. Une grande couronne et un médaillon représentant la Vierge tenant Jésus-Christ, se font remarquer aux pendentifs (1).

---

(1) Les voûtes sont décorées de riches entrelacs de nervures renaissance. Un peu massives dans les premières travées, ces arêtes retombent jusqu'aux bases des piliers cylindriques, sans rencontrer de chapiteaux. Celles des deux chapelles latérales du chevet répètent la même disposition, le long des murs, des pans coupés, et forment, à la voûte, des entre-croisements renaissance, semblables à ceux des bras du transept; mais dans les bas-côtés de la nef, les nervures deviennent prismatiques, à simple croisement, et s'arrêtent à la naissance des voûtes sur des mascarons renaissance.

Quant aux arcs qui réunissent les quatres travées des nefs, ils offrent des ogives élancées, naissant brusquement des flancs des piliers : elles sont ornées de plusieurs gorges (1).

La sacristie, bâtiment assez considérable et tout-à-fait digne du reste de l'édifice, forme deux travées voûtées à deux coupoles, ornées de petits panneaux. Il nous est donc permis de conclure que l'église de Fontarabie, construite au xvme siècle, fut terminée au xviime par le porche, mais que les voûtes de la grande nef furent élevées dans l'intervalle. Nous apprenons par ses archives que l'évêque de Bayonne, auquel le St-Siége et le roi de Castille n'avaient pas encore enlevé la suprématie des provinces basques, vint la consacrer en 1542, probablement après les réparations considérables que reçurent les plein-cintres et quelques piliers.

STYLE DE LA RENAISSANCE

St-JEAN DE LUZ ET CIBOURRE.

La renaissancé, qui exerça un empire si despotique en Espagne, du xvime au xviiime siècle, étendit son influence jusque dans le pays basque français. Aussi, pouvons-nous commencer notre étude des monuments de ce style, à St-Jean-de-Luz, à Cibourre et à Urugne. Les églises de ces trois localités renferment, en effet, les qualités et les défauts des édifices religieux du Guypuscoa ; et l'on est obligé de croire que leurs architectectes sont venus de St-Sébastien ou de Bilbao, bien plutôt que de l'intérieur de la France.

Lorsqu'on se rappelle que St-Jean-de-Luz vit conclure le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, et cimenter ainsi l'alliance de l'Espagne avec la France, on est disposé à

---

(1) Parmi ces piliers, les deux premiers, à droite, présentent la forme excentrique d'un sexagone évidé; plusieurs animaux se poursuivent sur des chapiteaux, étroits comme ceux des églises de Boulogne et de Beaumarchais, œuvre du xive siècle; un chien y mord un poisson à côté d'un lion et d'un bœuf. Les gros piliers du transept présentent une tout autre forme. Trois d'entre eux sont sillonnés par la continuation des nervures prismatiques ; le quatrième présente six colonnettes toriques.

croire que le grand roi laissa quelques traces de sa magnificence dans une ville, théâtre d'un des événenents les plus importants de sa vie; la réalité ne tarde pas à détruire cette attente. St-Jean-de-Luz possède, il est vrai, une église d'un aspect extérieur assez grandiose; mais, dès qu'on franchit le seuil, on n'aperçoit plus qu'un large vaisseau sans bas-côtés, sans voûte, et gâté, comme une simple église de village, par les trois rangs de galeries superposées qui forment le complément fatal des temples catholiques du pays basque. Et encore! quelles dispositions monumentales, quel dessin incorrect, quelle lourdeur regrettable!

Le chevet à pans coupés a 3 mètres de moins que la nef, si bien qu'il forme une espèce de niche; c'est d'ailleurs la seule partie de l'église qui ait été voûtée en ogive très accusée (1).

En résumé, les arcs doubleaux, les contre-forts bec-de-flûte sans retraite, la grande porte ogivale du sud à plusieurs colonnettes prismatiques sans chapiteaux et à bases à angles aigus, le tympan orné de meneaux flamboyants, le pilier central surmonté d'un dais à pinacle avec crochets fleuris, la petite fenêtre à double astérisque placé au-dessus de la porte, les quatre fenêtres se rapprochant du tudor, placées à une grande hauteur comme en Espagne, sont des preuves évidentes de la construction de l'église au xvime siècle. Un porche ouvert par deux arcs ogiveaux élancés, et recouvert d'une voûte en pont très ogival et sans aucune nervure, semble avoir appartenu à un édifice plus ancien. Toutefois, la porte qui conduit du porche dans l'église, nous ramène au xvme siècle par son arc tudor et ses fortes gorges. Les chapelles, les grandes fenêtres plein-cintre dont les ébrasements sont garnis de panneaux,

---

(1) Des réparations plus modernes ont disposé cette voûte en cul-de-four. Deux grands arcs précédant le chevet, l'un au sud, l'autre au nord, recouvrent des chapelles plaquées contre les murs du retour du chevet, et forment ainsi entre le chevet et la nef une espèce de transept voûté à trois compartiments; ces voûtes des petites chapelles du xviie siècle sont aussi élevées que le plafond de la grande nef. Le compartiment du centre est orné de guirlandes de fleurs et de chérubins, dans le style très profane de quelques salons de Versailles. Devant ce transept mal ébauché, s'ouvrent deux autres chapelles coupées à pans droits peu profonds, et d'une hauteur très inférieure à celle des premières. Les quatre travées qui forment le reste de la grande nef, ne se font distinguer que par des arcs doubleaux à ogive élancée, construits en pierre à simple arête rabattue; ils reposent sur les murs sans modillons ni colonnes.

Les berceaux qui les séparent sont formés de simples planches. Les fenêtres, toutes à plein-cintre, présentent une hauteur qui varie de 2 à 3 mètres.

la tour ronde d'escalier placée dans l'angle du transept, durent être refaites au XVIIme siècle; mais une fenêtre portant la date de 1701, a été intercalée plus tard, et le clocher, construit dans la partie basse au XVme siècle, a été terminé au XVIIme ou au XVIIIme, comme le prouvent sa forme octogonale, ses grandes fenêtres plein-cintre, ses contre-forts couronnés de sphéroïdes, et sa galerie à fuseaux carrés.

L'église de St-Jean-de-Luz, d'une excessive pauvreté iconographique, ne possède d'autre objet sorti du ciseau d'un sculpteur, qu'une inscription tombale, encastrée dans la muraille du porche, et une Piéta de demi-nature.

L'inscription est ainsi conçue :

I.H.S
CI GIST MAR
IOTOA DEIA
MASSA QVI
DECEDA LE
XXVI DAO
VST 1573
REQVIESCANT

Le mélange des caractères romains et des lettres cursives est la seule particularité de cette inscription.

La Piéta n'offre d'autre intérêt que celui de l'étrangeté de sa composition. La Vierge, couverte d'un voile démesurément développé, et d'une espèce de camail à larges plis, tient sur ses genoux le corps nu du Christ. Ce corps est mutilé et d'un dessin si peu correct, qu'on a de la peine à distinguer sa forme humaine. A ses pieds, un ange de très petite dimension, portant la robe, à manches pointues, du temps de Charles VII, tient une longue banderolle couverte de lettres gothiques carrées, devenues illisibles. Ces deux derniers traits concourent, avec l'ensemble de ce monument, à le faire attribuer à un sculpteur du XIVme siècle (1).

---

(1) St-Jean-de-Luz possède encore l'hôtel où habita Louis XIV, et celui qui reçut l'infante, pendant le séjour des cours d'Espagne et de France dans cette ville frontière ; tous les deux sont situés sur les quais de la Nivelle, et présentent les caractères de l'architecture du XVIe siècle.

Dans le premier, les deux pavillons carrés sont réunis par une galerie à plusieurs arcades plein-cintre reposant sur des colonnes toriques. Dans le second, ces deux pavillons sont joints par deux péristyles superposés, formés d'arcs plein-cintre et de colonnes romaines. Ce dernier bâtiment est peint

St-Jean-de-Luz n'est séparé du bourg de Cibourre que par la largeur de la Nivelle. Dans le xvime siècle, cette localité ne possédait pas de temple chrétien, et dépendait pour le spirituel du monastère d'Urdach, premier village de la Navarre espagnole, situé au midi d'Ustariz à plus de 20 kilomètres. Les Cibourriens étaient donc obligés, par les priviléges des religieux d'Urdach, d'aller entendre la messe dans leur église, et de se faire ensevelir dans leur cimetière; aussi, voit-on encore à Urdach, deux pierres tombales appartenant à des familles de Cibourre, les *Gasteluxar* et les *Ouhartia*.

Mais cet état de choses se trouva modifié dans le xvime siècle, lorsque Philippe II et Pie V contraignirent l'archevêque d'Auch et l'évêque de Bayonne à renoncer à leur juridiction sur les provinces basques espagnoles (1564). Urdach ayant perdu, d'après le nouveau concordat, ses priviléges sur Cibourre, ce bourg fit construire l'église que nous voyons aujourd'hui. C'est un grand vaisseau dépourvu de toute valeur archéologique, comme la plupart des églises de ces contrées. Le chevet voûté à trois nefs inégales, est orné de nombreuses nervures entre-croisées. Deux petites chapelles plein-cintre, placées à droite et à gauche, forment une espèce de transept de 2 mètres de profondeur, comme à St-Jean-de-Luz. Il est facile de comprendre, d'ailleurs, que la nef, large de 14 mètres, n'a jamais été destinée à recevoir des voûtes; car malgré sa portée considérable, aucun contre-fort n'essaye de la consolider. Quatre rangs de fenêtres quadrilatérales et à plein-cintre, forment l'éclairage. On remarque sur le pavé de nombreuses pierres tombales, notamment celles des familles Baytacoa, 1730. — Miguel de Echeto, 1611. — Miniuni de Munihor, 1614. — Joanni Camussarri, 1660. — Boderuner Derurier, 1624. — Espelet Enecoa, 1730. — De Haresteguy et Hiriart Berasteguy.

Chaque pierre est encore munie des deux anneaux de fer qui en facilitaient le soulèvement, lorsqu'une nouvelle bière devait être descendue dans le caveau. La tombe de Bertrand de Boby et de Jeanne de Echète Chypy, présente seule quelques essais d'ornementation; elle peut servir de type aux pierres tombales les plus riches du pays basque.

---

en couleur de brique. Le précédent est construit en pierre, et sa façade, du côté de la place, est flanquée de deux tours carrées formant saillie sur encorbellement. Ces deux hôtels, éloignés de 100 mètres environ, furent réunis sous Louis XIV par une galerie volante qui facilitait les relations des deux Cours.

URUGNE, EINOA, ESPELETA.

Nous aurons bien peu de chose à dire de l'église d'Urugue. Ce vaste édifice est aussi magnifiquement construit, comme taille de pierre et appareil, que ceux de St-Jean-de-Luz et de Cibourre; mais sa description n'en sera pas moins facile et rapide; car les détails sont d'un intérêt très secondaire.

La nef, sans bas-côtés, terminée en chevet à pans coupés, possède cependant une assez belle porte, formée d'un arc plein-cintre gréco-romain, avec pilastres. Elle est recouverte d'un arc de voûte en forme de porche, et s'appuie contre deux contre-forts, comme nous en retrouvons en Espagne, notamment à Fontarabie, à Yesso et à Renteria. Dans l'espèce de tympan, ménagé entre l'arc de la porte et la voûte, on a sculpté quelques bas-reliefs ainsi disposés : au sommet, deux statues peu caractérisées; au-dessous, un évêque placé dans une espèce d'auréole, ayant à sa gauche et à sa droite un pèlerin portant la gourde et le sombrero de saint Jacques. Entre la naissance de l'arc et le pied droit, enfin, nous distinguons un individu couché, paraissant tenir un livre; il est accompagné d'un petit chérubin, et représente peut-être la Magdeleine repentante.

Le porche, placé au couchant sous le clocher, est formé de deux très hautes arcades; il conduit dans l'église par une porte gréco-romaine, pareille à la précédente. Plusieurs grandes fenêtres plein-cintre, ornées de panneaux assez simples, dans le genre de ceux de St-Jean-de-Luz et quelques oculus au chevet complètent le caractère grandiose, sobre et sévère de cet édifice qui commence à nous initier au type adopté dans les provinces basques d'Espagne.

Mais si nous regardons les hautes murailles à l'extérieur, nous y retrouvons ces nombreuses fenêtres à trois rangs superposés qui caractérisent les églises basques, et nous sommes sur ce point fort éloignés du style espagnol, où les fenêtres sont très rares et placées à une élévation extrême (1).

Cette église est évidemment de la même époque que celle de St-Jean-de-Luz; elle en a tous les caractères, depuis les

(1) L'une de ces fenêtres est ornée, aux amortissements, de meneaux flamboyants très mal appropriés au genre de l'édifice. Quant à la nef, elle n'a qu'une voûte arc tudor, construite en bois; le chevet seul est voûté à sept baies avec des nervures à croisures renaissance très compliquées.

détails intérieurs jusqu'à la tour du clocher, qui, d'abord carrée, devient octogone à une certaine hauteur, et se termine en coupole. Ce monument présente, toutefois, une particularité étrangère à celle de St-Jean-de-Luz ; nous voulons parler des meurtrières à mousquet, dont elle fut munie, au rez-de-chaussée, dans la prévision de quelque attaque des Calvinistes.

Hâtons-nous d'ajouter, enfin, que l'église d'Einoa, sur la route d'Urdach, présente des caractères généraux identiques. Disons encore que celle d'Espeletta rappelle celle de Bidar et de Guélari; et après avoir jeté ce coup-d'œil général sur les églises du pays Basque français, franchissons la frontière, et occupons-nous de celles des provinces espagnoles.

IRUN ET RENTERIA.

Irun, première ville du Guypuscoa, possède une église dédiée à Nuestra-Senora de los Juncales (des joncs), qui peut servir de type à l'architecture religieuse guypuscoane de la renaissance. Après être descendu sur son parvis par une vingtaine de marches, on entre dans son beau vaisseau, large de 28 mètres, long de 43. De toutes parts se développent ces lignes droites et raides, mais très majestueuses, auxquelles les églises de St-Jean-de-Luz et d'Urugue ont commencé à nous habituer. Le chevet à pan droit dans la partie basse, devient à pan coupé vers le sommet par un voûsage angulaire, en forme d'encorbellement. La voûte de cette partie de l'église est à cinq baies, toutes redoublées de nervures. Ce chevet n'a, pour recevoir le jour, que deux fenêtres superposées au sud; la première en arc tudor, la seconde ogivale avec tores et gorges renaissance.

Par une étrange disposition, le fond de l'église forme la répétition du chevet, et se trouve occupé par une tribune élégante et grandiose, appelée choro (chœur), et consacrée aux chantres. Nous retrouverons ce détail dans toutes les églises d'Espagne (1).

C'est entre ces deux parties, le chevet et le fond, que s'étendent la grande nef et deux espèces de bas-côtés, qui tiennent également du transept, et donnent au plan-parterre de l'église

(1) Trois nervures partent de chacun de ses angles et s'entre-croisent à la voûte avec la même complication que celles du chevet. Une anse à panier, très large, supporte cette galerie; sa voûte inférieure reproduit le même réseau de nervures compliquées.

la forme d'une croix grecque. Les voûtes plein-cintre de ces bas-côtés, aussi élevées que celles du vaisseau principal, sont supportées au centre par deux seuls piliers cylindriques, qui ressemblent à l'immense colonne dorique de nos porches de la Madeleine ou de St-Paul. Leurs bases et leurs chapiteaux sont de simples tores gréco-romains. Une fenêtre de 1 mètre 80 centimètres, comme celle du chevet, placée très haut, éclaire chacune de ces travées. Des nervures très saillantes et toujours croisées à la voûte, complètent l'intérieur de ce monument grandiose, mais sobre, sevère, triste, et présentant le caractère le plus opposé à la riante et luxueuse ornementation des cathédrales gothiques. Les détails y sont d'ailleurs à peu près nuls (1).

Cette église, construite sur un plan assez excentrique par l'architecte Barnabé Cordero, nous éloigne donc brusquement de toutes les traditions : plus de croix latine, plus de bas-côtés ; c'est un temple à part, qui ne ressemble pas plus aux églises romanes et gothiques que notre temple grec de la Madeleine. Ainsi, ce n'est pas à nos architectes qu'il faut adresser le reproche d'avoir, les premiers, corrompu les types de nos cathédrales aux formes symboliques. Les artistes, dirigés par l'inquisition espagnole, avaient entrepris et réalisé, bien des années auparavant, cette funeste transformation.

Avant de nous éloigner du parvis d'Irun, jetons un regard sur quelques fragments qui se rattachent à l'histoire municipale de cette ville (2).

Au couchant, s'élève l'ancien hôtel-de-ville : cette lourde construction du XVIIme siècle, très peu importante d'ailleurs, est ornée, du côté de la rue, des armes que l'on retrouve sur la moderne *casa municipal. Une tour couverte en dôme, autour*

---

(1) Les stalles qui règnent autour de la tribune du choro, sont de simples siéges dépourvus de scènes en relief. Une tour octogone, placée à côté du chœur, et percée de onze lucarnes à angles évidés, conduit à cette partie de l'église par un bel escalier de pierre ; les portes du clocher et de l'église sont faites en grossières plaques de fer battu, solidement jointes par de grosses chevilles ; enfin, la tour du clocher, large carré faisant corps avec l'église, élève, au-dessus de la toiture, deux étages ornés de pilastres, et se termine en coupole, surmontée d'une lanterne du XVIIe siècle. L'extérieur du monument n'offre d'autres détails que des contre-forts aussi hauts que la corniche butant chacun de ses angles.

(2) Le cimetière qui s'étend au sud ne possède qu'une tombe remarquable ; elle est toute récente et porte pour inscription :

A qui jace Jose pena nace en Irun. Ano 1769. *Murio en* 1848. *A. C. P. D.*

de laquelle volent deux oiseaux. Deux arcades forment dans la partie orientale de ce bâtiment un auvent ou galerie destinée aux réunions publiques. Au-dessous de ces arcades, et sur le mur du parvis, presque en face de la porte de l'église, s'élève la niche ogivale d'un tombeau décoré d'une scène de bas-relief, renfermant trois bustes de femmes de grandeur naturelle. Quoique les figures aient été complétement mutilées, elles offrent un certain intérêt par la bonté du dessin, l'exactitude du costume du XVIme siècle, et les armes des familles Cubiaur et de Curco. Ce tombeau a pour inscription :

SEPVLTVRA Y INTIERRO DE CENIPODE CUBIAVR
Y DE D. M. DE CVRCO SV MVGER
Y DE SVS HEREDEROS Y SVCESORES

Sépulture de Cenipod Cubiaur
et de Dona Maria de Curco sa femme
et de leurs héritiers et successeurs.

Il est évident, d'après la forme ogivale de l'arc, que la niche existait au XVme siècle, bien avant la confection du bas-relief où nous retrouvons les costumes de 1555 à 1560. Rien ne ressemble d'ailleurs à cette sculpture en pierre, comme les deux bustes de bronze de l'hôtel de Cluny, désignés sous le n° 1993, et représentant un seigneur de Navarre et sa dame.

Ce fut entre ces deux dates que s'éleva le tombeau du vicaire Alasasar, placé de l'autre côté du grand escalier. Ce vicaire Alasasar, dont le bonnet carré rappelle l'époque de Richelieu, devait appartenir à la famille d'Asticar. Ce nom se détache en effet d'une inscription presque entièrement effacée, qui occupe la niche à arc tudor, placée au-dessus. Les inscriptions des deux cartouches qui servent de complément à la couronne de laurieur du vicaire, sont devenues également illisibles.

Disons adieu à Irun, *ciutad muy noble, muy léal, muy benemerita y generosa,* qui porte pour devise : *vigilantiæ custos,* et rendons-nous à Renteria...

Ce vieux bourg, situé sur la rivière de l'Oyarçun, possède une église du style simple, grandiose et un peu froid, que nous venons de rencontrer à Irun. Elle se termine par un chevet à pans coupés, voûté en cul-de-four avec des panneaux gréco-romains, ornés de fleurons du XVIIme siècle; mais l'édifice n'est pas en forme de croix grecque; il renferme trois nefs divisées en cinq travées, et se rapproche davantage, par con-

séquent, du type des temples catholiques. Huit piliers occupent l'intérieur du vaisseau. On dirait, il est vrai, qu'ils furent construits à deux époques différentes; les quatre premiers sont à fût uni, et s'élancent d'un jet du sol à la naissance des voûtes plein-cintre; les quatre autres sont entourés de colonnettes toriques, comme celles de Fontarabie (1).

L'extérieur du monument répond à la majesté simple de l'intérieur; la pierre de taille est magnifique d'ajustement et de conservation. Les murailles, privées de tout ornement, comme celles de notre Panthéon, se terminent sous la toiture par une simple gorge de gros fruits, appuyée sur de hauts contre-forts (2).

Il est donc évident que cet édifice, plus homogène que celui de Fontarabie, date tout entier de la fin du xvi[me] siècle ou du commencement du xvii[me]. Il est utile d'ailleurs de se bien rappeler son plan général; car nous rencontrerons plusieurs autres églises considérables, construites sur le même modèle, notamment la cathédrale de Tolosa.

Nous n'avons vu jusqu'ici que deux églises basques de la renaissance, et nous sommes déjà en possession du caractère général de ce style. L'étude des monuments religieux de toutes les époques fait découvrir de bien singulières contradictions! Quand le christianisme s'établit dans l'empire romain, les chrétiens, peu soucieux d'ailleurs de la forme de leurs temples, empruntent à l'architecture romaine tout ce qui rappelait le paganisme et leurs persécuteurs.

Lorsque le style romain, issu de ce dernier souffle de Rome, a parcouru son cercle, épuisé sa force vitale, une révolution profonde, radicale, bouleverse tout-à-coup les traditions ar-

---

(1) Chaque nef latérale, aussi haute que la principale, se termine comme elle par un chevet à pans coupés. Les compartiments de voûtes sont ornés de nervures renaissance, entrelacées et reçues le long des murs latéraux par de fortes colonnettes. Une tribune à arc surbaissé, comme celles de Fontarabie et d'Irun, occupe le fond de l'édifice et soutient *le choro*. On y monte par deux vastes escaliers en pierre, dont les dimensions colossales rappellent ceux des palais du xvii[e] siècle.

(2) Une fenêtre plein-cintre, ornée de gorges et placée à une très grande élévation, éclaire chaque travée; deux roses sans meneaux, ouvertes au midi, complètent cet éclairage. La porte du nord, enfin, rappelle singulièrement celle de Fontarabie; toutefois, elle est plus sobre d'ornements, et n'offre pour détail que deux colonnes gréco-romaines, surmontées d'une niche occupée par la Vierge...

chitectoniques, et c'est aux musulmans que les chrétiens, de retour des croisades, empruntent leurs principes nouveaux.

Nous arrivons au xvime siècle; la même contradiction se reproduit; l'Europe entière, poussée par l'Italie, répudie brusquement l'héritage artistique le plus glorieux que l'humanité ait possédé jamais. Elle revient aux formes des temples gréco-romains, et abandonne ces admirables cathédrales, où le symbolisme éclatait sous mille formes, depuis les grandes lignes d'ensemble jusqu'aux détails les plus légers. L'Espagne porte les défauts de cette étrange réaction jusqu'aux derniers excès; et quel moment choisit-elle pour cela? Celui où le catholicisme, si vigoureusement attaqué par Calvin, venait de succomber dans la moitié septentrionale de l'Europe, et se trouvait fortement ébranlé dans une partie du sud... Inexplicable aberration !... Le calvinisme reproche au catholicisme ses manifestations visibles les plus populaires; il livre la guerre du ridicule à la pompe de ses cérémonies, à la richesse artistique de ses temples, au symbolisme de leurs sculptures surtout; il renouvelle la secte des iconoclastes pour saper le culte de la Vierge et des saints dans ce qu'il a de plus extérieur, et voilà que l'inquisition espagnole semble donner gain de cause au culte nouveau, en supprimant le symbolisme dans ses églises, en faisant disparaître les productions de l'art gothique qui avait écrit la Bible et l'Evangile tout entiers dans ces innombrables feuillets de pierre, de marbre, de verre, de cuivre et de bois !...

Que le clergé espagnol ne se le dissimule pas! C'est en vain qu'il a décoré ses églises de vierges et de saints en bois peint et doré; ces œuvres grossières choquant les yeux et la raison, ne font plus partie intégrale du temple, comme le chapiteau soutenant l'édifice, comme l'archivolte et les voussures, comme les panneaux et les soubassements, qui jetaient leur profession de foi par les milliers de saints personnages entassés dans toutes les parties... Quoi! l'Espagnol avait eu, pour consolider la foi de ses aïeux, les merveilles iconographiques des porches de Tudèla, de Sanguessa, et des chapiteaux de Pampelune, et répudiant tout-à-coup ce credo palpable de ses pères, il n'étale plus aux regards que ces temples de la renaissance aux murs plats, aux porches dépeuplés, aux lignes sèches et raides qui semblent construits pour des quakers ou des protestants !... L'inquisition avait beau défendre le catholicisme le fer et la flamme à la main, elle l'abandonnait dans sa forme extérieure et visible. Les chrétiens devaient avoir bien de la peine

à reconnaître la religion de leurs aïeux dans ces églises qui semblaient dédiées à d'autres dieux; et ils pouvaient demander aux prêtres : qu'avez-vous fait des archanges et des patriarches, des vierges et des martyrs, des confesseurs et des saints, assis en amphithéâtre sur les parois des cathédrales et chantant leur hosanna éternel?... C'était là, il faut l'avouer, une pente bien périlleuse au bas de laquelle le calvinisme semblait attendre l'Espagne. Mais la nation ne s'y précipita pas! Qui la soutint dans cette périlleuse conjoncture? La colossale puissance de l'inquisition d'abord, l'orgueil national ensuite. Il faut bien le reconnaître, en effet! L'Espagne, placée complétement en dehors de la vie européenne par sa position géographique, ne vécut jamais de la vie des autres nations européennes; peuple à part, depuis ses relations de sept siècles avec les Mores, il ne s'était jamais mêlé aux autres chrétiens; les croisades même l'avaient trouvé indifférent; il avait les musulmans dans son territoire, qu'avait-il besoin d'aller les chercher en Judée?... Cette existence d'isolement, source de l'orgueil patriotique, produisit à toutes les époques une réaction énergique contre le courant des idées européennes. Ce courant poussait les Allemands, les Anglais, les Français même, vers l'indépendance de la pensée et la liberté de discussion; c'était un motif suffisant pour que les sujets de Philippe II et de Charles IV, arborassent le drapeau de l'immobilité dans la foi. Les conséquences des erreurs architecturales que nous venons de signaler se trouvèrent donc paralysées par la puissance prédominante d'un principe national. Mais ces erreurs n'en furent pas moins regrettables au point de vue de l'art catholique, et nous ne cesserons d'en gémir durant l'examen auquel nous allons continuer de nous livrer.

TOLOSA.

Cette ville ne possède que deux édifices religieux : la cathédrale et San-Francisco. Nous allons nous occuper d'abord de ce dernier.

Le monastère des Franciscains, fondé en 1587 par Pedro Mendiroroz, natif d'Ibéra, n'a pas conservé l'église qui dut être construite à cette époque. Celle qu'il possède aujourd'hui est de date beaucoup plus récente, et ne forme qu'un bâtiment bâtard, décousu, sans style, devant lequel nous serions passés indifférents, s'il ne devait nous offrir l'occasion d'étudier les décorations intérieures des églises espagnoles.

Son vaisseau, de 54 mètres de longueur, n'en présente que 14 de largeur au transept. Cette largeur diminue par conséquent, vis-à-vis des chapelles latérales, dont les murs de séparation servent de contre-fort, comme dans les édifices religieux du Bigorre. Mais les excentricités architecturales de cet édifice ne se bornent pas à ces détails. Le chevet à pans droits offre la même largeur que la nef correspondant aux chapelles; il est voûté à deux arcs doubleaux plein-cintre; le transept, au contraire, forme une coupole, consolidée par deux arcs superposés, s'entre-croisant à leur naissance (1).

On peut donc reconnaître aisément que nous n'avons plus affaire à l'édifice fondé en 1587 par Mendiroroz, mais à une église construite tout entière à la fin du XVIIme siècle, et du style le plus pauvre et le plus froid que nous ayons encore rencontré.

Ce caractère de simplicité répondait assez fidèlement, il est vrai, au principe de l'ordre des Franciscains, pris à son origine (1200). Leurs vœux de pauvreté et d'égalité étaient une énergique tentative de réaction contre les tendances assez opposées des ordres bénédictins, fort éloignés alors des règles primitives de St-Benoît. Le luxe, les richesses, la puissance temporelle et politique avaient envahi les somptueuses maisons de Citeaux. Saint François d'Assise voulut combattre un état de choses qui lui paraissait faire outrage à l'essence même des institutions monastiques; il publia la règle qui devait détruire la puissance des abbés, suprimer les prieurs, ranger tous les frères sous le titre égalitaire de mineurs; il voulut, enfin, tarir la source des richesses du clergé, en condamnant tous les Franciscains à n'avoir d'autre ressource que

---

(1) Le reste de la nef, divisée en cinq travées, est voûté en berceau avec cinq arcs doubleaux.

Chaque travée se relève le long des murs et forme une petite baie destinée à recevoir le jour d'une fenêtre carrée, large de 1 mètre, qui ne donnerait presque pas de lumière sans le concours d'une plus grande ouverture quadrilatérale, placée au fond, au-dessus de la tribune du choro. Les arcs doubleaux, légèrement indiqués, retombent sur une corniche gréco-romaine, saillant d'un pied, très peu ornée, et reposant sur des pilastres doriques de la même saillie.

Les chapelles s'ouvrent par un plein-cintre de 4 mètres de largeur, et sont voûtées en dôme, deux d'entre elles, les plus rapprochées de la tribune du choro, sont disposées en arête. La tribune à grande anse à panier offre aussi quatre arêtes à sa voûte. Le nartex, enfin, tout aussi disparate que l'intérieur de l'église, présente trois arcades occupant toute la largeur de la façade. Le clocher, carré et très bas, n'a pas de style.

l'aumône..... A ce point de vue, l'église dont nous nous occupons répond convenablement à la sévérité de la règle. Mais la réaction de saint François ne tarda pas à se briser contre la nature ambitieuse de l'âme humaine ; l'ordre obéit au reflux qui devait le ramener dans la voie commune de l'éclat et du luxe. C'est cette lutte des deux principes que l'église de San-Francisco fait ressortir avec la plus vigoureuse énergie.

Le vaisseau de cette église sans art, sans élégance, construit sur les plans d'un maçon, et non sur ceux d'un architecte, est intérieurement encombré, surchargé des rétables et des statues, des tableaux et des bas-reliefs les plus pompeusement chamarrés que puisse posséder une église de la Péninsule (1). Toutes les richesses de l'opulent royaume de Philippe IV semblent s'être donné rendez-vous dans cette nef informe. Depuis un siècle et demi que l'Espagne ne construit plus, on dirait qu'elle s'efforce d'entasser des trésors incalculables sur le bois peint et le plâtre doré. Sentirait-elle à son insu la fragilité d'un art faux et conventionnel qui doit tomber et disparaître avec l'époque transitoire qui l'a enfanté ?

La première chapelle de gauche, sous la tribune, renferme un grand bas-relief en bois, représentant saint François retirant les âmes du Purgatoire par le cordon de sa ceinture. Il tend cette espèce de corde de sauvetage à des malheureux naufragés dans un océan de flammes. Au-dessus, paraissent les trois personnes de la Sainte-Trinité, le Christ à gauche, le Père Eternel à droite, la colombe du St-Esprit au centre. Dans la chapelle appartenant à Dona Maria Merzédès, nous remarquons une madone des douleurs, de grandeur naturelle, coiffée de la mantille, et le visage tellement brun, qu'on la dirait appartenir à la race moresque.

Au-dessus, dans un second étage, saint François est enlevé au Ciel par un chérubin qui tient cinq cordons passés dans les cinq stigmates du martyr volontaire. Ainsi, la peinture sur bois ne cesse de reproduire le matérialisme ascétique, dont Vélasquez, Zurbarran et Murillo ont si souvent abusé dans leur peinture sur toile (2).

---

(2) Les bâtiments du monastère des Franciscains, transformés en caserne, présentent d'ailleurs les lignes raides, les fenêtres quadrilatérales et multipliées des monuments de cette époque ; ils ressemblent, par conséquent, aux monastères du Béarn, de la Gascogne et du Bigorre, reconstruits quelques années avant la révolution.

(2) Nous remarquons aussi, dans cette chapelle, le tombeau de Merzédès,

Le caractère matérialiste de la dévotion espagnole continue à se développer. Dans l'autel, à gauche du sanctuaire, une vierge, les mains jointes, épanouit le plus frais et le plus mondain visage qu'une jolie fille du pays basque puisse montrer à ses compagnes sous ses vêtements de fête : mantille noire, guimpe blanche autour de la tête, tout concourt à faire ressortir le feu de ses regards et les petites mines agaçantes de sa pose.

A côté reparaît la statue de saint François, placée sur la table d'un pavillon. Cinq cordons de soie, sortant de ses stigmates, comme dans la première, sont enlevés vers les cieux par un saint Esprit formé de paillettes d'argent. Le grand rétable du maître autel, malgré la lourdeur de ses cinq étages, renfermant 25 niches, offre plus de mérite dans quelques-unes de ses statues. Nous y remarquons un empereur romain, Constantin peut-être, prosterné devant un crucifix, placé sur un autel d'église. L'empereur, assez bien dessiné, couvert d'un manteau de pourpre doré, ayant les cheveux à la Titus et les bras ouverts, tourne le dos en trois quarts. Dans un autre panneau, saint François et l'un de ses confrères, ayant leurs têtes rasées, sauf la couronne de cheveux qui distingue l'ordre, sont prosternés devant le pape Innocent III, auquel ils demandent la confirmation de la règle. Les deux moines portent des robes très amples à capuchon rabattu et complétement dorées : on dirait des mandarins chinois. Le Christ n'a pas été plus raisonnablement traité dans la niche suivante; sa robe blanche est recouverte d'un manteau de pourpre brodé de fleurs d'or et d'argent; il est suivi d'une foule de femmes vêtues en courtisanes de Venise. C'est Paul Véronèse, n'arrêtant les richesses de son pinceau ni devant les saintes femmes, ni devant le Rédempteur. Jamais la dévotion déraisonnable n'a plus audacieusement insulté aux traditions et au caractère

---

placé dans une niche à plein-cintre, portant pour titre de propriété, l'inscription suivante :

Soy de Dona Maria Merzédès de Olasoy Abaria de esta capilla.

Puis vient le nom du successeur de l'abbesse.

Dueno de esta capilla y successor
De esta senora su nieto en el
Anno 1812, *dn telesforo*
De Mouron Zurbano y Olajo.

Cette famille a pour armes *un écu parti, entouré d'un orle à mille étoiles, portant en* 1er *un lion rampant couronné, et en* 2 *d'or à la tour d'azur.*

divin du Christ. Au milieu de ces étranges vierges, saint François, toujours vêtu de sa robe de brocard, se prosterne aux pieds du Sauveur.

La biographie de saint François se continue; l'illustre saint du XIIIme siècle nous apparaît au moment où il reçoit la robe de l'ordre des mains d'un évêque; un grand seigneur portant la barbe longue, la tête chauve, et vêtu comme ceux des noces de Cana, s'empresse de recueillir avec respect le manteau blanc que le saint vient d'abandonner. Dans le panneau supérieur, saint François, nu et renversé sur le ventre, au milieu d'une forêt, devient la victime de Satan qui le tourmente, sous la forme d'un homme cornu, armé d'ailes de chauve-souris. Le malin, tout fier de son mauvais tour, prend son vol à travers les branches après avoir essayé de dérober la robe du saint; mais un arbre l'a retenue au passage; elle flotte encore dans les airs.

A ucentre du rétable, enfin, saint François arrivant au moment de la mort, heure suprême de sa gloire, nous apparaît encore couvert de sa robe de brocard : il est ravi au Ciel par le St-Esprit qui l'entraîne par les cinq cordons passés dans ses stigmates. On dirait d'un écolier portant un cerf-volant..... nous n'avons pas épuisé le cercle des excentricités.

Quand on jette les yeux sur une statue fort prétentieuse d'un autel du transept, on croit tout d'abord apercevoir la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras; elle porte un bouquet à la main, une couronne de rayons sur la tête, et une magnifique robe de brocard, constellée de fleurs d'or. Mais en examinant de plus près, on reconnaît encore un saint François, complétement transformé par un tour de force de coquetterie sans égale. L'artiste audacieux, sans respect pour la tonsure monastique, a frisé ses cheveux sur le front après les avoir relevés en touffe, et lui a donné une corde d'or pour ceinture. Tel est le roi de théâtre oriental que l'on ose offrir au respect des fidèles, sous le nom de St-François. Quel sacrilége religieux, quel oubli de toutes les règles du bon sens et du goût !... (1)

(1) La statuette de l'hôtel de Cluny, nº 1669, est entièrement semblable, sauf les dimensions, à celle qui nous occupe; elle doit, par conséquent, représenter saint François. Si l'on voulait compléter sa ressemblance avec celle de Tolosa, il faudrait placer une petite statue de Jésus au clou d'attente fixé sur le livre; car celle de Tolosa porte aussi l'Evangile, surmonté d'un rédempteur enfant.

Mais arrêtons-nous!... Notre intention n'est pas, en étudiant les églises espagnoles, de renouveler sur tous les points l'examen auquel nous soumettons les ornements de san Francisco de Tolosa. Il est peu d'édifices de quelque importance qui ne nous présentent des détails du même style, souillés des mêmes erreurs. Nous avons cru nécessaire de payer notre tribut de critique à une école dont le faux goût et les prétentions ont été très funestes aux beaux-arts espagnols, et qui n'a su produire au XVIIme siècle, ainsi qu'au XVIIIme, que l'exagération des défauts des grands artistes du XVIme, sans savoir imiter leurs qualités. Notre tâche est remplie, nous ne reviendrons plus sur ce sujet (1).

LA CATHÉDRALE.

Si nous voulons abréger la description de la cathédrale de Tolosa, nous n'avons qu'à prier le lecteur de se rappeler celle de l'église de Renteria; dimensions, voûtes, piliers, chevets, tout reproduit le même dessin.

Le gable du couchant présente seul plus d'élégance; son mur droit, flanqué de contre-forts peu saillants, est surmonté aux deux angles d'un petit dôme octogone, orné de pilastres, de corniches, de consoles et de lanternes renaissance. L'attique est couronnée, dans toute son étendue, d'une galerie en fuseaux ronds; elle se termine en fronton percé de deux riches ouvertures destinées aux cloches; tout cela est harmonieux, correct, mais plus digne d'un palais que d'un temple. Entre

---

(1) Dans la chapelle de Notre-Dame-del-Pilar de la même église, il faut remarquer le rétable qui renferme la Vierge couronnée portant Jésus entouré de rayons; elle est debout sur une colonne, comme celle de Saragosse. Au centre de la colonne est une croix pattée, entourée de pèlerins. L'un d'eux porte les guêtres, la pannetière, la culotte courte, le gilet et le petit manteau des Aragonais. Un tricorne à bord galonné, conforme à ceux du temps de Louis XV, donne au personnage un caractère hidalgo qui devient plus évident lorsque on jette les yeux sur le tombeau voisin. Les armes qui le surmontent présentent *un écu écartelé portant : en 1er d'or à la vache de gueules; en 2, une autre vache de gueules passant devant un chêne; en 3, de sable à la croix de gueules, et de gueules aux trois pals d'or; en 4, enfin, d'or au sanglier, passant devant un chêne accolé de trois cœurs.*

Ces divers détails nous apprennent évidemment que le noble guypuscoan, auquel ces armes appartiennent, a revêtu les vêtements grossiers du pèlerin pénitent, et qu'il a fait à Notre-Dame-del-Pilar le pèlerinage dont ce monument est chargé de conserver le souvenir.

les deux contre-forts du centre, règne un nartex gréco-romain assez élégant, surmonté d'une niche occupée par une bonne statue en marbre de saint Jean. Dans l'intérieur du nartex, enfin, quatre statues placées dans les angles sur un grand piédouche, sont surmontées d'un dais. Le centre de la voûte est occupé par un panneau plat, d'où retombent les naissances de voûte.

Les Tolosans ont toujours été très fiers de la victoire qu'ils remportèrent en 1235 sur les troupes franco-navarraises de Mortaing, gouverneur de Navarre, du temps de Charles-le-Bel. Des bas-reliefs retracèrent autrefois cet éclatant succès, digne de l'action de Ronceveaux; ils étaient placés dans la sacristie de la cathédrale; mais ils ont disparu depuis longtemps, et l'on n'y voit aujourd'hui qu'une assez mauvaise reproduction en plâtre, couverte de peintures grossières.

Quatre épisodes, renfermés dans un même nombre de panneaux de 1 mètre 50 centimètres de long, sur 50 centimètres de hauteur, rappellent cette bataille terrible. Les soldats guypuscoans s'y font distinguer par le berret basque et la mante sans couture, taillée sur la forme exacte de la chasuble, comme le manteau national que leurs descendants ont fidèlement conservé jusqu'à nos jours. Les soldats français portent la veste courte, le justaucorps, les larges haut-de-chausses et les guêtres de Louis XIII. On ne remarque d'ailleurs dans l'action que deux moines priant au pied d'une croix, des Français percés à coups de piques ou tués à coups de fusils, mais pas un seul cavalier. Cette absence de chevaux est assez historique; les Basques, si habiles à fondre sur l'ennemi du haut des montagnes escarpées, ne paraissent pas avoir connu la cavalerie; la manœuvre des escadrons eût été fort difficile, il est vrai, dans les montagnes ardues qui couvrent la surface tout entière de la contrée, et les montagnards agiles et robustes pouvaient très avantageusement se passer de chevaux.... Les courses que nous appellerions forcées aujourd'hui, n'étaient pour ces terribles chasseurs d'isards, que de simples promenades.

Hâtons-nous de passer rapidement en revue les églises les plus importantes du pays basque espagnol, afin d'arriver à des monuments d'un plus grand intérêt historique.

YESSO, PASSAGES, ANDOAIN, SORABILLA, BILLABONA, ADUNA.

Le petit bourg d'Yesso, formé de quelques maisons à peine,

possède une église moins considérable que celle de Renteria, mais d'un style analogue; elle est très élevée, simple à l'extérieur, et consolidée par des contre-forts à retraite, terminés carrément à la hauteur de la toiture. Cet édifice, privé de transept, éclairé par de rares fenêtres carrées, placées à une très grande élévation, est percé, au midi, d'une porte plein-cintre surmontée d'une voûte de protection à panneaux, comme celles de Fontarabie, d'Urugne et de Renteria.

Nous retrouvons le même style dans l'église de Passages, avec la seule différence que les contre-forts n'ont pas de retraite, et que le transept est terminé à pans droits comme le chevet. Une fenêtre carrée et très petite éclaire chaque travée.

Andoain, bourg placé sur une hauteur dans la riche vallée de Suméa et d'Oria, possède une des plus belles églises de la contrée. Sa hauteur extrême rappelle celle de Renteria; les bras de ses transepts reproduisent ceux de Yesso, sur une plus grande échelle; son joli clocher, terminé en dôme, est calqué sur ceux d'Irum et de Fontarabie. Toutefois, à côté de ces divers témoignages de la renaissance, les contre-forts se rapprochent de ceux du XIVme siècle par leur bec-de-flûte; quatre d'entre eux butent isolément chaque angle du transept. Les petites fenêtres carrées rentrent dans le style guypuscoan que nous avons déjà fait remarquer. Des bas-côtés, excessivement surbaissés, offrant sur le mur extérieur une arcade fermée et percée d'un oculus, sont les seules particularités qui distinguent ce temple des autres églises guypuscoanes.

A peu de distance d'Andoain, la petite église de Sorabilla, jetée au milieu des champs, n'est qu'une imitation de celle de Passages et de Yesso (1).

L'église de Billabona (ville bonne), placée sur une hauteur, n'est plus entourée que de vieilles maisons par suite du mouvement qui a fait descendre la population sur les bords de la rivière; elle offre, comme celle d'Acuita et d'Iruritza, un dessin entièrement conforme à celles que nous venons d'examiner.

L'église d'Aduna formerait la reproduction de cette dernière, si elle n'était plus élevée et privée de transept; d'ailleurs, même

(1) Le transept, peu saillant, est à pans droits. Les contre-forts sont aussi élevés que les murs; le clocher carré n'a pas de style. Une fenêtre plein-cintre et à gorge éclaire chaque bras du transept.

clocher sans style, mêmes contre-forts aussi élevés que l'église. Nous retrouvons donc partout les mêmes plans avec les mêmes qualités et les mêmes défauts... Quel que soit l'importance des monuments religieux, ils se font toujours remarquer par la beauté de leur appareil, le grandiose des lignes générales, la pauvreté des détails et l'uniformité des murailles planes. On reconnait partout l'excellent maçon; jamais le sculpteur ou l'architecte.

SANTA-MARIA DE St-SÉBASTIEN.

Il est temps de sortir du cercle tracé par des œuvres d'une importance très secondaire ; revenons à St-Sébastien ; nous aurons à étudier, enfin, un chef-d'œuvre d'élégance et de majesté ; nous voulons parler de l'église de Santa-Maria-Fabricata, l'édifice le plus irréprochable dans son ensemble et dans ses détails, que la renaissance ait exposé à nos regards.

En entrant dans son vaisseau de 52 mètres de long sur 35 de large, on remarque d'abord les mêmes dispositions générales qu'à Renteria : trois nefs d'égale longueur et quatre travées soutenues par de hautes colonnes. Mais en examinant avec plus d'attention, on ne tarde pas à être frappé de la hardiesse des arcs de jonction des voûtes plein-ceintre, et le monument, perdant une partie de sa hauteur, sous l'impression de la largeur des nefs, prend des proportions plus harmonieuses que tous ceux que nous avons précédemment examinés.

C'est dans les détails surtout que l'architecte fait ressortir la supériorité de ses plans. Les piliers octogones de 2 mètres 40 centimètres de face, éloignés entre eux de 12 mètres, sont ornés de quatre pilastres à chapiteaux corinthiens. Ce groupe se termine par une large corniche de 18 pouces de saillie, sillonnée de gorges, de filets et de tores. Le chapiteau se prolonge en corniche, suit les contours du pilier et des pilastres, et repose sur des consoles du plus heureux effet (1).

Indépendamment de cette ornementation générale, les quatre piliers principaux, formant le centre de l'église, présentent, sur les faces qui se regardent, un élégant mascaron ou pié-

(1) Les piliers, adossés aux murs latéraux et correspondant à ceux de l'intérieur de l'édifice, forment une saillie de 1 mètre 30 centimètres. Leurs chapiteaux, du même dessin que les précédents, sont reliés par une corniche continue moins saillante, mais également supportée par des consoles et surmontée de grandes urnes à fleurs dans la partie voisine du chevet.

douche allongé en pendentif, destiné à supporter les statues des quatre évangélistes.

On s'attendrait donc à voir s'élever au-dessus de ces maîtres-supports un dôme hardi, comme ceux de la fin du XVI[me] siècle; mais on n'aperçoit qu'une coupole retombant sur une corniche élégamment ornée de feuillages et de consoles. Un cul de lampe feuillagé descend de la clé de voûte où le retiennent huit nervures convergentes.

Toutes les autres voûtes, aussi hautes dans les nefs latérales que dans la nef centrale, sont ornées de nervures à simple redoublement. Les trois chevets seuls offrent des entrelacs renaissance, reliés par des doucines et des croisements très compliqués. Quant aux arcs doubleaux, ils sont formés d'un seul panneau évidé et sans ornement (1).

La nef centrale a pour chevet une simple abside de 3 mètres de profondeur, voûtée en cul-de-four, avec des ornements semblables à ceux que nous examinerons bientôt à la porte. Six arcs ou grosses nervures renaissance, séparés par des cartouches, et supportés par de petits chérubins, rappellent la recherche de Louis XV et n'en sont pas moins d'un effet harmonieux.

Passons du chevet au fond de l'édifice. Nous le savons déjà, grâce à l'importance que les Espagnols accordent au *choro*, cette partie des églises est souvent plus ornée, plus élégante que le sanctuaire, contrairement aux usages du reste de l'Europe. Cette règle architectonique acquiert ici son plus haut développement; car la tribune de Santa-Maria règne sur toute la largeur de l'église, et occupe les trois nefs. Ses trois arceaux, surmontés d'une rampe continue qui fait le tour des piliers, ne sont pas, il est vrai, de la même coupe : celui du centre est à arc tudor, les deux autres se rapprochent du plein-cintre, et leurs voûtes inférieures sont à simples nervures redoublées. Mais nous nous empressons de reconnaître que de tels monuments ne se décrivent pas, ils se dessinent, et nous ne saurions trop vivement engager l'académie des beaux-arts, à charger un artiste habile d'en faire le dessin, afin de pouvoir offrir aux architectes ce chef-d'œuvre de style gréco-romain.

On peut objecter avec raison que l'ensemble et les détails de l'édifice, irréprochables en eux-mêmes, n'ont rien qui rap-

(1) Une fenêtre carrée, placée très haut, conformément au goût espagnol, dans un encadrement de deux tores d'inégale grosseur, éclaire chaque travée.

pelle l'inspiration chrétienne. Aussi, n'est-ce pas comme modèle d'église que nous recommandons *Santa-Maria*, mais comme type d'édifice civil, présentant toutes les conditions d'élégance, d'ampleur, de dégagement, que l'on puisse désirer. Retirons-en les autels, et nous aurons la plus magnifique salle de pas-perdus, de réception officielle, de conférence, de musée d'exposition que nous sachions imaginer (1).

Nous avons achevé l'examen des détails intérieurs, disons un mot des formes extérieures de l'édifice.

La porte du sud à anse à panier, est placée dans une grande niche voûtée en cul-de-four, munie de chaque côté d'une niche à statue de la plus riche ornementation renaissance. Au-dessus de deux colonnes cannelées et timbrées d'ornements formant cartouches, règne une corniche soutenue par des consoles bifurquées. La voûte en cul-de-four offre sur les côtés un riche vase sacré, placé dans un encadrement. Quant à la niche du tympan, elle renferme la Vierge montant au Ciel, soutenue par des chérubins... Deux autres niches latérales occupent l'intérieur du porche, la Vierge est dans celle de droite, et un patriarche, coiffé d'un turban, dans celle de gauche. De chaque côté du porche, enfin, s'élève une tour carrée à trois étages, ornée de pilastres corinthiens à panneaux évidés, avec base, soubassements et grande corniche saillante posée sur des consoles..... Une coupole élégante, construite sur le dessin de celle de Fontarabie, termine ces tourelles; mais cet

---

(1) Après les détails que nous avons donnés sur la décoration de San-Francisco de Tolosa, il nous reste peu de choses à dire du mobilier de Santa-Maria. Nous nous bornerons à citer : 1° un christ de grandeur naturelle, crucifié au milieu des flammes du purgatoire ; parmi les personnages qui lèvent des mains suppliantes vers le Rédempteur, on remarque une tête de moine ; 2° une Notre-Dame, les mains croisées, portant la mantille espagnole ; 3° un très bel autel latéral, conforme au style de l'église, excessivement orné, doré à fond, et renfermant, dans la niche du second étage, une sainte Catherine d'un assez bon dessin ; 4° le maître-autel à colonnes cannelées nous parait d'un style trop sévère pour l'église ; il possède au second étage un très bon tableau de saint Sébastien ; 5° un autre rétable magnifique présente, dans une niche profonde, un saint François, drapé dans un froc doré comme un manteau royal ; il tient Jésus-Christ enfant dans ses bras.

Malgré la lourdeur des autels de Santa-Maria, on ne peut se dispenser d'en admirer la majesté et la richesse. Ce ne sont plus ces rétables plats, surchargés de cinq ou six étages de niches sans disposition et sans style, qui encombrent un grand nombre d'églises de la Péninsule ; l'harmonie règne dans tous les dessins, la profusion de l'or n'étouffe pas l'élégance de la forme.

essai de clochetons peu élevés n'empêche pas l'extérieur de l'édifice de ressembler à une construction civile; aussi, ne recommandons-nous à nos architectes que l'étude de l'intérieur.

A ces deux églises près, la jolie petite ville de St-Sébastien ne possède pas une pierre qui présente quelque intérêt. Détruite en 1813, durant les guerres de l'Empire, elle a été reconstruite à neuf dans les premières années de la Restauration et pas un antiquaire ne s'est occupé de conserver le moindre débris de l'ancienne ville.

URDACH.

Disons adieu à Tolosa et à St-Sébastien, ces deux capitales du Guypuscoa, où la civilisation jette ses éclats, où le commerce répand son bruit. Pénétrons dans ces hautes montagnes du pays basque, où la forêt vierge, les bruyères inexploitées étendent encore leur solitude primitive et majestueuse, où la popularité timide et clair-semée ne dispute qu'avec une sorte d'hésitation aux sangliers et aux loups leurs domaines séculaires.

Quand on quitte Bayonne pour se diriger vers Pampelune par la vallée basque du Bastan, le premier objet qui attire les regards au fond d'une vallée profonde et sauvage, c'est le vieux monastère inhabité d'Urdach. Là, dans une délicieuse position qui rappelle celle de Lescaladieu, dans le Bigorre, et celle du Val Suzon, dans la Bourgogne, vivait une pieuse colonie monastique, établie d'abord dans les bruyères et les forêts, près d'une étable à pourceaux, comme l'indique le nom d'Urdach (urdetche, maison de porcs). Cette circonstance vient d'ailleurs confirmer tout ce que nous connaissons des habitudes agricoles basques. Nous voyons, dès la plus haute antiquité, les Béarnais et les Cantabres se livrer sur la plus grande échelle à l'élève des pourceaux. La principale générosité des rois de Navarre et d'Aragon envers les abbayes, fut toujours d'ouvrir leurs forêts aux troupeaux de porcs des monastères, et Bayonne dut peut-être à la prospérité de ce système agricole la réputation européenne de ses jambons. Les premiers moines d'Urdach défrichèrent les landes, les bois, et appelèrent autour d'eux les pâtres du voisinage. Les descendants de ces bergers occupent maintenant une dizaine d'habitations, disséminées dans les prairies; et le bourg moderne, éclos sous la protection de l'abbaye, a payé sa dette de reconnaissance en expulsant les religieux, ou plutôt en les laissant expulser par les décrets ré-

cents des progressistes espagnols. Mais que resterait-il à l'histoire si l'on voulait effacer les traces de l'ingratitude réactionnaire des hommes ?

Toutefois, les ravages que le temps a exercés sur les bâtiments d'Urdach n'éveillent pas les regrets amers qui poursuivent l'antiquaire à travers les merveilles archéologiques de nos monastères gothiques, mutilés par le temps, et bien plus encore par les hommes.

Un lourd clocher carré, à toiture aplatie qui pourrait aisément devenir le donjon de la bourgade, domine une église noire et solide comme une forteresse féodale. Les autres constructions, dans le flanc desquelles le regard peut indiscrètement se glisser du haut de la montagne, ne présentent que cette suite de lignes sèches et raides du dernier siècle, qui fait ressembler le corps principal à une manufacture, et le cloître aux arcades de la rue de Rivoli. Urdach n'offre donc aucun détail intéressant; si le clocher et les murs de l'église appartiennent à la fin du xvme siècle, les galeries du cloître ne remontent qu'au xviime. Le souvenir le plus intéressant que réveille cette espèce de spectre monastique, c'est que l'établissement fut fondé par l'abbaye de La Case Dieu de Pardiac, au commencement du xiiime siècle.

ELISONDO, IRURITZA, ALMANDOZ, BELLATE.

Elisondo, assise dans une vallée large et fertile, au milieu de vergers et de champs bien cultivés, s'élève au-dessus de la sphère des bourgs pour entrer dans celle des villes. L'élégance de son clocher gréco-romain, harmonieusement coupé en octogone et terminé en coupole, l'architecture recherchée de certains hôtels aristocratiques, décorés du titre de palais, la propreté de ses maisons, tout peut lui mériter un titre, qui n'est pas en Espagne une distinction purement conventionnelle.

Chez nous, l'élégance et la prospérité s'élèvent, par une gradation non interrompue, depuis la maison de campagne isolée jusqu'à la cité opulente, et l'on ne peut guère fixer le point où finit le bourg et où commence la ville. Dans la Péninsule, les transitions sont plus marquées; la ville est une individualité qui possède des églises, une *casa* municipal plus ou moins monumentale, quelques hôtels surabondamment sculptés, des maisons hautes et surchargées de balcons.

Le bourg n'est qu'une agglomération d'habitations délabrées,

embryon primitif et avorté, qui n'offre aucune trace de pavés dans ses rues, aucune apparence de fleurs dans ses jardins. Mais, en revanche, beaucoup de fumier dans ses carrefours et de nombreux mendiants couchés au soleil, le long des murailles poudreuses.

Quant à la maison de campagne (*casa de campos*), elle reste à l'état de curiosité, nul n'ayant osé jusqu'à ce jour affronter dans l'isolement les attaques des guérillas et des bandits.

On est donc conduit, sans transition, de la jolie ville à la sale bourgade, de cette dernière à cette solitude profonde qui donne le frisson et le spleen dans les plaines de la Castille, comme dans les montagnes des Asturies et de l'Aragon.

Elisondo doit, à plus d'un titre, occuper la première place parmi les nombreuses agglomérations de la vallée de la Bidassoa; elle ne se contente pas d'avoir le titre de ville, elle porte celui de capitale de *la vallée* ou *université de Bastan*. Le Bastan, en effet, quoique appartenant à la Navarre, forme une de ces fédérations de villages, dernier écho des vallées libres qui couvraient autrefois les deux versants des Pyrénées. Ce caractère de capitale vient se refléter en signes visibles sur son hôtel-de-ville, grand bâtiment carré du XVIIme siècle, surchargé de médaillons de bois, sous la forme d'aigles impériales, qui retracent en lettres d'or le passage et le séjour d'évêques et de dignitaires considérables. Ces consécrations, commencées en 1756, finissent en 1848. L'écu de la vallée, sculpté sur la façade *(l'échiquier de neuf cases)*, est entouré des mots : *valle y universitad de Bastan* (1).

Quant à l'église d'Elisondo, elle n'a qu'une simple nef avec transept de 3 mètres de profondeur et un chevet de même grandeur. Les voûtes à plein-cintre sont d'une excessive simplicité; la nef, divisée en trois travées sans pilastres, n'offre que des arcs doubleaux évidés portant sur consoles. Ses voûtes

---

(1) Si le Bastan neconnut jamais la féodalité, il eut du moins son aristocratie. Le palais des Tilly, entre la casa municipal et l'églige, est une belle construction du XVIIe siècle, à l'italienne, formée d'une façade précédée d'une cour. Nous ferons connaître plus tard l'écu de sa façade.

Mais l'habitation la plus ancienne d'Elisondo est, sans contredit, celle de la rive droite de la Bidassoa, où l'on remarque au rez-de-chaussée une porte à arc tudor, surmontée du monogramme I. H. S; au premier étage, trois ogives géminées, trilobées, et s'élevant en piramide; au second, enfin, quatre fenêtres carrées; il est facile de reconnaître dans cette construction les témoignages du XVe siècle.

à berceau n'ont pas d'arêtes; ce n'est qu'au centre du transept que de riches nervures renaissance sillonnent le berceau (1).

L'objet le plus intéressant que renferme cette église, est un saint Jacques-le-Majeur, qui, usurpant le rôle de saint Georges, se dresse à cheval sur le maître-autel en redoutable *matamore* (tueur de Mores). Il tient l'épée à la main, porte le manteau rouge par dessus la robe du pèlerin, et se montre, enfin, tel qu'il apparut au roi Ramiro, à la bataille de Clavijo; il foule aux pieds de son palefroi deux Arabes terrassés.

Tel est le saint transformé par l'enthousiasme belliqueux du moyen-âge que le Basque aime à invoquer pendant le saint sacrifice; car le dieu des armées, le Jéhova des juifs, l'Aïncoa de ses pères, fut toujours préféré au doux Jésus d'amour et de résignation.

Le saint protecteur des Espagnols reparaît encore sous un nartex formé de trois plein-cintres assez bas, au-dessus d'une porte gréco-romaine (2).

Une enceinte murée fort exiguë, ménagée autour de l'église d'Elisondo, servit jusqu'en ces derniers temps de cimetière, ou de campo sancto. Nous avons remarqué sur les pierres tombales les noms d'Endarienea, — d'Echeo Hiria, — d'Yjyana Deyrua, 1682, — Decharronea — Dechezuria, — de Mano Arena, — de la casa de Garchito Neaofe Lizenea, ano 1819, — de Marinea d'Echeandia, — de Sabatenea, — et de Lazrienea, 1829. Tous ces noms, fort obscurs pour nous, n'en réveillent pas moins des impressions de respect et d'admiration chez un peuple entièrement séparé du reste du monde, et pour lequel l'histoire se renferme dans les événements qui eurent pour théâtre ses étroites et riantes vallées.

Iruritza, enrichi par le commerce d'Amérique, lieu de retraite préféré des armateurs aventureux, qui ont rapporté du Mexique ou de Cuba ces dernières miettes de galions qui gorgèrent l'Espagne de Philippe II et de Charles IV, renferme de grandes et vastes maisons à l'aspect confortable, montrant encore les machicoulis trilobés et les fenêtres moresques géminées que

(1) Les angles du transept, au lieu d'avoir des colonnes, sont simplement rabattus; une corniche gréco-romaine règne sur toute l'étendue de l'édifice à la naissance des cintres. L'éclairage de cette église se borne à une rose sans meneaux au fond, et à deux fenêtres carrées au sud et au transept.

(2) Le bourg d'Elbetea, aux portes d'Elisondo, et celui d'Iruritza, possèdent des églises entièrement conformes.

fit naître l'influence andalouse. Almandoz ne mériterait guère d'être nommé, s'il n'offrait à l'industrie des marbres abondants, de nombreuses fontaines ferrugineuses, et de magnifiques forêts de hêtres qui s'étendent jusqu'au sommet du port de Bellate.

Bellate... Il est difficile de prononcer le nom de ce col majestueux sans être naturellement assailli par quelques réflexions politiques.

Malgré le respect que nous devons au traité des Pyrénées, scellé des signatures de Mazarin et de Louis XIV, nous ne pouvons nous dispenser de regretter que ce port ait été privé du légitime honneur de former la frontière des deux royaumes. La préférence donnée au ruisseau d'Eïnoa ne saurait être qu'une injustice, contre laquelle le bon sens n'a cessé de protester. De Bellate, la frontière naturelle se trouvait tracée par la crête des montagnes vers saint Estevan de Baigorry, d'où la Bidassoa la continuait jusqu'à la mer. Après une semblable anomalie, comment s'étonner que les Basques des deux nations renouvellent incessamment leurs querelles de pâturages? La nature témoigne en faveur des Français, la lettre des traités parle pour les Espagnols; les intérêts particuliers se mettent de la partie, et la violence du caractère national fait le reste.

Ce n'est pas le seul point des Pyrénées où la politique ne s'est pas encore mise d'accord avec la configuration topographique. La vallée d'Aran, toute française par ses productions, son climat, les relations de ses habitants, toute française, surtout, par la Garonne qui y prend sa source et entraîne ses alluvions sur notre territoire, ne demanderait-elle pas à être rattachée au Comminges, dont elle fait naturellement partie?

Les limites du Roussillon et de la Catalogne n'ont pas subi les mêmes contraintes. Grâce à l'énergique dénoûment de la conquête de Louis XIII, le versant des eaux, la crête des Pyrénées, ont été pris pour jalons, et les traités ont marché sur la voie de la logique.

La Navarre, rattachée à la France et à l'Espagne à la suite d'événements moins carrément formulés, présente encore les conséquences d'une politique hésitante. Les derniers d'Albret, dont le royaume s'étendait depuis l'Ebre jusqu'à l'Adour, et s'asseyait sur les deux versants, ne perdirent leurs domaines que par fragments à la suite d'invasions successives, longtemps contestées, et souvent renouvelées. Jean et Henri d'Albret, ayeux d'Henri IV, violemment dépossédés par Fernand-le-Catholique,

cédèrent le moins qu'ils purent, reprirent par les armes ce qui lui fut possible; les limites restèrent fixées au hasard par les chances de la guerre, et les postes castillans furent poussés assez avant sur un territoire qui devint français après l'événement d'Henri IV.

Ce partage anormal de la Navarre laisse encore d'autres traces sur le sol.

Quand on parcourt le pays basque français, on ne peut s'empêcher de remarquer l'excessive propreté des habitations aux façades peintes de blanc, de vert, de jaune et de rouge. On franchit la frontière, et l'on ne voit plus que maisons noires et délabrées, groupées en bourgs dépeuplés et taciturnes. C'est encore là tout un chapitre du démembrement de la Navarre. Conquise par Fernand, au mépris de la nationalité, et malgré une opposition générale; rançonnée, dépeuplée par système d'intimidation, la Navarre semble encore porter le deuil de ses anciens rois. Ce deuil s'est fréquemment traduit en guerre acharnée, et la dernière lutte de Zumala Carreguy, qui devrait prendre le nom de guerre *des fueros*, a prouvé pendant sept années à la Castille, que l'esprit navarrais, toujours vivace, ne veut accepter sa réunion à l'Espagne qu'à titre d'alliance et non à titre d'incorporation. Ses bourgs lézardés par les boulets, ses habitations délabrées sont donc une protestation permanente, survivant à la guerre civile. Cette protestation si énergique sous la carabine des guérilleros perd, il est vrai, son caractère dans les villes; la population bourgeoise, formée de Français, de Castillans, d'Aragonais, et rattachée au gouvernement central, par intérêt industriel et commercial, borne son opposition à la défense des garanties représentatives et commerciales qu'elle a su conserver. Nous retrouvons à Pampelune le tableau de cette vitalité légale; mais la campagne, moins façonnée à la puissance un peu passive de la loi, a toujours aimé à prendre les armes pour exprimer sa vigilante surveillance. De là, ces pénibles traces de déchirements gravées sur tous les bourgs. On sent que les habitants ont toujours la carabine à leur chevet, et que si le gouvernement de Madrid déchirait le pacte de Vergara, ils seraient prêts à faire feu par les murailles percées de leurs habitations.

Ce *qui vive*, d'une indépendance ombrageuse, ne se retrouve pas sur le territoire français, pour des raisons faciles à donner. Lorsque Henri IV monta sur le trône de France par son courage autant que par son droit, les Navarrais et les Béarnais, attachés

à la fortune d'un prince aimé jusqu'à l'idolâtrie, laissèrent aisément persuader à leur amour-propre national que la Navarre avait conquis la France. Ainsi, malgré les ordonnances de Louis XIII et les arrêts des parlements qui décrétaient la réunion de la Navarre à la France, les Basques renversèrent les deux membres de cette phrase, et continuèrent à se sentir fiers d'avoir parlé en maîtres à la Cour du Louvre. De là, ces allures conquérantes, cette joie sans trouble que le Basque français fait éclater dans ses chansons et dans ses jeux, qu'il étale sur sa blanche maison, dans ses frais vergers et jusque dans les cimetières où les morts dorment sous des berceaux de fleurs.

De la vallée de Bastan, revenons à l'ouest, en descendant le cours si pittoresque de la Bidassoa, et saluons rapidement les petites républiques municipales qui couvrent cette dernière terre libre des Pyrénées.

VERRA, LESSACA.

La petite paroisse de Verra possède une église vaste et grandiose, mais à une seule nef; la voûte est légèrement ogivale, et les angles du transept présentent des pilastres à panneaux évidés, séparés par un quart de rond. Cet édifice, d'une longueur et d'une élévation pareille à celui de Renteria, n'est divisé, au couchant du transept, qu'en deux travées d'une grande portée, éclairées par quatre fenêtres ogivales de 2 mètres, placées à une grande hauteur (1).

Tout nous rappelle d'ailleurs la transition du XVme au XVIme siècle. Sur tous les points, l'ogive se marie aux ornements de la renaissance (2).

La ville de Lessaca, fort difficile à découvrir au fond de sa gorge étroite et sauvage, n'en est pas moins la capitale de la petite confédération de *cinco billas* (les cinq villes). Lessaca, Verra, Echalar, Ianzi et Aranaz, sont les noms de ces Etats-Unis

(1) De riches entrelacs de nervures, formés de gorges et de liteaux, sillonnent chaque compartiment de voûtes; des pilastres à trois colonnettes de 6 pouces séparent les travées, les nervures retombent, dans les angles, sur des naissances de colonnes toriques isolées, portant sur mascaron.

Les bras du transept, profonds de quatres mètres, ainsi que le chevet, sont à pans droits.

(2) Le clocher, grande masse carrée, placé sur le côté sud du chevet, fait saillie complète en dehors ; on monte à son premier étage par un escalier droit entièrement extérieur.

lilliputiens. L'église de Lessaca, entièrement semblable à celle de Verra, possède un transept et un chevet à pans droits et peu profonds. Les nervures présentent le même entre-croisement (1). La nef renferme trois travées ; mais ni l'une ni l'autre de ces deux églises n'a de chapelles latérales, et tout se ressent de cette élégance prétentieuse, surchargée et très profane, que nous avons déjà signalée (2).

Cette église, moins ancienne que celle de Verra, doit être de la fin du XVIme siècle ou du commencement du XVIIme (3).

Le plancher, formé d'énormes dalles tombales en bois de chêne de 1 mètre 60 centimètres, toutes d'une seule pièce, peut donner une idée des majestueuses forêts qui couvrent les montagnes voisines. Chacune de ces dalles, portant un numéro, marquait, il y a sept ans encore, la sépulture d'une famille ; elle n'indique plus aujourd'hui que la place des membres vivants. Mais ces vivants ne se bornent pas à venir s'agenouiller sur ces dalles pendant les offices ; chaque matin, les femmes de Lessaca viennent, chacune à son tour, déposer sur le madrier de chêne une offrande destinée au pasteur. Cire jaune, légumes, œufs frais, laine filée, chanvre, vin, fruits, tout est admis au contrôle de ce tribut de la piété des fidèles ; chaque jour, une douzaine de tombes sont garnies de ces diverses offrandes ; le pasteur passe après la messe, suivi de sa servante ou du sacristain ; il recueille ces provisions dans un panier, donne la bénédiction à la famille, et rentre au presbytère en portant le produit de sa quête.

---

(1) Indépendamment des arcs doubleaux, cinq nervures s'élancent de chaque colonne des travées, et retombent dans les angles sur des quarts de colonnes de 8 pieds de haut, avec chapiteau conique.

Dans les angles du transept, cependant, ces colonnes demi-engagées possèdent des chapiteaux plus renaissance ; les doucines, les tores et les baguettes légères et arrondies n'y sont pas surmontées du tailloir gréco-romain.

(2) De nombreuses statues de saints, peintes et dorées avec une profusion sans goût, ornent le rétable du maître-autel. On y remarque saint Jacques-Zébédée, saint Jean-Baptiste, saint Jérôme et les quatre évangélistes avec leurs attributs. La tribune du chœur, à anse à panier, forme deux travées ornées de nervures compliquées et porte aux deux clés de voûte : 1° saint Pierre, tête chauve, et muni des clés du paradis ; 2° une tiare posée sur deux autres clés en croix. Les fenêtres du transept et des travées sont à plein-cintre.

(3) Ne disons pas adieu à ce monument de la fin du XVIe siècle, sans jeter un regard sur une jolie croix de pierre, dont les bras, terminés en fleurs de lys, sont ornés d'un christ en relief ; elle est placée à l'entrée du cimetière, et nous a rappelé celles que nous avons trouvées en assez grand nombre dans le comté de Comminges.

Ce pieux souvenir de la primitive église, conservé dans toute la vallée de Bastan et de la Bidassoa, n'éveillerait que des impressions touchantes et dignes de respect, si les prêtres, payés par le gouvernement central, comme nos desservants français, ne touchaient ainsi double salaire et ne prêtaient le flanc à certaine accusation de péculat illicite.

Il nous a toujours semblé qu'un travail intitulé : *De l'influence des diverses sépultures sur les mœurs et sur les lois*, soulèverait des considérations d'un puissant intérêt..... Il existe en effet une corrélation si intime entre le respect des morts et l'état du pouvoir paternel, que c'est en quelque sorte dans les tombeaux qu'il faut chercher la constitution de la famille. Or, on peut remarquer, en comparant les lois et les sépultures de l'antiquité, que plus le mort reste près du vivant, plus ils demeurent en communication fréquente, et plus le pouvoir paternel, descendant des aïeux sur le père vivant, conserve son caractère auguste et sa force. Les Grecs, les Romains, les Egyptiens surtout, en donnant aux cendres une sorte d'éternité, plaçaient les vivants sous l'inspection continue et directe des morts renfermés dans l'urne cinéraire ou dans la boîte à momie. Le père de famille, alors dernière branche verte de l'arbre généalogique, résumait la sève historique du tronc, et les enfants, à quelque degré qu'ils fussent, s'abritant sous ce feuillage, disparaissaient, comme des atomes, sous la majesté de cet aréopage permanent des ancêtres... De là, ce pouvoir absolu, sans contrôle du pater familias ; de là, cette cohésion homogène de la caste, recevant une pensée unique de la volonté du père, volonté qui n'était à son tour que la loi traditionnelle des aïeux.

Les chrétiens du IIme et IIIme siècles apportèrent une modification notable à ce pouvoir paternel. La propagation de la foi, agissant sur l'individualité au mépris de ce pouvoir, parvint fréquemment à détacher le catéchumène des liens de la famille païenne en le rattachant à la grande famille du Christ ; ces succès ne pouvaient être obtenus sans contester la puissance absolue du père... Le mépris de la matière, de la chair, vint infliger un nouvel affaiblissement à la loi romaine, en faisant renoncer à la conservation des cendres pour abandonner le corps à sa décomposition naturelle.

L'inhumation, en effet, fut, selon nous, le coup de grâce porté à la constitution de la famille antique. Les fils, perdant la trace de ceux qui les avaient précédés, ne voyant plus, près

des dieux lares, l'urne cinéraire présider à leurs actions, surveiller leur conduite, s'habituèrent vite à s'isoler de la pensée de leurs aïeux. Le christianisme confirmait sans doute les articles de la loi naturelle, en recommandant le respect et la vénération filiale; mais ce respect avait perdu sa représentation visible, sa matérialisation continue; il prenait ce quelque chose de vague et d'indécis qui devient funeste à toutes les institutions... Aussi, jetez les yeux sur la loi romaine et sur la loi chrétienne du moyen-âge, et mesurez l'étendue de force que l'autorité paternelle a perdu en quelques siècles seulement.

Cependant, ce respect mal défendu par la loi civile, mais mis au nombre des premiers devoirs par la loi chrétienne, venait du moins se réveiller à l'aspect du tombeau placé dans la catacombe, dans la crypte, sous les dalles de l'édifice. L'aïeul n'était plus visible dans son urne particulière, il est vrai; les cendres se mêlaient et se confondaient dans la tombe commune, où les générations allaient se superposer; mais le cénacle des ancêtres n'en était pas moins visible sur un point fixe, dans un espèce de tabernacle apparent...

Le moyen-âge, la renaissance disparaissent; le XVIIIme siècle imprime sa nouvelle impulsion à la société; les tombeaux sont expulsés des cryptes, jetés hors des églises; que disons-nous? bien loin des populations..... A peine sorti de la vie, le père est transporté dans ce lieu désert, espèce d'égout où l'on dépose les objets condamnés à la destruction putride; aucune affaire, aucune circonstance ordinaire de la vie ne ramène les fils vers un lieu isolé dont la vue pourrait suspendre la marche rapide de l'oubli. Les générations vont successivement s'engloutir et disparaître à jamais dans ce capharnaum lugubre; l'arbre de la famille tout entier rentre dans le sol; une faible branche verdoie à peine; mais à quel tronc appartenait-elle? quelle fut l'origine, l'histoire, la pensée de ce tronc maintenant enfoui..... mystère désormais insoluble. La famille dispersée n'est plus qu'un nom sans racines, né d'hier, appelé à mourir demain. Cette grande et puissante chose de l'antiquité : les ancêtres, encourageant les bonnes pensées, flétrissant les mauvaises : les ancêtres sortant parfois de leurs tombeaux sous la forme dramatique, intimidante, vengeresse du spectre; tout a disparu dans ce charnier qu'on appelle cimetière. Et vous êtes étonné que l'homme laisse égarer sa foi, laisse fléchir son courage, confonde les notions de bien et de mal, de noblesse et

de lâcheté, et perde enfin le tracé de cette route sur laquelle ses aïeux se dressaient comme les jalons du devoir!...

Quand on voit l'Europe entière obéir à cette impulsion funeste; quand la demeure des morts disparaît sous le gazon, que les fils ne savent plus retrouver la trace de leur passage, on est heureux de voir le pays Basque lutter contre cette pente de l'oubli et s'efforcer d'affaiblir les conséquences des lois en ce qu'elles peuvent avoir de fatal au respect de ceux qui ne sont plus.

Ustaritz, Domesain, nous ont montré des cimetières où des fils respectueux viennent cultiver des fleurs sur les tombeaux de leurs pères; Biarritz, St-Jean-de-Luz, Cibourre, nous ont offert des dalles de tombeaux vides, conservant encore les noms de ceux dont les ossements même ont quitté ces lieux de repos; Lessaca met sous nos yeux des dalles funéraires, sur lesquelles la famille vient, presque chaque matin, offrir les prémices des fruits de la terre, comme libation expiatoire (1).

TOUR DE LESSACA.

Si vous demandez aux habitants de Lessaca l'origine de la grande tour carrée qui s'élève au centre du village, ils se hâteront de vous répondre qu'elle remonte au temps des Mores; explication facile par laquelle tous les Espagnols croient sauver à tout propos leur ignorance archéologique. La conquête des Mores, leur civilisation très avancée, ont tellement frappé les populations de la Péninsule, qu'elles continuent à faire remonter à ce peuple tous les monuments antérieurs au XVIme siècle.

Il est bien évident, toutefois, que les Mores n'ont jamais occupé Lessaca, véritable entonnoir au fond duquel les Basques n'auraient eu qu'à lancer des rochers et des troncs d'arbres pour les écraser. D'ailleurs, la tour qui nous occupe offre tous les détails du XIVme siècle ou du XVme, tels que largeur considérable (14 mètres sur 20), bel appareil, couverture en terrasse avec galerie en encorbellement, construite sur consoles

(1) Le porche, surmonté d'un clocher non moins élégant que ceux de Fontarabie et d'Andoain, est ouvert à trois arcades ogivales, démesurément élancées. Des pilastres, des niches, des mascarons et des frontons gréco-romains, construits en marbre, embellissent la porte. La niche supérieure est occupée par la statue de saint Martin, évêque, patron de Lessaca; il est assis, mitré, et lève sa main bénissante. La voûte est élégamment ornée de nervures renaissance.

de machicoulis à quatre retraites; petites fenêtres ogivales au second étage, et guérite de machicoulis placée au-dessus de la porte principale.

Le mur d'enceinte porte des témoignages de la même date; il est percé de très longues meurtrières, et consolidé par de grands arcs ogivaux de dégagement, destinés à le faire mieux résister à la sape. Grâces à cette disposition, tout l'intervalle d'une pile à l'autre aurait pu s'écrouler sous la mine sans que les parapets fussent ébranlés.

La tour de Lessaca fut, selon toute probabilité, la maison ou le donjon communal de cette petite capitale; aussi, dans ces derniers temps, y logeait-on les soldats de passage.

Tout à côté s'élève une maison noble, moins régulière, moins vaste, moins imposante, mais d'une date plus ancienne; sa façade principale n'est pas dépourvue d'intérêt. On pénètre au rez-de-chaussée par une grande porte à lancette, et au premier étage par une porte de la même forme, au seuil de laquelle on aboutit par un escalier muni d'une rampe et d'un palier extérieur. Le rez-de-chaussée est entièrement privé de fenêtres, mais le premier étage offre un double plein-cintre sans colonne divisoire, placé au-dessus de la porte du rez-de-chaussée... Le second étage possède une fenêtre à deux plein-cintres séparés par un pilier carré. Au-dessus de cette fenêtre, s'avancent deux guérites à machicoulis avec consoles à trois retraites, semblables à celles du clocher de Domesain dans la Navarre française, et destinées, comme l'indique la direction de leur perpendiculaire, à protéger les deux portes du premier étage et du rez-de-chaussée. Cette habitation, couverte en tuiles à canal, offre, sous sa toiture, des ouvertures carrées ou créneaux couverts, conformes à ceux que nous avons remarqués dans la plupart des églises romanes du Bigorre. On distingue aussi les quatre pierres taillées en biseau qui supportaient l'auvent de la première porte (1).

---

(1) Le bourg de Lessaca renferme plusieurs autres habitations dont l'ensemble où les détails rappellent les XIIIe, XIVe et XVe siècles. L'une d'elles, voisine de la tour, porte sur sa façade, d'assez chétive apparence, un écu écartelé avec un sanglier passant devant un arbre en 1 et en 4, et une vache passant en 2 et en 3.

Une maison de bois dont les croisées et les croix de saint André appartiennent à la fin du XVe siècle, porte un écu également écartelé, ayant une espèce de pointe de dard ou d'ancre de navire en 1 et en 4, et un lion rampant en 1 et en 3.

Mais la particularité la plus mémorable et la moins rassurante de la capitale des cinco billas est, assurément, la série de croix funéraires qui s'élève sur les berges de la route; nous en avons compté vingt-deux, dans l'espace de 1 kilomètre. C'est un assez bon contingent d'assassinats pour une seule localité. Les Romains se faisaient ensevelir sur les avenues de leurs villes natales; les Basques s'y laissent assassiner, et la route de Lessaca est presque aussi bien fournie de croix, portant l'inscription *aqui mataron jose* ou *Domingo* (ici fut assassiné Joseph ou Dominique), que la voie Appienne l'est de mausolées somptueux.

SUMBILLA.

L'église de Sumbilla, grand village situé à l'est de Lessaca, peut servir de type aux temples de la construction la plus modeste. La voûte, en berceau plein-cintre, se divise en quatre travées marquées par trois arcs doubleaux à bande plate; ils reposent sur une corniche de tores et de doucines régnant dans toute l'étendue de l'église. Chaque travée s'élève en baie contre les murs, afin de donner du jour à des fenêtres quadrilatérales. Cet édifice, dont les dimensions sont très exiguës, n'a pas de transept; le chevet est à pans droits; un contre-fort, aussi élevé que les murs, bute chaque angle et chaque face latérale. Le clocher octogone n'offre pas d'ornements. Sumbilla a d'ailleurs l'avantage de posséder des croix mortuaires dans son enceinte; l'une au centre du pont de la Bidassoa, l'autre à côté du cimetière. On voit qu'on sait assassiner dans ses rues tout aussi bien que sur la route de Lessaca.

Sumbilla n'offre pas de construction particulière d'une date aussi ancienne que celles de Lessaca. Plusieurs habitations décorées du nom de palais, y rappellent le XVIme et le XVIIme siècles, mais les écussons y sont excessivement rares.

On peut diviser les maisons des provinces basques en deux classes. Celles de l'époque gothique sont construites en moellons, et ornées de fenêtres ogivales, géminées ou isolées, trilobées ou terminées en lobe aigu; les portes sont quelquefois ogivales, le plus souvent à angle droit, parfois à arêtes rabattues.

Citons, enfin, une façade sans écusson, percée de trois fenêtres superposées. La première, à double cintre, à peine indiquée; la seconde, formée de deux astérisques, surmontée de deux trilobes; la troisième, plus petite, à simple trilobe, se relevant en pointe, comme la précédente.

Celles du XVIme et du XVIIme siècles, constructions assez lourdes, mais grandioses, sont percées très régulièrement de fenêtres plein-cintre ou quadrilalérales, surmontées de frontons. Mais quel que soit leur style, ces édifices sont construits en pierres magnifiquement ajustées; les douves colossales de leurs portes, formant éventail, sont peut-être la particularité la plus caractéristique de cette architecture espagnole.

L'impulsion énergique, fastueuse, imprimée aux constructions religieuses que nous rencontrons dans ces provinces isolées, fut la conséquence d'une révolution profonde apportée dans les habitudes des Basques. La découverte de l'Amérique, en donnant une extension toute nouvelle aux entreprises commerciales, poussa une foule de montagnards vers les expéditions lointaines. Plusieurs de ces hommes, partis pauvres, rapportèrent dans leur patrie des fortunes considérables, et leur premier soin fut d'élever des églises imposantes à la place des chapelles modestes où ils avaient déposé leurs vœux avant leur départ. Les habitations particulières éprouvèrent les influences des mêmes événements; aussi, voyons-nous, dans les villes et jusque dans les bourgades, un grand nombre de palais offrir les mêmes qualités et les mêmes défauts que les édifices religieux.

D'autres travaux publics, notamment les ponts, acquirent également, sous l'impression des mêmes causes, un développement dont nous sommes encore surpris. Ceux qui franchissent la Bidassoa auprès de chaque bourgade, présentent des arches à plein-cintre ou à ogives peu accusées, d'une belle élévation. Les piles sont munies de parapets à retraites; la voie est assez large pour permettre à une voiture d'y passer sans gratter les garde-fous; mais ils ne doivent leur conservation qu'à la solidité de leur construction première, car le délabrement de leur pavage et de leurs parapets, prouve assez qu'ils n'ont pas reçu de réparations depuis plus d'un demi siècle. Dans la vallée de Suméa, entre Tolosa et St-Sébastien, les ponts bien moins considérables, mais plus nombreux, tendent à prouver l'action restreinte et jalouse des villages, qui tous ont voulu posséder leur pont. Aussi, ont-ils gaspillé leurs efforts sur une foule de points, afin d'établir de véritables passerelles de 1 mètre à peine de largeur, sur lesquelles les petits charriots basques, aux roues sans rayons, comme celles des Bulgares, ont quelque peine à passer. Ces ponts, tous de la même largeur et excessivement élevés au centre, conformément à la disposition adoptée dans le moyen-

âge, prouvent assez, par leur couleur de vétusté et par l'hésitation de leurs arches entre le plein-cintre et l'ogive, qu'ils ont été construits du xvme au xvime siècle.

ST-ESTEBAN DE LÉRIN.

St-Esteban de Lérin est encore la capitale d'une confédération de huit peuplades échelonnées sur le cours de la Bidassoa; aussi, possède-t-elle une église qui se rapproche considérablement de celle de Lessaca, et une tour carrée à peu près semblable : même grandeur et même forme, même couronnement de machicoulis avec consoles à trois retraites, même appareil régulier et bien ajusté. Nous devons donc l'attribuer au xvme ou au xvime siècle, et la considérer comme le donjon communal du Lérin.

En résumé, deux choses doivent principalement fixer l'attention des voyageurs qui parcourent les vallées des provinces basques : l'absence d'églises gothiques ou romanes, et plus encore l'absence de fortifications féodales.

Que nous disent ces temples lourds et massifs dépourvus de transepts, n'ayant pour clocher qu'une tour basse, aplatie, dont les fenêtres carrées ou à plein-cintre ne laissent pénétrer dans la haute nef qu'une lumière douteuse? Doit-on conclure de ce cachet irrécusable d'une récente construction, que le style de Philippe II a partout détruit les temples gothiques? Nous croyons que cet état de choses tranche une question plus ancienne; celle de la tiédeur catholique des Basques. La vie de saint Léon, premier évêque de Bayonne, martyrisé vers l'an 1000, prouve assez que la religion eut longtemps à lutter, dans les Pyrénées occidentales, contre le paganisme des montagnards. Le xiiime siècle, pendant lequel le style gothique fondait partout ailleurs ses chefs-d'œuvres, dut se ressentir de cètte indifférence religieuse des Cantabres.

Ce n'est qu'à l'issue des vallées pyrénéennes, aux portes mêmes de Pampelune, que le style roman fait acte d'existence; nous en avons donné la preuve dans le travail qui concerne le royaume de Navarre.

LE REFUGE ET LES BERNARDINES D'ANGLET.

Notre examen des monuments religieux du Labour et du pays Basque ne serait pas complet, si nous ne jetions un regard sur un établissement tout moderne qui reproduit, sous nos

yeux, en plein XIXme siècle, un des tableaux les plus touchants du VIIIme ou du IXme. Si le devoir de l'archéologue est de chercher l'image du passé sur les pierres et sur les monuments où ce passé a laissé sa pensée gravée en traits ineffaçables, ne lui est-il pas permis de saisir le reflet de ces mêmes siècles dans les institutions, dans les constructions de bois ou de chaume que les hommes de nos jours font jaillir du sol où les révolutions les avaient fait momentanément rentrer? Est-il une page d'histoire qui puisse avoir, pour la justification d'un fait ancien, l'éloquence saisissante de la reproduction de ce fait, dans les mêmes conditions, sous la même forme, sous l'empire des mêmes nécessités? Cette reproduction, d'une des plus grandes manifestations religieuses du moyen-âge, nous la retrouvons, dans le Labour, toute palpitante de charité, de ferveur, de nouveauté; nous allons lui consacrer quelques pages.

Quand le touriste, guidé par le désir d'explorer les côtes de l'Océan, quitte Biarritz et se dirige au nord vers le phare qui dresse son immense colonne blanche à l'horizon, il s'enfonce rêveur et préoccupé sur une plage où ne règnent que les vents; dans d'horribles solitudes où les conps de mer ont entassé de hautes montagnes de sables, éjection inféconde des vagues. Il atteint bientôt les limites où la terre cesse de produire les plantes marines, où les pas de l'homme paraissent inconnus, comme ceux des bêtes fauves elles-mêmes; où les oiseaux de proie n'essaient pas même leur vol; car ces parages, aussi stériles que les déserts de la Thébaïde, n'ont aucune herbe alimentaire qui puisse attirer les animaux, et par conséquent aucun appât pour le chasseur qui marche sur leurs traces.

Aventuré dans ces sables fins qui cèdent sous ses pieds, et conservent leur profonde empreinte, le promeneur atteint bientôt, non loin de l'embouchure de l'Adour, une sorte d'oasis cachée derrière des monticules de sables, où le jeune peuplier essaie d'élever ses feuilles pâles. Il distingue quelques sillons d'asperges, quelques carreaux de choux, de maïs et de vigne...

Quel est l'homme, se demande-t-il, alors, qui a osé affronter une solitude dont la laideur, sans majesté, oppresse l'imagination et engourdit la pensée sous une profonde impression de tristesse?... Mais aussitôt une allée le conduit dans l'intérieur d'un jardin en ébauche; et, comme aucune clôture ne l'arrête, il avance et fait courir ses regards explorateurs autour de lui. Au milieu de cet examen, il ne tarde pas à découvrir une cabane, non pas de *chaume* (ce mot, borné ordinairement

à la toiture, présente l'idée de murs de pierres ou de pisé), mais une cabane de paille; car cette matière en forme la couverture et les parois. De frêles piquets de pin, reliés par des roseaux, donnent aux gerbes de seigle la forme d'une cellule de 6 pieds de long sur 5 de large, et cette espèce de ruche abrite des êtres humains. A cette cabane en succède une seconde de même forme; le tronc d'un vieux saule en abrite une troisième... Si le voyageur ouvre la porte de l'une d'elles, il apercevra une statue de la Vierge en plâtre, entourée de quelques bouquets de reines-marguerites et d'immortelles, un lit de sangles, une chaise de roseaux, un coffre de 1 pied carré, un banc de bois; tout cela enfoncé dans le sable fin et profond qui forme le sol de la cabane. Qu'il parcoure l'enclos silencieux où pas un bruit ne se fait entendre, il rencontrera dix, quinze, vingt cabanes de la même dimension, renfermant les mêmes objets avec une scrupuleuse exactitude.

Ces découvertes successives impriment à l'âme un saisissement profond; l'incertitude ne peut être encore dissipée, et cependant on subit l'influence suprême d'un respect surnaturel.

Une des cellules, enfin, expose une figure humaine à vos regards; des pieds nus marchent dans la poussière; un capuchon rond, adapté à une grande robe de grosse laine blanche, cache à moitié un visage blanc et amaigri, dont les yeux restent baissés vers la terre; une longue pointe de drap, retombant des épaules, porte une croix d'étoffe bleue. Tout vous dévoile alors une partie du mystère touchant qui se déroule dans ces déserts. Vous êtes entré, sans rencontrer de barrières, dans l'enclos d'un ordre religieux... Cette simplicité, ce calme, ce mystère, évoquent le souvenir des premiers solitaires de la Thébaïde; vous vous attendez à voir des saint Jérôme et des saint Antoine sortir de ces hermitages disséminés.

Cependant, vous approchez, vous continuez vos explorations, et si vous essayez de demander un mot d'explication à l'un des cénobites dont rien ne vous a laissé pénétrer le sexe, un signe de silence vient vous apprendre que l'interdiction absolue de la parole est une des premières règles de cet ordre nouveau.

Vous pouvez néanmoins parcourir l'enceinte sans difficulté, sans obstacle. Une confiance absolue laisse cette demeure ouverte à tout venant, et votre surprise atteint les dernières bornes, lorsque vous apprenez que ce sont des femmes qui habi-

tent cet asile sans haies, qui couchent dans ces cabanes sans autre fermeture qu'un châssis de paille, assujéti contre le vent par un osier. Les cellules étaient vides lorsque vous êtes entré; vous allez voir bientôt les religieuses en costume blanc, disséminées dans les carreaux du jardin. Chacune remplit sa tâche agricole sans se mouvoir ou se détourner à votre approche : ici, ratissant ou bêchant la terre; là, vidant l'arrosoir sur les légumes; ailleurs, effeuillant le maïs ou raccommodant le linge de la communauté. Ces religieuses, toujours séparées entre elles, marchent avec la lenteur imposante de travailleurs qui n'obéissent qu'à la voix de Dieu, par l'intermédiaire de la règle et de la méditation.

Si un mouvement fortuit vous découvre sous ces capuchons une partie des traits soigneusement cachés, la pâle blancheur de leur incarnat, l'extase immatérielle de leurs regards, vous parlent instantanément de ce grand saint de l'Eglise de France, dont les abstinences colossales avaient atteint les dernières limites de l'ascétisme, et qui a laissé son nom ineffaçablement écrit à Clairvaux et dans le refuge hospitalier du St-Bernard. Ce nom est le premier qui doive se prononcer dans l'Oasis des sables, où nous avons conduit le lecteur, car nous sommes chez les Bernardines d'Anglet.

La création toute récente de cet ordre austère, dont la pensée seule laisse dans l'âme un si profond saisissement de grandeur et d'admiration, se rattache à une série de fondations groupées autour d'un homme ; elles méritent que nous remontions à leur source.

Un prêtre de Bayonne, nous n'avons pas besoin de prononcer un nom déjà célèbre et vénéré parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité, un prêtre, disons-nous, avait fondé une maison d'orphelines dans sa ville natale, et en avait confié la direction à de saintes filles, qu'il avait organisées sous le nom de *servantes de Marie*. Mais sa vaste charité s'occupa bientôt d'infortunes plus grandes; il tendit la main à ces malheureuses femmes naufragées dans les profondeurs du vice, et ranima, dans leur âme, des sentiments de foi complétement éteints. Ces victimes de la corruption n'étaient pas confondues avec les orphelines; dès qu'il les avait appelées à lui, leur protecteur les plaçait dans les établissements spéciaux de Bordeaux et de Toulouse.

Mais il eut bientôt la douleur de voir ces maisons éloignées, fermer leur porte aux malheureuses qu'il leur destinait; l'encom-

brement et l'insuffisance des ressources leur imposaient cette résolution regrettable. M. Sestac dut chercher ailleurs un asile pour ses repenties.

Un habitant de Bayonne avait secondé son admirable entreprise en lui donnant une de ses habitations pour y installer les orphelines. M. Sestac utilisa les combles pour y loger les pauvres filles qui voulaient rompre avec le vice et se réhabiliter par les exercices de piété.

Mais la confusion d'établissements si différents d'origine, ne pouvait être que transitoire. M. Sestac cherchait, aux environs de Bayonne, une maison isolée et spacieuse, pourvue d'un enclos vaste, qui lui permît de recueillir un nombre considérable de filles repenties, et de les appliquer aux travaux si salutaires de l'agriculture. On ne tarda pas à lui indiquer l'habitation d'un agriculteur de la commune d'Anglet, qui désirait vendre son immeuble; mais la propriété était estimée 40000 fr., et M. Sestac n'avait que 1600 fr. de disponibles; l'affaire s'ouvrait sous des auspices qui laissaient peu d'espérance.

Cependant, le courage n'abandonne jamais les hommes qui font remonter jusqu'à Dieu leur amour du bien; M. Sestac, se livrant à la Providence, passa un acte d'acquisition au prix de 35000 fr. La charité chrétienne était appelée à rendre définitif un achat si disproportionné avec les ressources personnelles du pieux acquéreur. Hâtons-nous d'ajouter que, dans cette France catholique, la plus généreuse des nations, toutes les fois que la charité se mêle à la foi, cette espérance ne devait pas être trompée; l'acquisition du petit domaine d'Anglet ne tarda pas à être intégralement acquittée.

Le premier soin de M. Sestac avait été d'y transporter les repenties cachées jusqu'alors dans les combles de la maison de Bayonne. Quelques servantes de Marie, chargées de leur direction, les aidèrent à disposer les dortoirs, à compléter l'emménagement intérieur, et elles commencèrent immédiatement les travaux agricoles qui formaient la base de l'organisation nouvelle.

On était en 1839. La maison d'Anglet, assez bien disposée dans sa simplicité rurale, possédait un vaste jardin clos de murs, et quarante hectares, dont un quart seulement en pleine culture. Le reste n'offrait que des bruyères et des sables sur lesquels la main de l'homme n'avait jamais porté la bêche ou la charrue. L'abbé Sestac, admirablement secondé par les ser-

vantes de Marie, dont il était le créateur, et par sa propre sœur, leur supérieure, qui portait en religion le nom de sœur Magdeleine, organisa son exploitation avec une intelligence supérieure, digne de ces premiers religieux d'occident, qui, du vme au VIIIme siècle, défrichèrent les parties les plus sauvages de l'Europe, révélèrent simultanément aux populations ignorantes les principes fondementaux de l'agriculture, de la morale et de la foi. Depuis ce moment, chaque fille du refuge, vêtue de l'uniforme bleu de la maison, reçoit sa tâche à la buanderie, à la vacherie, au jardin, aux champs de maïs, aux ateliers de broderie, de tissage, de repassage, même à celui de menuiserie, car tout a été si prudemment prévu que cette maison de filles doit se suffire à elle-même, sans que des ouvriers d'un autre sexe soient appelés, sauf les cas très exceptionnels de grosses réparations, à pénétrer dans l'établissement.

Divisées par trois, par quatre ou par cinq, sur les divers points de l'exploitation, suivant la nécessité des travaux, les repenties travaillent toujours sous la direction de quelques servantes de Marie, reconnaissables à leur cornette blanche, surmontée de la capuche noire. Les premières au chantier, la bêche ou l'outil à la main, c'est par l'exemple encore plus que par les conseils, qu'elles façonnent au travail ces femmes si malheureusement éloignées depuis longtemps de cette saine et sanctifiante habitude.

Parcourez le domaine; ici, vous voyez la vachère en sabots et la quenouille à la main, conduire ses vaches laitières et leurs jeunes produits sur les lisières des champs; plus loin, quelques jeunes filles sarclent le maïs ou enlèvent ses larges feuilles en chantant un psaume.

Au jardin, le tableau est plus touchant encore; après avoir jeté vos regards sur les différentes plates-bandes de légumes, vous les arrêtez, avec une émouvante attention, sur une douzaine de cabanes de paille, semblables à celles des Bernardines, disposées contre le mur du cloître. C'est l'abri journalier de nouvelles répenties, qui, suivant le sublime exemple de Marie Magdeleine et de Marie Egyptienne, ont demandé la faveur de faire une espèce de noviciat dans le silence et l'isolément absolus, en s'occupant de méditations religieuses, de travaux de couture et de broderie. A chaque heure du jour, la cloche, placée sur un exhaussement du pignon de la façade, fait entendre cinq à six tintements, et les travailleuses suspendent un instant leur ouvrage et s'agenouillent pour prier.

Il est temps d'initier le lecteur au lieu intime qui unit les Bernardines à la maison de refuge. Dès son origine, le refuge avait pour voisine, à un demi kilomètre du nord, une chétive chaumière qui retraçait le tableau naïf de Philémon et Baucis. Deux pauvres vieillards, dirigés par l'attrait irréfléchi de la solitude, avaient planté leur cabane loin, bien loin de la limite extrême de la zone cultivée, au milieu de ces collines de sable qui encadrent l'embouchure de l'Adour, et dans lesquelles tout est laideur, tristesse et monotone stérilité. Cependant, satisfaits de leur hermitage, ils confiaient au sable fin quelques choux, quelques asperges, et demandaient à la mendicité ce qui leur manquait de nourriture.

L'un et l'autre, vieux et cassés, venaient souvent, ployés sous leur besace, frapper à la porte de la maison d'Anglet, et demander une aumône qui ne leur était jamais refusée.

Il était facile aux mendiants de se lier d'intérêt et d'affection avec le *Refuge*. Dieu n'est-il pas l'intermédiaire naturel entre le pauvre et la maison du pauvre ?

Devenue infirme, la mendiante supplia l'abbé Sestac de la recueillir à Anglet; elle y fut reçue et rendit bientôt le dernier soupir. Son mari, resté veuf et seul avec Dieu, ne tarda pas à implorer la faveur de mourir dans la retraite où sa femme avait terminé sa vie. On écouta sa prière, et son âme prit bientôt, sur les traces de celle de sa femme, le chemin de l'éternité.

En mourant, il laissa sa fortune au Refuge : un bâton, une besace, sa cabane abandonnée et les sables qui l'entouraient.

Il est de ces êtres surhumains qui, oppressés de tous côtés par ce monde de misères et d'imperfections, ne peuvent, selon la belle expression de Bossuet, *respirer que du côté du Ciel.* Transfigurés au moral, quoique retenus encore dans l'enveloppe matérielle, tout ce qui leur rappelle l'homme et la nature les oppresse et les fatigue. Une solitude profonde, une vallée hideuse et stérile qui leur cache le reste de la création, plaît à leur âme contemplative et céleste. Ce n'est pas avec des yeux mortels et en prenant le monde pour point de départ, que de telles exceptions veulent être considérées; c'est dans les régions divines qu'il faut se transporter, si l'on veut étudier et comprendre ces saint Jérôme du désert.

Sœur Magdeleine était une de ces natures rares, qui confondent nos jugements par la profondeur de leurs pensées et de leurs résolutions. Après avoir organisé et assuré l'existence

de la maison du refuge et des servantes de Marie, elle se sentit gênée dans ses aspirations au milieu de cette communauté où le calme et le silence avaient encore leur bruit et leur activité. Elle demanda à son frère l'autorisation de se retirer dans la cabane, héritage des vieillards, afin de travailler ce sol infécond, et d'y finir ses jours dans la pratique d'un ascétisme porté à ses dernières limites.

L'abbé n'osa pas s'opposer à ce projet, et sœur Magdeleine s'exila dans les sables en 1842, avec quelques servantes de Marie et quelques converties qu'elle venait de rattacher d'enthousiasme à ses principes. Isolement, silence absolu, travail agricole, prière à chaque heure du jour, méditation continuelle, telles étaient les bases du nouvel ordre, et les Bernardines furent créées. Quoique peu éloignée de la maison d'Anglet et placée entre la mer, l'Adour et les Pyrénées, cette nouvelle et triste Thébaïde, où nous avons d'abord conduit le lecteur, n'a vue ni sur le village, ni sur l'océan, ni sur le fleuve, ni sur les montagnes. Des collines de sable, semblables à celles qui bornent les déserts de la Haute-Egypte, cachent aux yeux tout ce qui pourrait appeler la pensée sur le travail de l'homme et sur les beautés de son habitation terrestre. Le ciel et les étoiles sont les seuls objets visibles; le murmure des vagues est le seul bruit qui arrivent jusque là pour y parler de Dieu.

Sœur Magdeleine et ses compagnes se mettent à l'œuvre. Elles bâtissent ces cabanes de paille que nous avons aperçues; elles y ajoutent une chapelle de la même simplicité; un autel de bois, surmonté d'une image de la Vierge, avec une statue du Christ mort; un confessionnal et quelques bancs, sont les seuls ornements disposés sous le plafond de chaume, entre ces parois de paille et de roseaux, sur ce sol de sable fin, où les pieds et les genoux s'enfoncent. Quand on a pourvu au logement de Dieu et de ses adorateurs, on s'occupe du travail de l'enclos. Les carrés d'asperges et de choux, de pommes de terre et de légumes, les sillons de vignes et de maïs, s'étendent peu à peu sur le sol stérile, et chaque jour signale une nouvelle conquête du travail monastique sur la nature inféconde.

Quoique retirées dans les sables, les Bernardines ne rompirent pas tout lien avec la maison-mère d'Anglet. Les religieuses s'y rendaient et s'y rendent encore processionnellement pour assister à la messe chaque matin, pour chanter les vêpres tous les jours de fête; pendant la semaine, ce dernier office est dit dans la chapelle des Sables.

Après avoir si admirablement organisé les Bernardins et leur avoir donné des règles puisées dans l'inspiration de son zèle et dans les conseils de son frère, sœur Magdeleine rendit le dernier soupir dans sa cabane de chaume en 1850.

Ce n'est pas un des moindres intérêts de l'enclos des Bernardines, que de voir aujourd'hui le tumulus de sable fin qui forme sa tombe. Quelques pieds de reines-marguerites et d'immortelles ornent les environs de cette chambre nuptiale où la sainte fille épousa l'éternité. Cinq niches de paille dessinées en plein-cintre à l'aide de cerceaux, abritent la statue de la Vierge; le bénitier et quatre ou cinq images de saintes qui décoraient la cellule de sœur Magdeleine, complètent la décoration de ce tombeau.

Ces modestes et simples ornements funèbres sont encore comme le cœur de l'établissement, et vous comprenez que ce monticule de terre, au lieu d'étouffer toute trace de celle qui fit ces grandes choses d'amour et de charité, ne fait que la désigner aux prières constantes des Bernardines, au respect et à l'admiration de tous. Réduites jusqu'à ce jour à leur mauvais abri de paille, durant les nuits les plus rigoureuses, comme dans les journées les plus suffocantes, les Bernardines ont cependant éprouvé une légère amélioration en 1851. Les ressources de l'établissement d'Anglet ont permis de construire une longue rangée de cellules en planches, protégées par un auvent à hauteur d'homme, le tout recouvert de tuiles à canal. C'est là que, depuis quatre ans, les Bernardines sont admises à passer les nuits sur des lits de sangles; mais toutes quittent cet asile au lever du soleil afin de passer la journée, quelque rigoureuse qu'elle soit, dans leur cabane de paille. Tel a été même l'ascétisme inébranlable de sept à huit d'entre elles, qu'elles ont imploré, comme une grâce, l'autorisation de finir leur vie dans les premières cabanes, sans jamais s'abriter dans le dortoir de bois.

Les Bernardines sont aujourd'hui au nombre de quarante-cinq, en y comprenant sept à huit novices. Elles vivent sous une règle dont les articles ont été puisés dans les statuts des Bernardins et des Trappistes. Le Saint-Siége l'a approuvée en décembre 1851.

Il ne manque donc plus aucun élément à ce monastère, pour prendre rang parmi les ordres religieux réguliers, et combler la lacune laissée par l'extinction des Bernardines primitives.

Cet ordre, institué d'abord par celui de Citeaux, avait pour

chêf-lieu l'abbaye du Tarn de Dijon, dont l'abbesse dirigeait, avec le titre de supérieure, tous les établissements de Bernardines, sous la juridiction temporaire des moines de Citeaux. Lorsque la révolution française eut détruit les monastères, les Bernardines tombèrent avec l'Ordre dont elles dépendaient; elles ne pouvaient reparaître que sous la main d'un nouveau fondateur. Les Trappistes, en relevant sous un autre titre les règles austères des Bernardins, ont aussi donné naissance aux Trappistines; un de leurs couvents existe à Lyon, et un second à Laval; mais il était réservé à l'abbé Sestac et à sa sœur Magdeleine de rétablir les Bernardines proprement dites. Cet ordre, désormais constitué, n'aura plus pour centre l'abbaye du Tarn de Dijon, mais la maison des Sables dont nous venons de raconter l'origine.

Quant à l'établissement du refuge d'Anglet, il renferme cent cinquante repenties; une cinquantaine de *servantes de Marie* veillent, avec un zèle que leur seule intelligence peut égaler, à la direction des deux maisons. L'abbé Sestac vient de compléter son admirable entreprise, en faisant construire entre les deux établissements un bâtiment assez vaste, qui sera le siége du noviciat des servantes de Marie. Les soins tout particuliers qu'il apporte à ce dernier Ordre, sont expliqués par le succès immense qu'il a déjà obtenu, et les services qu'il rend dans plusieurs diocèses du midi. Créé depuis treize ans à peine, il étend déjà ses ramifications à Toulouse, où il a deux établissements; à Aire, à Buglose, à Bayonne, à Hasparren, à Oloron, à Moumoure, à Castetis, à Abos, à Maslacq et à Larresore. Mais le centre de l'Ordre est toujours à la modeste maison d'Anglet. C'est de là qu'une supérieure imprime sa direction; c'est là aussi que les *servantes de Marie* doivent, chaque année, revenir passer quelques semaines, afin de se retremper dans l'esprit primitif.

Si les résultats moraux de l'organisation d'Anglet sont remarquables, on les admire, cependant, sans en être surpris; tant le catholicisme multiplie ses exemples de dévoûment et de charité, et les rend ordinaires et communs, sans qu'ils cessent d'être sublimes. Mais un caractère qui ne se retrouve qu'à Anglet, un résultat qui n'appartient qu'à son fondateur, c'est l'association de l'agronomie à la moralisation religieuse appliquée aux personnes du sexe. Il faut remonter aux premiers siècles du christianisme pour trouver des maisons religieuses qui fondent leur organisation et leurs ressources sur une exploitation du sol aussi étendue. On pourrait, en parcourant le domaine avec l'habile directeur d'Anglet, faire un cours d'agriculture

supérieure, sans se perdre dans les spéculations purement scientifiques; car l'application vient toujours donner son irréfutable conclusion à la théorie.

Nous n'entreprendrons pas de faire connaître ces innovations agronomiques dans leurs détails; nous serions entraînés à écrire des volumes. Nous nous bornerons à dire que l'abbé Sestac, dirigé par une connaissance approfondie de la chimie agricole, a commencé et poursuit avec des succès incroyables une grande révolution, celle de la fertilisation des sables. En parcourant ces éjections de l'océan, considérées, jusqu'à ces jours, comme radicalement stériles; en voyant les maïs de 15 pieds s'élancer d'un jet vigoureux sur ces plages abandonnées; en voyant toutes les graines confiées à ce sol sans valeur, donner des produits qui tiennent du prodige, on se surprend à penser que ces bruyères, si étendues de l'ouest de la France, ce département des Landes, tout entier, notamment, ont trouvé leur fécondateur.

Mais aussi, avec quelle persévérance attentive l'abbé Sestac a étudié la constitution des sables. Aucun essai ne l'a étonné : engrais ferrugineux, salures, décompositions animales, il a tout employé, jusqu'aux poissons gâtés et aux chevaux abattus, qu'il enfouit dans les parties dont il entreprend la culture.

Ceux qui connaissent l'admiration que nous avons si souvent exprimée envers les civilisateurs monastiques de l'ancienne Europe, comprendront le charme intime que nous a procuré notre visite aux établissements d'Anglet. Notre imagination remontant le cours des siècles, croyait parcourir les vieilles abbayes de *St-Sever-de-Rustan*, de *Sauvelade* ou de *Simore*, à l'époque où les religieux défrichaient les forêts sauvages du Bigorre et de la Gascogne; et rendant hommage à la pieuse entreprise du fondateur d'Anglet, il nous semblait que nous conversions avec un bénédictin agriculteur du VIIIme siècle.

Ici, peut-être, notre émotion prenait un reflet plus attendri; car là bas, nous avions des abbés protégés et encouragés par les immenses donations d'une féodalité puissante et dévote; ici, nous voyons un simple prêtre abandonné aux seules forces de son zèle dans un siècle indifférent et frondeur... Là bas, nous avions les bras robustes des moines pour abattre les forêts et bêcher une terre vierge; ici, nous ne trouvons que de faibles femmes, souvent amaigries épuisées par une vie orageuse, obligées de vaincre la stérilité du sol, sans le secours de l'homme et de la charrue.

Passons de ces résultats économiques à ceux qui intéressent la morale et la foi. L'Angleterre, les Etats-Unis, possèdent des pasteurs protestants qui ont dit que le catholicisme allait se refroidissant, et n'était plus qu'une sorte de forme...

La France leur oppose, sur les côtes de l'Océan, en face de ces deux états luthériens, les deux plus éloquentes réfutations que le fait puisse donner aux suppositions : les Trappistes de la Bretagne et les Bernardines d'Anglet. Lorsque les doctrines continuent à enfanter des émanations animées de tout ce que le catholicisme offrit de plus surhumain à son origine, ces doctrines donnent des gages éclatants d'immortalité; les esprits les plus prévenus ne peuvent se dispenser de les reconnaître...

Toutes les utopies humaines, tous les enfants perdus de l'exaltation, produisent, dira-t-on, des martyrs volontaires qui exposent leur vie pour le triomphe de leurs rêves...

Distinguons... de très folles et de très funestes erreurs peuvent jeter, dans la rue ou à l'angle d'un rocher, des hommes armés d'un fusil qui tirent à bout portant sur la société, au risque d'être, eux-mêmes, frappés d'une balle; mais il suffit, pour produire ces faux martyrs, de la folie d'un moment, et souvent de l'exaltation artificielle versée par un club.

Mais ce gaspillage de l'existence, dans un enjeu où l'on croit gagner un quaterne à la loterie des révolutions, n'a rien de commun avec ce sacrifice journalier, continent du Trappiste ou de la Bernardine, volontairement attachés au Golgotha de toutes les privations humaines. Il n'a rien surtout de commun avec les délices célestes que l'ascétisme sait trouver dans les extases de la douleur et du dévouement.

A considérer la Bernardine nu-pieds, isolée, silencieuse, le regard voilé par son épais capuchon, il y a des hommes qui s'écrient : quelle torture ! ou quel abaissement... Pourquoi donc ? Parce que ses yeux ne contempleront plus les merveilles des beaux-arts; parce que ses oreilles n'entendront plus les bruits et les agitations de la terre; parce que ses sens ne s'énivreront plus des voluptés humaines. Mais avez-vous pénétré les mystères des délices immatérielles qui savent atteindre partout, même dans la cellule de paille où la bise mugit, où le soleil brûle ?...

Qui peut connaître les conversations sublimes qui s'échangent entre la recluse et le Dieu qu'elle voit en extase, qu'elle

contemple, et qui l'inonde de cette lumière qu'aucune langue n'a pu définir, qu'aucun pinceau n'a pu rendre.

Qui saurait apprécier les torrents d'harmonie qui descendent de la voûte du ciel, sur ce silence glacé de l'enclos des Sables? Sainte Thérèze ne sut-elle pas trouver dans le martyre qui détruisait sa vie, des voluptés spirituelles, partout ailleurs inconnues ?

Pour le matérialiste, la vie de la Bernardine peut être la mort; pour le spiritualiste, la mort volontaire de la Bernardine ne serait-elle pas la vie du Ciel, cette vie de transfiguration, où l'âme n'est plus distraite de la contemplation, ni par la faim, ni par l'ennui, ni par aucune des contrariétés de la terre? Quant à nous, ce n'est pas la pitié, c'est l'admiration que nous portons au seuil de l'enclos silencieux des Bernardines, et nous espérons qu'on n'accusera pas notre jugement d'insensibilité.

Des considérations d'une autre nature, se rattachant exclusivement à l'ordre public et à la morale vulgaire, suffiraient pour nous faire attribuer aux deux établissements d'Anglet, une importance digne d'examen.

Les maisons de refuge pour les femmes, les monastères pour les hommes, emportent avec eux la solution d'un des problèmes les plus délicats et les plus difficiles de ce XIXme siècle. Nous voulons parler de l'extinction de la manie du suicide.

L'amour-propre, la dignité personnelle, poussés jusqu'à l'orgueil, sont presque toujours les causes agissantes de ces actes de désespoir. Il est louable, sans doute, de vouloir combattre ces causes, en rappelant à l'homme les lois philosophiques et divines qui défendent de donner la mort et condamnent le désespoir; mais il serait plus praticable, peut-être, d'ouvrir à ces causes une voie de salut, quand elles ont éclaté.

Au milieu de l'émancipation des esprits et de la valeur individuelle que chacun a acquise par l'instruction, le bien-être, la réhabilitation sociale des plus humbles positions, il est difficile de dire à un homme, frappé par la perte de sa fortune, et quelquefois de son honneur : « tu vas rester pauvre au milieu de cette société où tu fus riche; tu vas supporter le mépris au milieu de ceux qui t'honorèrent; chacun pourra sourire de dédain, t'injurier en passant; il t'est ordonné d'avoir la force d'âme du cynique Diogène ou la sublime résignation de Job; tu sauras vivre en Dieu sur un fumier et sous le feu croisé des sarcasmes. » Ce n'est pas nous qui combattrons ces conseils;

mais sont-ils bien à la portée des esprits ordinaires et de la constitution de notre société, lorsqu'on n'en favorise pas l'application par des institutions de charité chrétienne ? Nous avons le droit d'en douter ; car l'homme moderne répond à ces conseils presque surhumains, par la mort volontaire ; et les tables de la morgue deviennent le dernier asile de l'orgueil terrestre trompé !

Il est des peuples simples et primitifs où les âmes peuvent encore se montrer supérieures à la fortune. L'Espagne, restée étrangère aux dangers comme aux avantages du bien-être, de l'éducation, de la valeur individuelle, présente souvent ces extraordinaires résignations qui nous confondent. Le suicide paraît inconnu dans cette nation ; mais le catholicisme ne s'est jamais éteint chez les Espagnols. La loi de l'Eglise, qui flétrit le désespoir et lui refuse la sépulture, vit encore dans toute sa force de l'autre côté des Pyrénées... Donnons-en un exemple :

Un jeune homme étudiait au séminaire d'Urgel ; il avait déjà fait deux années de théologie et allait obtenir les Ordres, lorsqu'il éprouva un accident qui le rendit impropre à recevoir le caractère sacré ; il patienta quelque temps ; son infirmité persista, il fut obligé de quitter le séminaire... Que devenir dans cette Espagne qui présente si peu de ressources aux carrières libérales ? Plus d'un enfant civilisé de France, d'Angleterre ou d'Allemagne, qui n'aurait eu devant lui ni les chances du commerce, ni celles du barreau, se voyant réduit à traîner ses haillons devant ses anciens amis, se serait infailliblement fait sauter la cervelle... L'Espagnol d'Urgel n'eut pas cette pensée ; il descendit peu à peu jusqu'à se faire commissionnaire, porteur d'eau, décrotteur, enfin ; c'est à ce dernier degré de l'échelle des conditions que nous l'avons vu dans une ville du midi de la France, calme et plus fort que l'adversité, parler aux enfants dont il nettoyait les souliers, de ses succès scolaires au séminaire d'Urgel, et parfois les aider à traduire les difficultés d'Ovide et de Tacite.

Si l'accident du théologien d'Urgel était arrivé avant la destruction des Ordres religieux, un couvent aurait pu recueillir cette triste et intéressante infortune. Privé de ce dernier asile par la haute combinaison philanthropique du parti Mendizabal, il a dû descendre jusqu'au métier le plus infime.

Mais il faut avoir l'âme d'acier d'un Espagnol pour supporter de telles déchéances. Quel est le lauréat de nos lycées ou le *fruit sec* de nos écoles normales, qui consentirait à donner à sa mi-

sérable existence le piédestal d'une caisse de décrotteur? La Seine n'est-elle pas là pour sauver de ce *déshonneur* toutes les ambitions que le malheur désillusionne? Un avenir moins désespéré paraît s'ouvrir cependant pour les grandes infortunes. Si l'Espagne a fermé ses cloîtres, la France rouvre les siens; et toutes les malheureuses victimes des *convenances* ne seront pas condamnées à chercher une mort criminelle ou à subir les épreuves de la pauvreté dans un isolement que si peu de natures ont la force de supporter. Ils trouveront, dans les monastères, un refuge pour leurs nobles sentiments, des amis et des frères prêts à fortifier leur courage.

Cette ressource suprême, dont les hommes ont été si longtemps privés, les femmes du moins ne l'ont jamais perdue, et la prévoyance de plusieurs ordres religieux a organisé, dans ces derniers temps, de sublimes institutions d'asile, destinées à recueillir les infortunes les plus complètes, celles où la misère se joint à la dégradation.

Nous avons été à même de nommer celles de Toulouse et de Bordeaux, à l'occasion de la maison ouverte, à Anglet par l'abbé Sestac; nous devrions y ajouter celles que toutes les villes de France possèdent dans leurs murs. Paris lui-même n'est pas demeuré étranger à ce mouvement. La rue d'Enfer et la rue St-Jacques offrent deux de ces asiles admirables où les victimes du vice trouvent toujours un abri contre les suggestions de l'habitude et du besoin.

Et cependant, nous avons eu des romanciers saturés de mauvais socialisme, qui ont cherché la justification de la prostitution dans l'alternative où les pauvres filles étaient placées par l'ordre social, de mourir de faim ou de vivre du fruit de leurs débauches. L'un d'eux, même, n'a pas craint de jeter un reflet de sanctification et de martyre sur une des filles perdues de la rue aux Fèves. Ces hommes, si acharnés à attaquer la société catholique, auraient-ils avancé leur argument calomniateur, s'ils avaient connu l'existence de ces refuges si nombreux, où des miliers de femmes trouvent un asile à tout instant, sans formalités à remplir, sans difficultés à vaincre, sans même avoir de vœux à former.

Frapper à la porte et dire : ouvrez; voilà tout ce que le refuge exige des natures les plus profondément souillées... Avant de condamner la religion, apprenez du moins à la connaître... En présence des effets admirables obtenus par ces établissements, s'il nous restait un vœu à faire, ce serait de les

voir se multiplier. Nous voudrions que chaque canton d'un département, chaque quartier d'une ville, eussent les leurs, afin que la malheureuse femme, saisie par le remords ou la honte, trouvât le remède et le salut, au moment même où la vertu lui envoie la première atteinte du regret.

Suivons des yeux cette victime, longtemps abusée, qui fuit le domicile de son complice ou son repaire d'infamie, sous l'aiguillon de l'horreur. Courant de rue en rue, elle n'entendra que le roulement des voitures, les cris et les rires des lieux de plaisir; elle ne verra que l'éclat des bougies éclairant les festins et les fêtes où elle eut sa part de renommée... Que deviendra-t-elle dans ce milieu, encore enivrant, qui ne lui parle que de luxe et de volupté?... Si elle ne rentre pas dans le gouffre, le suicide sera, sans doute, le résultat de ce combat intérieur.

Mais si, après avoir entendu le bruit accusateur des fêtes, elle peut écouter le tintement religieux de la cloche; si un côté de la rue lui envoie les chants des joies coupables, et que l'autre lui adresse les psaumes et les cantiques; soyez sûr que cette âme, qui ne croyait qu'au désespoir, retrouvera quelques rayons de confiance. L'espérance est une plante si facile à faire germer dans le cœur de l'homme! Qu'un rayon de prière et de charité descende sur cette victime prête à se donner la mort, le crime ne sera plus à craindre; elle s'élancera vers la porte où la religion lui ouvre un avenir de purification et de paix...

MONUMENTS CIVILS ET MILITAIRES.

Tout le monde connaît la prétention des Basques à une liberté individuelle, restée pure de toute soumission féodale ; Bayonne, elle-même, semble avoir voulu formuler ce principe dans sa devise : *nunquam polluta.* Nous avions longtemps douté de la gravité de cette opinion ; après avoir traversé le pays des Escara, il est impossible de ne pas lui attribuer une valeur sérieuse.

De Bayonne à Pampelune, de Pampelune à Tolosa, de St-Jean-de-Luz à St-Palais, il n'est pas un monticule qui présente les traces de ces châteaux féodaux, si nombreux dans les autres vallées des Pyrénées. C'est en vain qu'on voudrait attribuer à quelque grande révolution la destruction générale de ces forteresses ; leur conservation dans le Bigorre et le Comminges, dans le pays de Foix et le Roussillon, prouve assez que la colère des hommes et celle des éléments ne peuvent complétement effacer du sol ces jalons caractéristiques d'un état social qui n'est plus. On les démantelle, on les découronne, mais les fondements restent sur le sol ; si les ruines se dispersent à l'entour ; il en reste toujours assez pour pouvoir constater leur existence.

Non, le Basque ne vit jamais son pays natal dominé par ces sombres castels, citadelles oppressives, filles d'une race conquérante. Les Cantabres qui défendirent si héroïquement leurs lois et leur indépendance contre tous les dominateurs des Espagnes, Romains, Visigoths, Mores et Francs virent, sans doute, s'élever parmi eux des familles devenues puissantes par le courage, la richesse, les services rendus. (Pour ne citer que le Guypuscoa, nous voyons que cette province possédait vingt-quatre familles de haute antiquité *Casas de parientes majores)* (1).

---

(1) Les Lascagno de Lascano, — les Loyola, d'Aspeïtia. -- les Verasteguy de Verasteguy, -- les Aguire de Gaviria, -- les Ariaran d'Ormaizteguy, -- les Yarsa de Beasain, -- les Alzega de Hernani, -- les Amesqueta de Amesqueta, -- les Unzueta Décbar, -- les Cerain de Cerain, — les Lizaur d'Andoin, -- les Murguia d'Astigarraga, -- les Ozacta de Vergara, -- les Gaviria de Vergara, -- les Uyarte d'Oyarcun, -- les Olaso Delgoiber, -- les Balda d'Escoitia, --

Mais cette aristocratie n'avait aucun des caractères féodaux de celle de la France et de l'Espagne. Elle n'exerçait d'autre pouvoir public que celui que lui donnaient momentanément les assemblées nationales composées de l'universalité des citoyens; citoyens nobles aussi, indépendants, libres, comme les hauts barons; inférieurs seulement en renommée, en richesse, en prépondérance... Or, la prépondérance est une autorité universellement reconnue chez tous les peuples; indépendante des institutions et des lois, elle s'attache à tout ce qui a le bonheur ou le talent de frapper les yeux et de captiver l'attention.

Ce ne fut qu'au xve siècle que certaines familles basques, devenues puissantes par l'enrichissement, la magistrature ou la faveur des rois, s'enhardirent à élever quelques tourelles innocentes. On peut citer les châteaux d'Espeleta, de Haize, près d'Ustaritz, celui de Belzunce, et enfin celui d'Urtubi, près de St-Jean-de-Luz (1).

Quoique ce château du xve siècle ait été considérablement transformé par les constructions modernes, il offre encore la grande porte d'entrée du pont-levis; elle est flanquée de deux tours rondes qui datent de l'époque du roi de France; une construction carrée plus moderne, percée de fenêtres quadrilatérales, s'appuie contre ses tours. A la suite d'un bâtiment neuf, on voit reparaître un second fragment de l'ancien château, avec une tourelle posée sur encorbellement à l'angle sud-ouest, et quelques grandes fenêtres carrées. Tout est construit en pierres magnifiques et de grand appareil.

Mais la situation de ces châteaux dans un lieu bas, ou sur des collines peu élevées, prouve assez qu'ils n'eurent jamais de prétentions belliqueuses et oppressives; d'ailleurs, l'époque féodale était alors éteinte, et les Basques pouvaient tolérer l'existence de gentilhommières, n'ayant créneaux, machicoulis, ni meurtrières, et dont les habitants ne réclamaient d'autre privilége que celui de posséder des habitations plus spacieuses que celles de leurs concitoyens..... Cette absence de castels féodaux explique une particularité importante.

---

les Zarans, de Zarans, -- les Iracta d'Aizarna, -- les Zumaya de Zumaya, -- les Saolasa d'Elguesta, -- les Zégama de los ladrones de Cegama, -- les San-Milian de Zizurquil. -- et les Achega d'Uzerbil

(1) Ce fut dans ce dernier château que Louis XI fixa sa résidence, pendant son séjour sur ces frontières, à l'époque du traité de paix qu'il ménagea entre les rois d'Aragon et de Castille, au sujet de la couronne de Navarre, vers 1462.

Le Basque n'ayant jamais eu à redouter le despotisme seigneurial, ne dut pas juger utile de garantir ses bourgs contre la colère d'un voisin dangereux; aussi, pas un village n'offre des traces de tours, de remparts ou de fossés de clôture, tandis que toutes nos bourgades du midi de la France conservent encore quelques-uns de ces témoignages de l'antagonisme de la bourgeoisie et de l'aristocratie.

On nous demandera, peut-être, si cette contrée privilégiée n'eût jamais à souffrir des désastres de la guerre. Ces peuples, restés à l'abri de la rançon d'un seigneur, ne devaient-ils pas du moins se prémunir contre le pillage des ennemis extérieurs. Les Castillans et les Français, les Aragonais et les Biscaïens ne portèrent-ils pas quelquefois le ravage dans ces vallées pittoresques? sans doute. Mais on se tromperait fort, si on attribuait aux fortifications de nos bourgades la prétention d'avoir voulu arrêter les armées étrangères. Ce n'est pas contre une nation envahissante que les herses de bois s'abaissaient, que les remparts se couvraient de quelques bourgeois mal armés. Ces précautions belliqueuses n'avaient et ne pouvaient avoir d'autre but que de repousser le baron voisin, et de faire respecter l'esprit de la charte qu'on lui avait arrachée dans un besoin d'argent, ou par une révolte habilement dirigée.

Une fois les fortifications établies, sous l'empire de ces circonstances, la guerre étrangère survenant, on se sentait bien saisi de quelques velléités de résistance. Si les clôtures bourgeoises ne pouvaient arrêter une armée, elles pouvaient, du moins, retarder sa marche, lui faire perdre un temps précieux; et ces considérations suffisaient pour faire obtenir aux bourgeois une capitulation plus ou moins avantageuse. Mais n'oublions pas que la construction des fortifications et l'utilité qu'elles offraient en présence de l'ennemi, n'avaient pour origine que la nécessité primitive de se mettre à l'abri d'un hobereau en colère. Or, le Basque n'ayant pas eu à redouter les Vandos ou bandes des Ricos-Hombres comme l'Aragonais, aucune prévision ne le portait à se renfermer derrière des remparts inutiles, et ses bourgs demeuraient ouverts en présence des grandes armées. Quant au royaume de Navarre, les fortifications plus complètes de Pampelune, d'Olite, de Tudèla, de Taffalla, de Navarrenx, garantissaient la défense nationale, de concert avec la ceinture de montagnes et de ravins qui forment les frontières du royaume. C'était dans la gorge de Ronceveaux que les Navarrais faisaient périr les armées de Childebert, de Clotaire et de Charlemagne; c'était dans celle des *dos hermanas*

qu'ils exterminaient celle de l'Arabe Abdérame, et plus tard celle de Philippe-le-Bel.

C'était dans les rochers et les ravins de ces montagnes, enfin, que dernièrement encore les partisans de don Carlos, ou pour mieux dire de l'indépendance navarraise, soutenaient contre le gouvernement de Madrid, cette lutte énergique de sept ans, dont l'opiniâtreté reste encore un mystère pour ceux qui ne connaissent pas l'esprit national du Basque, et la configuration montagneuse de son territoire.

Il nous serait bien difficile aujourd'hui, si nous n'avions pas poursuivi les Kabyles dans les remparts abruptes de l'Atlas, de comprendre l'étrange tactique des partisans de don Carlos..... Accourus sous les drapeaux du prétendant, un peu par principes légitimistes, beaucoup par humeur d'indépendance, mais surtout par amour des hasards et des périls, les chasseurs d'isards et les pâtres, recrutés au son du fifre et du tambourin, quittaient joyeusement les vallées de Roncal, de Bastan et d'Enguy, et couraient jouer pièce aux troupes régulières de la reine, dont les mouvements mesurés et méthodiques servaient de point de mire à leurs inépuisables plaisanteries.

Ce fut le plus beau temps de ma vie, me disait souvent un jeune musicien qui avait quitté son orgue et son violon pour obtenir le grade de caporal dans une armée sans paie, et sans autre administration des vivres que la générosité des paysans et quelquefois le produit du pillage..... Mais le soldat espagnol, ajoutait le jeune organiste, compta-t-il jamais avec les privations? Le Basque n'avait-il pas, pour remplir son existence aventureuse, les piéges et les surprises dirigées contre les Christinos, les chansons politiques pour égayer ses longues marches à travers les rochers, le jeu de paume, et la danse avec les belles filles qui lui portaient à boire dans les bivouacs?... Les guérilleros, frères et amis de tout ce qui parlait escara (basque), étaient fêtés dans chaque bourg, accueillis comme les défenseurs de la sainte guerre des *fueros*, dans chaque vallée..... Et que faut-il donc pour remplir la vie de la jeunesse belliqueuse, si ce n'est du mouvement, un peu de gloire, et quelques intrigues de galanterie. Que de fois les soldats de Zumalacareguy, harassés de fatigue, couverts de poussière et de sang, après avoir livré dix combats en 24 heures, poussèrent le joyeux appel de l'irinzina du haut des montagnes, vers les villages étendus au fond des vallées. Aussitôt la population entière s'élançait à leur rencontre avec les témoignages les plus bruyants d'allégresse; les

jeunes filles gravissaient les rochers, chargées d'outres de vin, de provisions de tabac et de chocolat; femmes et vieillards arrivaient à leur suite, et après avoir pris *le refresco* sur la montagne, la petite armée faisait son entrée triomphale dans le bourg, au bruit des chansons patriotiques. Bientôt on plaçait des sentinelles sur les hauteurs; les musiciens du bataillon prenaient le tambourin et le fifre, et vive le fandango jusqu'à l'apparition des Christinos!

CHATEAUX DE BÉHOBIE ET DE FONTARABIE.

Il faut chercher les forteresses de l'indépendance navarraise dans les rochers et les gorges de cette contrée montueuse, avons nous dit. Cette règle générale, appliquée à l'intérieur d'un pays sillonné de montagnes, devait naturellement rencontrer des exceptions sur les frontières, dans les plaines découvertes, comme l'embouchure de la Bidassoa par exemple. Aussi, trouverons-nous quelques châteaux forts à Béhobie et à Fontarabie; mais hâtons-nous de dire qu'ils n'ont aucun caractère féodal, et que, bâtis par les gouvernements des provinces, ils furent constamment destinés à la défense du territoire national, et non à la protection des intérêts d'une famille puissante.

Nous apprenons, en effet, par les annales d'Irun, que le château de Béhobie fut construit en 1514, par le roi de Castille, afin de repousser les courses des Français. Nous le voyons figurer sous François Ier, à côté des forteresses de Maya et de Fontarabie.

Il serait impossible, d'ailleurs, de rien inférer de l'examen des ruines de Béhobie; ces murs, abattus au-dessus du premier étage, ne permettent de retrouver ni créneaux, ni fossés, ni fenêtres. Là fut un château-fort, du commencement du XVIe siècle. Voilà tout ce qu'il est permis de dire en présence de ces débris.

L'origine du château de Fontarabie remonte beaucoup plus haut, car il fut construit par le roi de Navarre, Sancho Abarca, qui régnait vers 907. Il renferme deux parties bien distinctes: la façade du couchant, située du côté de la place, et qui doit dater de 1550 ou de 1600 tout au plus, et des constructions beaucoup plus anciennes qui dominent la Bidassoa. Il serait difficile de se rien figurer de plus lourd et de plus massif que la première partie attribuée à Charles-Quint, et connue sous le nom de palais de *Jeanne la Folle*. Les murs, de 3 mètres d'épaisseur, sont percés, au rez-de-chaussée, d'une grande porte à arc

tudor, de quatre lucarnes meurtrières et de quatre fenêtres quadrilatérales surmontéés d'une espèce de panneau. Le premier étage ne montre que deux lucarnes, carré long, et une fenêtre semblable à celles du rez-de-chaussée ; le second, enfin, complétement fermé, n'a que d'étroites embrasures de canon. Il est donc facile d'y remarquer des dispositions tout opposées à celles des châteaux moyen-âge du midi de la France; leur rez-de-chaussée, et souvent leur premier étage, étaient invariablement privés de toute ouverture ; et ils n'osaient ouvrir leurs fenêtres qu'aux étages supérieurs. Cette partie neuve, du château de Fontarabie, est d'ailleurs magnifique de construction et d'appareil; mais, à l'intérieur, elle ne présente pas la plus légère ornementation, pas même de fragments de voûtes, sauf dans le guichet qui conduit vers l'aile des bords de la Bidassoa, par une porte large à haut plein-ceintre, suivie de deux arcs ogivaux très aigus.

Quand on entre dans cet arrière-corps, une cour intérieure, entourée de bâtiments ruinés, s'offre d'abord aux regards. Si le mur du bâtiment que nous venons d'examiner, présente quelques fenêtres quadrilatérales de la renaissance, les vieux bâtiments d'en face, en revanche, ne renferment qu'une porte ogivale trilobée, et des murailles d'une très grande hauteur, flanquées d'une tour ronde à chaque angle.

Cette partie de la forteresse, construite en simple moellon, est moins large que la précédente, et laisse par conséquent cette dernière saillir au sud et au nord, en forme d'ailes prolongées; chacune de ces ailes est percée d'une arcade de dégagement qui rappelle celle du palais des papes à Avignon, ou du palais d'Olite.

Un mur d'enceinte, ou plutôt de simple soutènement, partant des deux extrémités du bâtiment neuf, fait le tour du vieux bâtiment flanqné de tours rondes, et forme ainsi une nouvelle enceinte, en avant de la partie qui regarde la Bidassoa.

Tel est le château complètement dégarni de troupes, que l'administration abandonne, depuis longues années, à quelques familles pauvres qui abritent leur misère et leur vermine sous les lambris d'un palais ruiné. Mais pourquoi Fontarabie chercherait-elle à réparer cette vieille citadelle? N'a-t-elle pas laissé tomber en ruines les belles fortifications à la Vauban, qui opposaient leurs formidables bastions à la rive francaise? Ces ruines ne sont-elles pas dans l'état où les laissa la terrible canonnade des armées impériales, placées à Andaye en 1813. Aussi la vieille sentinelle espagnole, si vigilante à surveiller les Français pen-

dant tant de siècles, semble-t-elle avoir mis bas les armes et dormir sans inquiétude derrière sa paisible Bidassoa, seul fossé ouvert devant ces murailles abandonnées. Il est vrai que le petit fleuve basque s'acquitte assez bien de ce rôle protecteur, et l'armée française de Louis XIII, commandée par La Vallette et l'archevêque de Bordeaux, paya cher, en 1638, l'inqualifiable impéritie de ses généraux.

Quoique nous ne fassions pas ici de l'histoire, mais de l'archéologie, nous ne pouvons nous dispenser de raconter l'événement dramatique qui mit fin aux luttes de Louis XIII et de Charles IV, dans l'occident des Pyrénées, et qui fit transporter tous les efforts de la guerre dans le Roussillon.

Après avoir réuni quelques troupes à Toulouse, et y avoir présidé les Etats, le prince de Condé revint à Bordeaux (1638), et fit avancer son armée vers St-Jean-de-Luz. Les Français traversèrent heureusement la Bidassoa, livrèrent Irun au pillage, et forcèrent le pas très important de Passages. Plusieurs navires de guerre se croyaient à l'abri d'un coup de main et des coups de vent, sous la protection des hautes montagnes qui abritent cette rade, et ne lui laissent de communication avec l'océan que par un étroit chenal où deux vaisseaux ont peine à se croiser; ces navires tombèrent également au pouvoir du vainqueur. Ces succès permirent à Condé d'envoyer pour trophées cent cinquante pièces de canon en France, et l'encouragèrent à mettre le siége devant Fontarabie.

Les opérations furent assez vivement pressées pendant le mois de juillet; mais la flotte de l'archevêque de Bordeaux n'étant pas encore arrivée pour faire le blocus maritime, les Espagnols firent parvenir dans la place des vivres et des renforts, ce qui permit à l'amirante de Castille de réunir une armée considérable et de la conduire à son secours. Presque aussitôt, don Miguel Pérez vint prendre le commandement de Fontarabie, et il y introduisit 800 soldats, renfort très utile pour relever le courage d'une faible garnison de 600 hommes, qui était prête à mettre bas les armes.

Pendant ce temps, les Espagnols avaient équipé une seconde flotte, destinée à réparer le désastre de Passages, et à disperser les vaisseaux français; mais, attaqués par l'archevêque de Bordeaux, près de Guetary (26 août 1638), les vingt-quatre navires espagnols furent refoulés dans une rade où les brûlots les réduisirent en cendre. Un seul put s'échapper; tous les autres furent complétement détruits avec leurs équipages et les 3000 soldats qu'ils portaient à Fontarabie.

Cette victoire importante consolidait la conquête d'Irun, de Passages, et mettait Fontarabie à la merci des vainqueurs; il suffisait de savoir attendre. Mais Condé et l'archevêque de Bordeaux, trop pressés d'emporter la place d'assaut, abandonnèrent le port de Passage, afin de concentrer toutes leurs forces sur Fontarabie; et cette précipitation les perdit.

Les préparatifs de l'attaque étaient considérables. Les Bayonnais avaient apporté par mer des vivres, des munitions et des pièces d'artillerie; ils avaient fourni même des troupes. L'archevêque, enfin, avait débarqué ses matelots afin de prendre directement part à l'action. Bientôt, une mine, heureusement dirigée, fit sauter un bastion; il ne restait donc qu'à monter à la brèche, et le succès paraissait d'autant plus assuré, que le brave Miguel Perez venait d'être tué dans une sortie. Mais la discorde détruisit tous les avantages de ces circonstances favorables. On ne sait pour quel motif, La Valette remit au lendemain l'assaut dont il était chargé. Le prince de Condé, très irrité, lui enleva son commandement et le donna à l'archevêque. Ce dernier se disposait à diriger l'attaque, lorsque deux régiments, dévoués à La Valette, refusèrent de marcher, sous le prétexte qu'ils n'avaient pas reçu leur solde; la noblesse de Guyenne partagea leur mutinerie. Au milieu de cette déplorable désobéissance, l'amirante de Castille attaque à l'improviste les régiments français. Le marquis de La Force, abandonné par ses troupes, essaie inutilement de résister avec ses domestiques. Condé, qui accusait La Valette de conspirer en faveur des Espagnols, envoie quelques compagnies renforcer le point attaqué; elles sont repoussées par les soldats de La Valette, et les Français se battent contre des Français, en présence de l'ennemi qui les harcelle.

Pendant ce temps, les Espagnols pénètrent dans le camp sous le commandement de Mortara et de Torrecusa; le sauve-qui-peut devient général. L'archevêque de Bordeaux fuit vers sa flotte; le prince de Condé le suit en marchant dans la Bidassoa avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Une chaloupe le retire de cette position périlleuse; mais les soldats qui le suivent sont noyés au nombre de 2000, et La Valette, immobile à quelque distance, n'a pas honte de s'applaudir de la fuite de ses deux rivaux. C'est en vain que le reste de l'armée est assez heureux pour atteindre l'autre bord; on ne tente plus de résister aux Espagnols, et les débris de nos bataillons rentrent dans la Guyenne, flétris par une défaite qui n'avait d'autre

cause que la discorde et l'impéritie des chefs. Bagages, munitions, artillerie, tout devint la proie des Guypuscoans (1).

Rien de pittoresque et de royalement espagnol comme la vieille Fontarabie, avec ses maisons aux balcons superposés et ses avances de toitures couvertes de sculptures. Lorsqu'on parcourt la rue de l'église, on oublie le XIXme siècle, et l'on se croit brusquement réveillé sous le règne de Charles III ou de Charles IV, et près d'assister à quelque grande cérémonie de l'Inquisition.

Cette *ciudad muy noble, muy leal y muy valerosa*, possède encore un grand nombre de *palacios*, témoins tout palpitants de son ancienne splendeur. Leurs façades, timbrées d'écussons gigantesques, offrent, sur des dessins assez peu variés, ce caractère de lourdeur pompeuse et de solidité grandiose qui forme le cachet de la renaissance espagnole, dans les églises comme dans les constructions civiles. Celui du comte de Torealta, entre autres, élève ses qualités et ses défauts à leur plus haute expression. Ses fenêtres quadrilatérales, surmontées de frontons gréco-romains, doivent dater du XVIIme siècle. Nous parlerons plus loin des écus de ces palais.

MAYA.

Après Fontarabie, il n'est pas de place frontière dont le rôle historique ait été plus belliqueux, durant les dernières luttes des Castillans et des d'Albret, que celle de Maya, près du monastère d'Urdach. Mais que de changements dans cette vallée profonde et solitaire ! Un village sombre et lugubre, précédé d'une église massive, s'abrite contre les flancs d'un rocher qui semble avoir été lancé du Ciel, aérolithe gigantesque, pour occuper le centre de la vallée qu'il divise en deux baies. Ce sphinx grisâtre, accroupi sur le ventre, dresse la tête vers la France, comme pour surveiller quelque nouvelle invasion de Charlemagne ou de François Ier. Il portait autrefois sur son large front un formidable attirail d'enceintes et de machicoulis, de donjons et de barbacanes, bien souvent ensanglantés, pendant les longues luttes des Français et des Navarrais, du XIVme au XVIme siècle. Avec l'histoire du château de Maya, nous pourrions refaire presque toute l'histoire des guerres des Valois contre les Castillans.

(1) Voyez notre *Histoire des Pyrénées*, t. 5, p. 184.

Ce fut près de Maya que les Guypuscoans, Guigoré et Liza détruisirent l'arrière de garde allemande de l'armée de Louis XII, au moment où elle rentrait en France, après avoir inutilement essayé de rétablir Jean d'Albret. Ce fut entre Maya et Isana que le colonel Billalba mit en déroute l'infortuné Pedro de Navarre, général des armées d'Albret. Pedro, fait prisonnier dans cette bataille, alla mourir dans les prisons de Cimancas, et renouvela, à l'égard des rois de Navarre, le témoignage de fidélité que Caton avait donné à la république romaine. Quelques années plus tard, Maya, pris par l'animal de Bonnivet, et longtemps occupé par une garnison française, retomba au pouvoir du parti Castillan en 1522. Médrano et son fils, faits prisonniers dans ce dernier siége, furent envoyés à Pampelune, et payèrent de leur tête leur inébranlable dévouement à leur légitime souverain.

La forteresse, témoin de ces luttes acharnées et glorieuses, n'a laissé que son nom au rocher qui lui servait de base. Les exigences des traités ont fait crouler dans le lit du torrent, jusqu'à la dernière pierre de ses remparts.

PASSAGES ET RENTERIA.

Le rôle et l'importance de quelques autres points de défense du Guypuscoa, pâlissent et s'éclipsent devant les annales des châteaux que nous venons d'examiner.

Le port de Passages avait aussi sa petite forteresse, destinée à défendre l'étrange et pittoresque entrée de la rade, qui s'enfonce entre deux hautes montagnes, comme une tranchée creusée par la main des géants; mais cette forteresse n'est qu'une grosse tour ronde, adossée à un bâtiment carré moins considérable; le tout est recouvert d'une plate-forme, et doit remonter à Isabelle-la-Catholique. Les larges proportions de la tour, rappellent, en effet, les dernières années de l'époque gothique. Cette tour porte le nom de Ste-Isabelle.

Quant à Renteria, elle possède, à l'exemple de Lessaca, sur le point le plus élevé du bourg, un vaste bâtiment carré, ancien palais particulier ou maison de ville, dont la construction remonte évidemment au xve siècle. Les diverses ouvertures de sa façade, une double fenêtre trilobée, une autre à deux plein-cintres accolés, une lucarne plein-cintre, une ogive surélevée en astérisque, et une porte à linteau droit avec consoles, appartiennent évidemment à la fin du règne ogival. Un magnifique

appareil de pierres bien taillées, et une rangée de créneaux couronnant les quatre façades, complètent l'aspect belliqueux de ce palais-donjon.

Renteria, une des villes le mieux conservées de la vieille Espagne, digne de figurer sous ce rapport à côté de Fontarabie, montre également un assez grand nombre de vieilles maisons du XVe siècle, percées de petites fenêtres géminées, soit ogivales, soit à arc tudor ou à astérisques, comme celles que nous avons remarquées à Lessaca.

Nous venons de jeter les yeux sur six à sept châteaux ou maisons fortifiées, et nous avons terminé l'examen des monuments militaires du Guypuscoa; revenons dans le Labour et dans la basse Navarre française; la pauvreté de l'architecture de ces contrées achèvera de justifier nos opinions sur cette absence de pouvoir féodal dont le peuple basque a droit de se montrer assez fier.

BIARRITZ ET LE SOCCOA.

Le vieux château de Biarritz, dressé sur un haut promontoire resserré entre le port vieux et le port neuf, ne fait aucune exception à cette règle. Enfant de la domination anglaise, place d'observation maritime, élevée par ces navigateurs conquérants, il n'eut aucun rapport avec des familles seigneuriales, et conserva, comme Béhobie et Maya, le rôle de forteresse exclusivement militaire.

Cette place ne montre d'ailleurs que deux fragments de tours rondes, de 18 à 20 pieds de diamètre, et les fondements du mur du couchant qui les reliait. La forme de ces tours angulaires semble prouver qu'elles ne remontent pas au-delà du XIVme siècle.

Conservée pendant plus d'un siècle, après la réunion de la Guyenne et de Bayonne à la France pour la défense des côtes, sa garde était confiée, comme on le voit dans les archives de Biarritz, aux milices de ce bourg et à celles d'Anglet, qui se montrèrent toujours très fières de ce privilége. Mais lorsque tout péril eut cessé du côté des Anglais, on renonça, sous Louis XIII, à la conservation d'une place inutile. Les ébranlements de la falaise sapèrent ses fondements, les murs s'écroulèrent, et l'on peut voir encore les nombreux fragments de murs de 2 mètres d'épaisseur, qui couvrent les bords escarpés du port vieux.

Dès lors, le château de Biarritz ne conserva, de ses premiè-

res destinations, que celle de répéter les feux des signaux, comme le prouve son nom d'*Atalaya*. Ces signaux acquirent une nouvelle importance au XVIme et au XVIIme siècles. Il fallait diriger les pêcheurs qui se livraient avec tant de succès à la pêche de la baleine, dans le golfe de Gascogne, et l'on construisit deux tourelles rondes de 8 pieds de diamètre et de 10 de hauteur : l'une au nord, l'autre au sud de l'entrée du vieux port, afin de compléter ce système d'éclairage-directeur.

Guétari, autre village situé au sud de Biarritz, posséda une troisième tourelle, et ce n'est pas sans intérêt que l'on retrouve, sur ces hautes falaises, ces atalayes ou phares primitifs, qui facilitèrent pendant si longtemps les pêches hardies des intrépides baleiniers basques.

La destruction du château de Biarritz est un des événements qui doit le plus péniblement affecter les artistes et les poètes, avides de jeter les yeux sur de vastes et splendides horizons. L'Océan, contemplé des hauteurs du cap de Biarritz, offre un de ces spectacles sublimes dont la beauté est depuis longtemps européenne. Au midi, se développent les Pyrénées françaises et les montagnes si pittoresques et si gracieuses de la Biscaye; au pied du vieux château, enfin, s'étend ce gracieux village de Biarritz que la vogue de ses bains de mer et la prédilection de l'Empereur et de l'Impératrice ont si rapidement élevé du rang de bourg inconnu à celui de ville impériale.

Un palais étincelant de splendeur et de vie à côté de la dernière forteresse anglaise de notre territoire tombant en ruines !... N'est-ce pas un de ces tableaux saisissants et dramatiques, une de ces hautes leçons d'histoire, qui portent l'esprit à de profondes et salutaires méditations ?

Biarritz n'était pas le seul point du golfe de Gascogne qui fut défendu par un château-fort. L'entrée de la rade de St-Jean-de-Luz était protégée et l'est encore aujourd'hui par le fort Soccoa, espèce de donjon gothique, entouré de fortifications modernes. Nous voyons dans l'excellent ouvrage de M. Goyectche, sur St-Jean-de-Luz, que le premier fort bâti sous le ministère de Richelieu avait été rasé peu d'années après, et qu'il fut relevé au commencement du XVIIIe siècle. Il est très probable néanmoins que l'entrée d'une rade aussi importante n'était pas sans défense avant le ministère du cardinal, et nous pensons que le fort du XVIIe siècle fut construit sur les ruines de quelque donjon plus ancien.

BAYONNE.

Bayonne possédait autrefois deux monuments dont l'importance et l'intérêt ont entièrement disparu : la tour de Sault et le Château-Vieux. La tour de Sault, formidable bastion construit en 1193 sur les bords de la Nive, par Raymond de Sault, vicomte de Bayonne, ne montre plus, au-dessus du sol, que quelques fondations situées à l'extrémité sud-est des fortifications de la ville; tout le reste a été démoli pour réparer et agrandir les remparts modernes.

Le Château-Vieux, construction de la même époque, situé près de la place d'Armes, n'a de gothique que ses quatre tours rondes; elles sont d'ailleurs peu imposantes, et durent être faites au xve siècle. Le reste du château, bouleversé, transformé pour servir de caserne, ne présente pas le plus léger intérêt. Il faut bien le dire, d'ailleurs, l'importance militaire de cette petite forteresse, séjour des gouverneurs de Bayonne, disparut à toutes les époques devant celle des divers ouvrages de défense dont la ville et les faubourgs furent munis du temps des Anglais, comme sous les Valois.

MAULÉON.

Le château de Mauléon, dans la vallée de Soule, joua plus d'une fois un rôle plus important que celui de Bayonne, soit durant les troubles de la Navarre, soit comme place frontière destinée à repousser les attaques étrangères.

Placé sur un promontoire, entouré des escarpements les plus ardus, il a perdu depuis longtemps, il est vrai, sa forme féodale, à la suite des réparations successives, faites par le génie moderne, qui l'a approprié aux besoins de l'artillerie. Cependant, on y reconnaît encore les atterrissements du pied des remparts, et le fossé qui les précédait à une soixantaine de mètres au sud, dans la partie accessible du promontoire. Il paraîtrait aussi que le château prenait sur ce point la forme angle-aigu, que nous avons remarquée à Peyrehorade et à Orthez. Le reste de l'enceinte, assez restreinte d'ailleurs, était flanquée de quatre tours rondes en demi-saillie, deux aux angles nord, deux aux angles sud; ces dernières se trouvaient dépassées par le prolongement de la pointe aiguë dont nous parlions.

Il est aisé de comprendre que ces tours, munies d'embrasures

carrées, destinées aux couleuvrines et aux canons du XVI[e] siècle, datent de François I[er]. La porte plein-cintre qui s'ouvrait au centre de la façade septentrionale, sous une tour carrée, conserve encore les coulisses des leviers du pont-levis.

Le château de Mauléon ne fait pas une exception à l'absence de constructions féodales que nous avons constatée : il formait à l'exemple de Maya, de Biarritz et de Fontarabie, une forteresse nationale, destinée avec Garris et Tardets, à défendre les frontières de la basse Navarre contre les vicomtes de Béarn ; aussi le voyons-nous jouer un rôle des plus importants dans toutes les luttes politiques et religieuses.

Au milieu du XV[e] siècle, les Anglais pénètrent dans la Soule, et font le siége de Mauléon ; ils s'en emparent et confient la garde de la place à Juan II, mari de la reine de Navarre, beau père de Gaston. Juan II espérait pouvoir réunir plus tard cette place à son royaume de Navarre et d'Aragon, dont elle couvrait si bien les frontières du côté du Béarn. Ce n'était pas la seule forteresse de cette région, sur laquelle Juan étendit son autorité. Les Anglais se sentant très vivement pressés par les Franco-Béarnais, lui avaient remis le commandement de Bayonne qu'il faisait exercer par le connétable navarrais, Charles de Beaumont. Malgré la présence de son beau-père dans les murs de Mauléon, Gaston commença les hostilités par l'attaque de cette place ; c'était, d'ailleurs, le point dont il avait le plus d'intérêt à se rendre maître, afin d'éloigner les ennemis de ses états de Béarn. Aussitôt que son armée fut campée devant ses murs, il en demanda la livraison à son beau-père. Mais Juan qui venait de faire un traité de paix avec les Anglais, afin d'éviter qu'ils envahissent la Navarre, répondit qu'il était bien aise de conserver Mauléon comme garantie de ses propres frontières..... Il offrit, il est vrai, de faire promettre aux Anglais de n'approcher jamais du Béarn à plus de quatre lieues de distance. Cette politique, un peu tortueuse, ne convenait pas à la franchise chevaleresque de Gaston. Il déclara à son beau-père que son propre intérêt était conforme à celui de la France dans cette circonstance, et qu'il ne s'éloignerait de Mauléon qu'après en avoir expulsé les étrangers. Juan ne renouvela pas ses objections. Assez satisfait, après tout, d'avoir pour voisine une garnison béarnaise, il abandonna la place, à condition que Gaston n'exécuterait pas sur les Anglais la menace de mort qu'il avait fait entendre, et la bannière de Foix-Béarn flotta sur les remparts de Mauléon (1450). Grâce à cette importante base d'opération, Gaston poursuivit ses succès ; il s'empara d'Astingues ; son

frère, Pierre de Lautrec, se rendit maître de Guiche, la place la plus forte des environs de Bayonne, possédée à titre souverain par la comtesse de ce nom (1).

Plus tard, lorsque Jeanne d'Albret, faisait ployer le Béarn sous le joug de la terreur, plusieurs gentilshommes s'insurgèrent dans la basse Navarre, et se donnèrent pour chef, de Luxe, intendant royal de la vicomté de Soule. Domesain, Moneins, Amendaritz et Delchaux vinrent le joindre, et ce fut à Mauléon qu'ils plantèrent le drapeau de la résistance légale et religieuse, aux cris de : vive l'église catholique! Garris, autre château-fort de la contrée, tomba également en leur pouvoir.

Le catholicisme, complétement supprimé dans le Béarn, se défendait donc énergiquement dans le pays basque. De Luxe, d'Andoix, Domesain, s'emparèrent de St-Jean-Pied-de-Port, et massacrèrent les partisans de Jeanne d'Albret; mais Montamat, arrivant à leur poursuite, parvint à leur enlever Mauléon. Ce boulevart du catholicisme une fois perdu pour eux, ils durent se retirer dans les hautes montagnes (2).

L'éloignement des Basques, peuple exclusivement pasteur, pour les châteaux-forts, fut également fatal aux tours télégraphiques. Sur aucun point de leur territoire, on n'aperçoit les traces de ces vieilles atalayas que nous avons rencontrées en si grand nombre dans le Bigorre et le Comminges. Leur absence réfroidit considérablement l'aspect des riches et gracieuses vallées de Mauléon, de St-Palais, de Bidache, d'Asparen, de Cambo, d'Elisondo et de Renteria. On se demande si les signaux y restèrent inconnus, ou s'ils furent transmis par de simples feux allumés sur les hauteurs. Nous sommes de cette dernière opinion..... Les atalayas étaient connues sur les bords de l'Océan, témoins celles de Biarritz et de Guétari, et il est difficile d'admettre qu'elles ne fussent pas reliées à celles de la Navarre et de l'Aragon par des points de repaire échelonnés à travers le pays Basque.

DU BLASON BASQUE.

Si le Basque parut dédaigner de se défendre derrière l'enceinte de forteresses condamnées à tomber tôt ou tard au pouvoir de l'ennemi, il conserva toujours un sanctuaire impre-

(1) Voyez notre *Histoire des Pyrénées*, t. IV, p. 111 et 112.

(2) *Histoire des Pyrénées*, t. IV, p. 334, 354.

nable, et ce sanctuaire d'indépendance, ce fut ce blason que chaque citoyen porte en son cœur, et qu'il grave sur la pierre ou sur le bois de son habitation héréditaire.

Regardez ces villages sans remparts ni pont-levis : leurs maisons aux contrevents brisés, à la toiture en ruine, portent sur leurs façades un, deux, quelquefois trois écus aux armes parlantes. Le laboureur en sabots, le pâtre en sandales, des vallées de Lanz, d'Elisondo, de Roncal et d'Enguy, montrent leurs quartiers avec autant de fierté que pourraient le faire nos Rohan ou nos Montmorency.

Sur quels vassaux la féodalité aurait-elle pu étendre son sceptre dans ces contrées où tous les indigènes sont hidalgos ? Ne pensez pas que ces blasons soient nés d'hier, au souffle de la faveur de quelques princes voulant récompenser les services d'un écuyer complaisant ou d'un piqueur favorisé. Ils remontent généralement à la guerre des Mores, à cette époque où le christianisme détruit de Gibraltar jusqu'à l'Ebre, ne trouvait d'asile que dans les gorges des Pyrénées. Pampelune était prise; Saragosse, Huesca, Lérida, étaient occupées par les Musulmans. Des milliers de montagnards s'élançaient contre eux à la voix des Pedro et des Sancho Abarca, et ceux que la mort ne retenait pas sur le champ de bataille, revenaient couverts de blessures dans leurs vallées stériles, apportant pour toute récompense le droit de graver sur leur chaumière ces pièces héraldiques, premiers signes écrits de tous les peuples, chargées de perpétuer le souvenir de leurs combats.

Il y eut des circonstances héroïques, où tous les habitants d'une vallée reçurent ainsi, en masse, le droit de porter des armoiries.

Nous citerons ceux de la vallée de Roncal, anoblis par le roi Asnar Fortunio, après leur brillante victoire d'Olasso sur les Mores, à la fin du VIIIme siècle.

De semblables événements, sans cesse renouvelés, amenèrent peu à peu l'anoblissement de toutes les populations de ces montagnes, et l'on a pu dire, sans exagération : *autant de basques, autant de nobles.*

On se demandera, peut-être, pourquoi les guerres interminables du moyen-âge ne fournirent pas aux autres peuples de l'Europe la même occasion de s'illustrer ? La différance est facile à comprendre ! Quand les Germains se furent établis en conquérants dans les Gaules et en Espagne, les peuples indi-

gènes ne marchaient sous leurs ordres qu'à titre de serfs ou de vassaux. Les victoires qu'ils remportaient, se soldaient par la récompense de leurs seigneurs, jamais par l'anoblissement du soldat sorti de la glèbe, et condamné à y revenir. Le Basque, au contraire, resté libre de toute invasion étrangère, de toute féodalité locale, faisait la guerre pour son compte, et recevait son salaire en gentilhomme.

On comprend tous les volumes qu'exigerait l'histoire des blasons de la Navarre; chaque maison de paysan y occuperait un chapitre. Ce travail, toutefois, pourrait être simplifié, en procédant par groupes; car ces écussons présentent presque tous un quartier principal, par lequel ils se rattachent à une classification héraldique. Nous citerons la pièce d'artillerie accordée par Ferdinand-le-Catholique à plusieurs habitants du Bastan, en souvenir des douze canons qu'ils enlevèrent aux Allemands de l'armée de Louis XII, pièce que l'on rencontre très fréquemment dans la vallée d'Elisondo. Nous citerons encore le damier du Bastan, la Syrène de Fontarabie et de Vertissana, prodiguée sur un nombre très considérable d'écus (nous expliquerons plus tard la cause de cette particularité.)

Cherchons d'abord à remonter à l'origine du blason basque.

Il est incontestable assurément que la première occupation dés hommes, fut la chasse. La conquête du sol pastoral, au bénéfice des troupeaux domestiques, rendit successivement nécessaire, sur tous les points du globe, la lutte que les enfants d'Adam avaient eu à soutenir dans le centre de l'Asie. Or, ces combats incessants de l'homme contre les animaux, amenaient naturellement une habitude qui conserve encore sa force même parmi les chasseurs des pays civilisés. Nous voulons parler de l'exhibition des dépouilles des animaux abattus, de la fixation de la tête du sanglier, des pâtes de l'ours, des griffes de l'aigle, devant la porte du chasseur heureux et hardi.

Cette coutume, conséquence inévitable d'un juste orgueil, nous la retrouvons chez les Gaulois de Pausanias, chez les Germains de Tacite, chez les sauvages de Cooper, chez tous les peuples de l'univers, en un mot. Nous serait-il possible de supposer, au mépris de cette loi générale, que les Basques primitifs restèrent étrangers à cette loi fondamentale et naturelle? Cette exception serait impossible à justifier. Les Basques clouaient donc, sur la porte de leurs demeures, les membres ou les corps tout entiers des animaux dangereux qu'ils avaient abattus. Peut-être même parcouraient-ils la vallée, en portant

au haut d'une perche le redoutable carnivore, pour demander aux pâtres une redevance d'œufs, de poulets, de fromage ou d'agneaux, juste récompense du service public rendu par leur adresse et leur bravoure (1).

La bête fauve est promenée au haut d'une perche, et sa dépouille, clouée sur la porte du vainqueur, attend la destruction sur cette espèce de charnier... Voilà dans toute sa simplicité l'origine du blason basque... Pourquoi pas l'origine du blason de tous les peuples?

Après cette période de l'état héroïque, hâtons-nous de le reconnaître, le courage humain, s'élevant de la chasse aux animaux à la chasse à l'homme, de la lutte des forêts à celle des champs de bataille, les trophées des vainqueurs changèrent de nature. Au lieu de clouer sur les maisons des guerriers, les hures de sangliers ou les pattes d'ours, on y fixa des crânes, des pieds et des mains d'hommes. L'amélioration des mœurs fit bientôt substituer à ces membres hideux, leur représentation en relief ou en peinture, souvent même de simples parties du costume ou de l'armure des vaincus : le baudrier ou sautoir, l'épée, le casque, l'éperon, etc... D'amélioration en amélioration, enfin, la science héraldique donna à certains objets et à quelques animaux une valeur conventionnelle. Le lion et l'aigle devinrent l'emblème de la force élevée à son plus haut degré de noblesse; le loup, celui de l'âpre gloutonnerie... Peu à peu le blason devint cette science de convention hérissée de mots allégoriques, d'objets de fantaisie, macles, fusées, frètes, cotices, etc., etc., au milieu desquels le fil d'Ariane ne parvient pas toujours à nous faire retrouver l'issue du labyrinthe.

Mais le peuple basque s'était fort peu mêlé aux grands événements européens. Renfermé dans ses montagnes, cuirassé derrière sa nationalité intacte, les modifications aristocratiques avaient, sur son écu, tout aussi peu d'empire que sur son organisation administrative et politique; aussi, l'écu conserva-t-il très longtemps dans cette contrée sa physionomie primitive; c'est là le côté tout palpitant d'intérêt, par lequel il vient se rattacher à nos études archéologiques.

---

(1) Cette habitude s'est conservée jusqu'à nos jours dans toute la contrée sous-pyrénéenne : les chasseurs pauvres, les jeunes gens en particulier, qui se sont rendus maîtres d'un loup, d'un putois, d'un renard, d'un milan, visitent toutes les maisons des hameaux en réclamant des ménagères un tribut de cette espèce.

En sondant le caractère des armoiries basques, il est facile d'y reconnaître le reflet de trois faits historiques d'un grand intérêt : 1° Le peuple basque, resté libre pendant le cours du moyen-âge, comme sous la conquête romaine, demeura divisé en vallées libres, réunies par une sorte de fédération. Chaque vallée, formant un clan, une commune à part, prit pour signe de nationalité un écu qui fut probablement peint ou sculpté sur ses premiers drapeaux, comme la louve et la botte de foin des armées romaines. Plus tard, il prit la forme plus stable d'un relief gravé sur la façade de la maison municipale; 2° indépendamment des armes nationales des vallées, adoptées par chaque membre de l'université, les individus obtinrent des armes particulières, dont nous aurons à chercher la double origine; 3° quelques-unes de ces armes particulières, enfin, éprouvèrent de notables modifications, par suite de leur mélange avec des armes étrangères, et subirent ainsi l'influence du blason conventionnel et aristocratique du reste de l'Europe.

DU BLASON NATIONAL DES VALLÉES ET DES VILLES.

Parmi les blasons qui rentrent dans la première catégorie, nous citerons :

1° Celui de Fontarabie, *une Syrène sur ondes, portant le miroir et le peigne (1)*; — 2° la Sirène sur onde, également adoptée par l'université de Vertissana, située sur la Bidassoa, dans une des parties les plus riantes et les plus fertiles de cette délicieuse vallée basque (2); — 3° L'écu du Bastan, *le damier de neuf cases*, concédé par Sanche-le-Fort en 1212, pour récompenser les habitants de la valeur qu'ils avaient montrée à la bataille de Tolosa; c'est une allégorie saisissante de *la fraternité des égaux, se groupant pour vivre ensemble et lutter contre l'ennemi extérieur.* Cette espèce de parabole n'est-

(1) Il ne faut chercher, selon nous, dans cette allégorie mythologique, que cette expression de l'amour du pays natal, qui faisait considérer aux habitants de Fontarabie leur gracieux promontoire et leur territoire fertile, comme un de ces enchantements auxquels les étrangers et les navigateurs ne pouvaient se dérober. Les armes de Fontarabie s'enrichirent plus tard de celles de Léon et de Castille, et l'écu sculpté sur la façade de l'Hôtel-de-Ville moderne, peut se blasonner ainsi :

Ecartelée, portant deux Syrènes, en 1 et en 4; un lion rempant, en 2; un navire; en 3, avec la tour de Castille en abîme.

(2) L'université de Vertissana, semblable à celle de Lessaca et de Lérin, est composée des bourgs de Narbarte, d'Orelegui et de Legassa.

elle pas l'histoire de toutes ces petites républiques basques, formées de concitoyens et des frères? ; — 4° L'écu de la province de Guypuscoa, *un coupé, portant en 1 de gueule au roi assis sur un trône, vêtu du manteau d'or et tenant l'épée; en 2, de gueules aux douze canons placés en trois pals, à la champagne d'or aux trois arbres de sinople sur ondes* (1); — 5° Les armes de Passages, *deux rames en croix, surmontées d'une fleur de lys;* elles furent concédées par les rois de France, en souvenir des services que les marins de ce port rendirent à l'armée française, lorsque La Rochelle était bloquée par les Anglais; — 6° l'écu de St-Sébastien, *un vaisseau naviguant à toutes voiles avec deux SS, portant la devise : nobleza y leattad ganada por fideltat.* Il est aisé de comprendre que ces mauvaises rimes ne remontent pas à une haute antiquité; — 7° Les armes d'Irun : *une tour terminée en dôme, autour de laquelle volent deux oiseaux avec la devise : vigilantia custos.* Cet écu est de date récente; — 8° Les armes du Val Salazar : *de gueules au loup de sable, ravissant un agneau d'argent.*

Ces citations peuvent suffire pour nous faire comprendre que, si les vallées adoptèrent quelquefois des armes parlantes, destinées à perpétuer le souvenir de la lutte de l'homme contre les bêtes fauves, elles préférèrent le plus souvent des allégories empruntées à l'aspect général du pays, au caractère de ses productions, à l'union politique et morale de ses habitants.

Cette distinction était dans l'ordre naturel des choses. Si l'individu peut tirer une certaine vanité de ses succès contre les animaux, la communauté des habitants doit placer l'orgueil national dans un ordre de faits plus élevé, plus dignes des forces réunies de la nation.

DU BLASON INDIVIDUEL.

Le blason individuel, au contraire, fidèle à l'origine que nous avons indiquée d'abord, fut, pendant bien longtemps, l'expression énergique et naïve des mœurs d'un peuple montagnard et pasteur, dont les ennemis les plus immédiats étaient les bêtes fau-

---

(1) Le roi indique l'alliance des Guypuscoans avec la couronne de Castille. Les douze canons rappellent ceux que les Basques enlevèrent à l'armée de Louis XII, près d'Elisondo; les arbres retracent la fraîcheur des forêts du Guypuscoa. Les Basques devaient se montrer heureux et fiers, lorsqu'ils comparaient leurs vallées privilégiées avec les plaines arides et brûlées du reste de l'Espagne.

ves et les oiseaux de proie, et pour qui la destruction d'un loup ou d'un ours dangereux renouvelait la gloire des travaux d'Hercule. Aussi le loup, le chien, le sanglier, le bœuf, le renard, le corbeau, et les plantes qui forment leurs repaires, tels que le chêne, le pin, le hêtre, furent les bases du blason basque personnel. Les animaux adoptés durant les croisades, le lion, le léopard; les pièces plus nobles qui prirent naissance dans la lutte des Castillans et des Aragonais contre les Musulmans de la Péninsule, telles que les têtes de mores, le croissant, la croix, l'étoile, la grenade, demeurèrent bien longtemps inconnus dans ces vallons reculés. Elles n'y pénétrèrent que par importation aragonaise ou castillane, vers la fin du moyen-âge, lorsque l'influence des rois espagnols, combattant peu à peu l'esprit national basque, parvint à flatter les principales familles, par la concession des pièces héraldiques particulières, qui furent mêlées à celles du blason primitif. Hâtons-nous de le faire observer : durant la première période, alors que le peuple basque n'avait aucun rapport avec l'aristocratie et le gouvernement espagnol, les citoyens cherchèrent moins à se distinguer par leurs hauts faits individuels, qu'à faire briller la valeur et la gloire du pays natal. Aussi, quand le paysan du Roncal, du Bastan ou du Lérin, se transportait dans une contrée étrangère, il ne disait pas à l'exemple des grandes familles d'Europe : *Je suis un Luna*, *Je suis un Montmorency*..... il se contentait de dire : Je suis du Bastan, je suis du Roncal, je suis du Lérin, voilà mes armes; et il gravait sur sa porte l'écu de sa vallée, comme un ambassadeur fait flotter au haut de sa demeure le drapeau de la nation qu'il représente. Il ne faut donc pas être surpris, si nous trouvons encore, sur plusieurs maisons de l'Aragon et de la Navarre, le loup ravissant du Salazar, le damier du Bastan, la syrène de Fontarabie et de Vertissana.

N'oublions jamais ce principe, car c'est autour de l'écu national de chaque confédération que se groupent la majeure partie des armes particulières. Donnons quelques preuves.

Nous avons remarqué dans le seul village d'Aparte, près de Vertissana, neuf maisons n'ayant pour écusson que la *syrène nationale*, *nageant sur onde, et tenant à la main le miroir et le peigne*. — Un autre *écu parti de 1*, *et coupé à senestre*, *porte en 1*, *quatre tours*, *en 2*, *la syrène*, *en 3*, *un guerrier casqué et armé*.

Nous avons rencontré dans le même bourg *la croix pommelée et la croix pleine entourée de 4 besans*.

Dans le Bastan, les membres de l'université se contentent gé-

néralement de sculpter sur leurs demeures le damier national ; c'est par vingt et par trente qu'on peut compter les écus de cette nature à Irruritza, à Almandoz, à Ururoz et à Elisondo. Quelquefois, l'échiquier devient le freté par l'inclinaison des lignes coupées en sautoir. Cette pièce fondamentale, enfin, se marie souvent aux pièces particulières des familles diverses. C'est ainsi que nous trouvons à Elisondo *un écu coupé formant un échiquier en* 1, *et un freté en* 2. — Un autre *parti et coupé à senestre, ayant un échiquier en* 1, *deux chiens en pal, passant devant un arbre en* 2, *avec un grand croissant à destre.*— Un troisième *écu coupé de* 2 *et taillé de* 1, *ayant en* 1 *et en* 4 *une étoile; en* 2 *et en* 3 *un échiquier, avec une pièce de canon dans la champagne.* Cet écu placé sur le beau palais du comte de Tyly, appartenait autrefois à la famille Arescounenea; c'est un souvenir de la part glorieuse que prit un membre de cette maison à l'enlèvement des douze canons du corps d'armée allemande au service de Jean d'Albret. Le même écu se trouve sur la maison Salotsenea.

Nous remarquons encore à Elisondo trois écus semblables à celui du palais Tyly, moins la pièce de canon.

A Irruritza, nous avons rencontré *six damiers simples et un écu écartelé ayant en* 1 *et en* 4, *un sanglier passsant devant un chêne, en* 2 *et en* 3 *un damier*. A Almandoz, nous trouvons plus de douze écussons à damier simple; — *un écu écartelé ayant un damier en* 1 *et en* 4, *et* 3 *pins en* 2 *et en* 3. Deux de ces écus portent la date de 1170 et de 1175. Cependant les maisons qui les possèdent sont d'une construction plus récente; aussi, doit-on appliquer ces dates à la fondation de l'habitation primitive, ou à la concession des armoiries, et non à la construction de la maison moderne.

On distingue les deux écussons suivants sur la place de Verra : *Deux chevaliers à cheval, bardés de fer, l'épée à la main, suivent un chemin en pente, guidés par une étoile; — un damier placé dans un cartouche renaissance, au-dessus d'une tête de chérubin.*

Mais lorsque l'écu individuel se détache de celui de la vallée, lorsque le Basque se croit assez d'importance personnelle pour se donner des armes propres, et arborer son pennon à côté du drapeau national, cet écu rentre dans la classe pastorale que nous avons fait connaître d'abord ; le sanglier, l'ours, le chien, le taureau, le corbeau, le chêne, le hêtre, etc., forment à peu près exclusivement les pièces héraldiques. Si nous étudions les écus du cercle de St-Jean-Pied-de-Port, par exemple, nous

trouverons l'ours chez les Yassu, les Yturitza, les Larramendi et les Salayusan; le loup, dans les familles Samper, Aguerre, Exobi, Barreneche, Urtubi; le taureau ou la vache, chez les Samper, les Suescun, les Armendaritz et les Belzunce; le Xavali, chez les Lecumberry, les Lexaga, les Arbide, les Miramont et les Mendigorria. L'arbre dans les écus des Chacon, des Eliceche, des Aritza, des Aguerre, des Yassu, des Ituritza, des Lexaga, des Larramendi, des Arbide, des Barreneche, des Miramont, des Aliceyre, des Belzunce et des Mendigorria. Le corbeau chez les Aliceyre.

Dans une chapelle de San Francisco, de Tolosa, *un écu parti présente à senestre un sanglier passant devant un chêne, à destre, un chêne seul.*

A Lessaca un écu *écartelé porte un sanglier passant devant un chêne en 1, et en 4, et une vache en 2 et en* 3 (1).

Cependant, les armes parlantes du pays basque, plaquées d'abord en nature sur les portes et au haut des perches; puis peintes ou brodées sur les vêtements et les enseignes, acquirent, plus tard, un nouveau degré de permanence et de durée, en prenant possesion des monuments de pierre, et c'est à ce nouveau progrès, réalisé dans le XIIIe siècle, que nous allons consacrer quelques développements.

La ville de Tolosa, dans le Guypuscoa, renferme une habitation de cette époque, dont la façade excessivement grossière, offre un bas-relief de 60 centimètres sur 50, représentant *un lion passant placé au-dessus d'une triple tour.* Nous n'hésitons pas à voir dans cette sculpture un des premiers essais d'armoiries gravées sur pierre. L'écu a toute la simplicité des pièces primitives. On était alors à l'époque des secondes

---

(1) Ces scènes pastorales de la vie primitive empruntent quelquefois d'autres manifestations. Dans la vallée d'Andorre, par exemple, une mascarade qui se renouvelle tous les ans, offre, sous la forme dramatique, cette lutte incessante de l'homme contre les animaux.

Le mardi-gras de chaque année, deux hommes vêtus en faucheurs, se rendent sur la place avec une ménagère chargée de leur préparer le repas, et un chasseur qui se couche sur l'herbe. Tout-à-coup survient un individu déguisé en ours, qui lance des pierres aux faucheurs. Ces derniers réveillent le chasseur; celui-ci couche l'ours en joue et l'oblige à fuir vers la montagne; mais il ne tarde pas à reparaître, attiré par l'odeur d'une ruche, qu'un paysan apporte sur la place; l'ours se met à dévorer le miel, le chasseur vise encore l'animal, le coup part, il le tue, et tous les assistants manifestent leur joie par des chansons et des danses. (*République d'Andorre,* par Castillon d'Aspect.)

croisades, pendant lesquelles les armoiries commençaient à se régulariser, et tout semble prouver que jusqu'alors les chevaliers s'étaient contentés de peindre ou de broder leurs pièces héraldiques sur leurs boucliers et sur leurs cottes d'armes (1).

Mais nous passerons légèrement sur la description d'un bas-relief qui ne saurait être susceptible de détails étendus, et nous nous hâterons d'arriver à un monument de sculpture armoriale d'une importance infiniment supérieure.

MAISON DE SANTA-LUCE DE ARRÉCHÉ.

Un bourg, situé au nord-est de Tolosa, possède l'inscription la plus étrange, la plus indéchiffrable qui puisse défier les investigations d'un archéologue. Cette inscription, de 10 pouces de hauteur et de 8 et de largeur, est gravée en relief sur un véritable écu arabe, c'est-à-dire terminé à la partie inférieure par deux demi-circonférences convexes; elle occupe la clé d'une porte ogivale de 1 mètre 40 centimètres de largeur, ornée d'un tore et d'une gorge; la maison, connue sous le nom de Santa-Luce de Arretche offre d'ailleurs tous les caractères du XIIIme siècle (2). Indépendamment de la porte sur laquelle l'inscription est incrustée, elle possède, à l'ouest, une fenêtre à deux lancettes, séparée par un pilier carré aux angles amortis. Tout concourt donc à prouver qu'elle n'est postérieure que de bien peu d'années à celle que nous avons remarquée dans l'intérieur de Tolosa. Voici la description de l'inscription :

A la suite de la date assez bien tracée 1110, viennent six caractères, parmi lesquels on distingue un *sim* arabe renversé, un O, une spèce de M, un S et un caractère inconnu. Une seconde ligne

---

(1) La maison présente les caractères les plus incontestables du XIIIe siècle. L'appareil est grand et bon dans le premier étage; mais le moellon règne exclusivement au second. Le rez-de-chaussée possède deux meurtrières irrégulièrement disposées; une porte plein-cintre, et une seconde plus grande à arc ogival, placée sous une ogive de dégagement. Au premier étage, on remarque une lucarne ogivale, cinq fenêtres du même style, de 80 centimètres sur 30; deux autres ouvertures de même grandeur, en astérisque pyramidale, un plein-cintre de 2 mètres sur 60 centimètres. Au second étage, trois ogives de 60 centimètres sur 20, très légèrement accusées. Au dernier étage, enfin, de petites lucarnes carrées et des gargouilles en têtes de lion à chaque angle.

(2) Arre eche (en basque *maison de pierre*); au XIIIe siècle, cette maison pouvait être considérée comme une monument, comparée à celles qui l'entouraient.

semble renfermer le mot *Opijuqbakirin* qui pourrait bien être un nom propre basque, car la terminaison *irin* se rencontre fréquemment dans cette langue (1); la dernière moitié de l'inscription, enfin, commence par l, o, p, que l'on pourrait traduire par *lo que prede ou prese*, celui qui prit; elle se termine par un ziz-zag de lignes qui passe sous un pont de trois arches.

Après avoir soumis ces espèces d'hiéroglyphes à plusieurs antiquaires, après les avoir étudiées nous-mêmes pendant plusieurs mois, et toujours sans succès, nous avons trouvé dans le dictionnaire géographique de Navarre de Deodoro Ochoa, un passage qui nous a paru renfermer la clé d'une difficulté jusqu'alors insoluble :

« Les Roncalais se signalèrent si bien sous le règne de Fortunio Garcia, à la bataille d'Olaso, dit-il, que ce roi leur « accorda pour armes un champ d'azur avec un pont de trois « arches d'or, sous lequel coule une rivière avec trois rochers « saillants dans son lit; sur le pont est placée la tête ensanglantée d'un roi More. Plus tard, Sancho Garcia, voulant « les récompenser de la bravoure qu'ils avaient montrée à la « bataille d'Ocharum (822), contre les Mores, confirma leur « privilége de noblesse...» Eclairés par ce fait historique, nous nous sommes enhardis à donner la traduction suivante : 1110, *Opijubakirin*, *descendant de celui qui prit le pont d'Olaso*, *ou qui prit part à l'affaire du pont d'Olaso.*

Ainsi, cette inscription singulière, commencée en caractères arabes et peut-être ibériens, continuée en lettres romaines, se termine en caractères parlants ou héraldiques. Le pont, le ruisseau tortueux dans lequel on distingue trois objets représentant, sans doute, les trois rochers, tout rappelle, avec la grossièreté des premiers essais du blason, gravé sur pierre, les armes du val Roncal.

Nous devons même ajouter qu'un signe à quatre jambes, placé au-dessus des trois arches, ressemble considérablement à la barrière ou palissade, qui devait fermer l'entrée du pont, et que les Roncalais durent briser avant de forcer le passage. Nous ne serions même pas surpris que les deux formes de croix, placées à la dernière ligne à gauche, représentassent

(1) Ce mot n'est pas tracé avec une telle netteté qu'il ne puisse être lu d'une manière un peu différente; il nous paraît impossible, toutefois, d'y voir le *moyonomientos nuevos* (limitations nouvelles) que la commission historique du Guypuscoa a cru y trouver.

celles qui durent être arborées par les vainqueurs sur le lieu du combat. Quant à la tête de More, l'on pourrait la retrouver dans un objet assez informe qui s'élève au-dessus du second piquet de la barrière, comme un crâne empalé au haut d'un pieu. Mais le point sur lequel nous insisterons plus particulièrement, c'est que le pont forme un relief plein, une espèce de maçonnerie, tandis que les autres signes sont en simples listels saillants.

Après cette explication sur laquelle nous appelons le jugement du lecteur, il ne resterait à traduire qu'un très petit nombre de signes de la première ligne. Il ne faudrait pas être trop surpris de la présence de lettres arabes dans une inscription héraldique, tracée par un chrétien. Les Navarrais et les Basques eurent, pendant les XIIme, XIIIme et XIVme siècles, des relations amicales très fréquentes avec les musulmans de l'Andalousie. Les rois d'Aragon et de Navarre, et bien souvent ceux de Léon et de Castille, recherchèrent l'alliance des Mores comme un contre-poids capable de faire pencher la victoire du côté de celui qui avait le bonheur de s'assurer l'appui du Croissant.

Un épisode de la vie de Sancho-le-Fort, notamment, présente ces relations politiques des chrétiens et des Mores sous un aspect très dramatique ; nous croyons utile de le faire connaître.

Après avoir étendu son autorité dans la Gascogne, au point de porter, comme son père, le titre de roi de Bayonne, et de recevoir l'hommage du vicomte de Tartas (1196), Sancho avait cherché, auprès des Mores, une alliance qui pût lui permettre de lutter contre l'Aragon et la Castille, ses irréconciliables ennemis, et il avait cru l'obtenir en épousant la fille du roi de Maroc, Miramamolin. Ce dernier, maître de l'Afrique et de la moitié de l'Espagne, considérait aussi une alliance intime avec le roi de Navarre et de Bayonne comme le moyen le plus sûr de tenir en échec les autres rois chrétiens. Il envoya une ambassade extraordinaire à Pampelune, et fit offrir à Sancho-le-Fort la main de sa fille Saracénia, avec toute l'Espagne moresque pour dot. Pendant que ses envoyés discutaient, avec Sancho-le-Fort, les conditions de ce singulier mariage, Miramamolin, croyant déjà s'être assuré de la neutralité et peut-être de l'appui du roi de Navarre, envahit le royaume de Castille avec des forces imposantes, et s'empara de plusieurs châteaux.

Dans l'état d'exaspération réciproque des deux races, les

démarches du More auprès de Sancho devaient naturellement exciter, contre ce dernier, le ressentiment des rois espagnols. Alonzo de Castille et Pedro II d'Aragon résolurent de s'en venger en se partageant la Navarre, et Sancho fut attaqué par les deux coalisés. Cependant, il parvint à leur résister, et cette attaque, loin de le détourner du mariage projeté, ne fit qu'en rendre la conclusion plus désirable (1197). Le Saint-Siége, effrayé de cet hymen sacrilége, en fit représenter toute la gravité par son légat. Les conseillers de Navarre répondirent que plusieurs monarques de Castille ne s'étaient pas fait scrupule d'épouser des musulmanes, que les offres de Miramamolin allaient réunir à la Navarre des territoires qui devaient élever sa puissance au-dessus de celle de la Castille et de l'Aragon, et Sancho partit pour l'Afrique afin de réclamer la main de sa fiancée (1198). Mais quand il eut franchi le détroit de Gibraltar, il apprit que Miramamolin venait d'expirer. Son successeur était peu disposé à céder les Espagnes; après avoir donné plusieurs réponses évasives, il fit comprendre à Sancho le refus dont il était victime, et le roi de Navarre rentra précipitamment dans ses Etats. (Voyez notre *Histoire des Pyrénées*, page 104.)

Cet épisode, fort singulier, nous paraît expliquer l'usage de quelques mots arabes dans une inscription chrétienne. L'auteur de l'écu de Santa-Luce peut avoir eu des rapports intimes avec les Mores, il peut avoir voulu graver sur ses armes un souvenir de ses relations; et si l'on veut se rappeler que la langue basque n'a jamais eu d'alphabet particulier, on sera plus disposé à s'expliquer l'éclectisme avec lequel un Cantabre employait des signes arabes concurremment avec des lettres romaines et des signes héraldiques. Quand on appartient à un peuple qui n'écrit pas et qu'on désire cependant graver ses idées sur la pierre, n'est-il pas naturel que l'on emprunte des signes déjà connus aux alphabets des peuples divers avec lesquels on se trouve en contact. Que l'on puise dans l'alphabet arabe les signes qui doivent exprimer les relations qu'on a eues avec ce peuple, et dans l'alphabet chrétien les lettres qui doivent retracer des faits appartenant à l'histoire chrétienne.

N'oublions pas que les signes arabes et ibériens sont extrêmement défectueux; ils sont renversés, et ce n'est qu'approximativement et en tenant compte de l'inhabileté du sculpteur, qu'il est permis de les reconnaître. Les lettres chrétiennes sont presque aussi grossièrement formées. Eh bien! cette imperfection même nous paraît offrir un nouveau témoignage en

faveur de l'origine que nous assignons à l'écu de Santa-Luce. Un sculpteur arabe aurait mieux exécuté les lettres de son propre alphabet; un sculpteur chrétien aurait mis un soin plus éclairé à reproduire les lettres romaines; un homme étranger aux deux langues, au contraire, un Basque qui ne traçait ses caractères qu'en souvenir de ceux qu'il avait vus ailleurs, pouvait se permettre ces maladresses... maladresses que nos premiers savants ont bien souvent commises lorsqu'ils ont essayé d'écrire des caractères chinois ou cunéiformes.

Mais nous sentons le besoin de le répéter! Nous aventurons cette traduction de l'écu de Santa-Luce de Arrètche sous toutes réserves, avec le désir bien sincère que d'autres puissent arriver à des résultats plus positifs.

ALTÉRATION DES ÉCUS BASQUES.

La simplicité des armes primitives et pastorales du pays Basque finit par s'altérer à la suite des relations des familles les plus importantes avec les cours de Navarre et de Castille. Ces relations leur firent peu à peu adopter des pièces moins agrestes, moins appropriées à la nature de leurs âpres vallées : le lion, rapporté des croisades, les têtes de Mores, le croissant, les croisettes, souvenir de la guerre contre les musulmans, les pals d'Aragon, les chaînes de Navarre, les aigles impériales sous Charles-Quint et les fleurs de lys, à l'époque des invasions françaises, figurèrent peu à peu à côté des animaux et des plantes des écus primitifs.

Dès ce moment, une scission caractéristique vint diviser les écus basques en deux catégories : ceux des hommes du peuple, restés complétement étrangers à toute relation avec les gouvernements et les familles nobles du reste de l'Espagne, conservèrent toute leur simplicité nationale; ceux des grandes familles, alliées à l'aristocratie navarraise ou castillane, se compliquèrent, s'enrichirent des pièces chevaleresques et guerrières communes aux nations européennes.

Citons quelques exemples. Nous avons remarqué les aigles impériales sur deux maisons de Tolosa, appartenant au XVIe siècle.

A Irun, l'écu de la famille Scorie est un *écartelé, portant, en 1 et en 4, un sanglier passant devant un chêne et attaqué par un piqueur; en 2 et en 3, une tour dans un quadrilatère.*

L'écu des Arbelays *est une tour sur ondes, renfermée dans le*

même quadrilatère, avec un cheval passant à destre et à sénestre.

Les Mendizabal *portent d'azur aux trois loups avec une chaudière suspendue au-dessus d'un foyer, et un orle de gueules aux neuf croix d'or de St-André.*

Les Daguire ont *un parti de 2, portant, en 1, une louve de sable, avec deux louveteaux qui tètent ses mamelles, rampant devant un arbre aux fruits d'or. En 2 d'or à la tour crénelée, d'où s'élance un dentrochère armé; en 3, un g-hébion de gueules aux trois étoiles d'or et aux trois cœurs verts, avec cette devise sur orle : Omnia si perdideris famam servare memento.*

Une chapelle de San-Francisco de.Tolosa renferme un écu *parti d'un, coupé de deux, portant, en 1, une cloche; en 2, les deux aigles impériales; en 3, douze canons; en 4, trois cœurs; en 5, trois chênes; en 6, de gueules aux quatre pals d'or, avec une croix pattée dans l'abîme.*

Nous avons remarqué les écus suivants à Renteria : *Un château à trois tours maçonnées sur ondes, ombragées par un arbre, présentant deux cœurs dans le feuillage.*

Un écu écartelé aux deux chiens passant, placés en pal en 1 et en 4, et à la tour maçonnée, en 2 et en 3.

Un autre *écu parti, reparti à senestre et coupé de 1, ayant un lion rampant, surmonté d'un pennon croisé en 1, et trois abeilles en 2. Une ancre munie de sa chaîne, et un pennon croisé en 3; dans le quartier destre, enfin, plusieurs barques à rameurs, surmontées d'un vaisseau.*

L'écu des Torréalda, à Fontarabie, *est un écartelé, ayant, en 1, un damier; en 2, un quartier parti, portant une tour à sénestre, deux coqs à destre; en 3, un autre quartier parti, avec trois lions en pal, à sénestre; cinq cloches à destre; en 4, enfin, une tour contonée de huit coquilles.*

Le palacio de Manuel Sansa, L... de Baguara, a pour armes *un écu écartelé, ayant, en 1 et en 4, trois barres surmontées d'un drapeau turc, et cinq cœurs; en 2 et en 3....*

Le palais de la famille Etcheberry (en basque, maison neuve), a pour armes *un écu écartelé, présentant, en 1, deux chiens passant au-dessus de deux ancres; en 2, un loup passant devant un chêne; en 3, écartelé en sautoir, deux tours et deux coquilles; en 4, deux sangliers au-dessus de deux épieux.*

Ainsi, peu à peu les écussons se compliquent et l'Espagnol, prodigue de ses pièces héraldiques comme de ses titres, aime à se montrer entouré de tous les souvenirs de son anoblissement ; il ne recule devant aucune superposition pour compléter son livre nobiliaire. Nous rencontrerons bientôt des armes à dix à vingt quartiers, surchargées de pièces et de figures naturelles, sur l'arrangement desquelles on pourrait écrire des volumes, l'écu placé sur la façade d'un hôtel de Tolosa, est un de ces modèles de complication héraldique. *Parti d'un reparti à destre, coupé de* 1, *recoupé au premier quartier de sénestre; en tout, sept quartiers portant, en* 1, *un taureau affronté, au bras dompteur; en* 2, *une croix potencée et trois pals au-dessous; en* 3, *une tour à trois donjons maçonnés, surmontée de deux étoiles*; *en* 4, *trois loups en pals, passant devant un chêne arraché; en* 5, *un taureau affronté, passant devant un chêne; en* 6, *deux chiens se disputant un os en bande, cantonné de dix* X (1); *en* 7, *deux lévriers rampant contre un arbre.*

Ce caractère de complication se reproduit dans les armes d'une foule de familles, et les animaux finissent par être relégués dans un coin obscur de l'écu, pour céder les meilleurs quartiers aux tours, aux pals, aux fusées, aux coquilles, aux croissants, aux dragons, aux soleils, aux cœurs et aux autres figures de convention élevées à la hauteur de la science héraldique (2).

On sera surpris, peut-être, de nous voir, contrairement à toutes les règles du blason, négliger l'indication des émaux. Notre réponse à cette objection sera facile : c'est que les écus basques n'offrent que bien rarement des traces d'émail ; c'est à peine si quelques écus peints très récemment dans des chapelles ont reçu des couleurs plus ou moins disparates; mais ceux des façades et des tombeaux, qu'ils soient sculptés sur bois ou sur pierre, ne montrent aucune trace de couleur conventionnelle ou naturelle.

Après ces mille exemples étalés sous nos yeux, nous sommes convaincus qu'on a donné aux émaux, dans la science héraldique, une importance très exagérée; ils forment, selon nous,

(1) Ces deux chiens formaient les armes allégoriques du prince de Viana.

(2) Ainsi donc, les écus basques deviennent peu à peu dignes de ceux de Castille, parmi lesquels le *Genéalogico Nobiliario de Alonzo de Haro* n'en montre que 12, renfermant le loup ou le chien ; tous les autres animaux sauvages y sont inconnus.

un complément secondaire dont la valeur ne saurait égaler celle des pièces parlantes et des quartiers.

Les couleurs, désignées sous le nom d'émaux, n'eurent, à l'origine, d'autres raisons d'être que la nécessité de faire ressortir les pièces, de les rendre visibles et distinctes à de grandes distances. La peinture seule pouvait d'ailleurs être employée dans les bannières et les cottes d'armes; de là l'usage des émaux. Mais quand les blasons furent sculptés sur les façades des maisons et les tombeaux, comme leur immobilité et leur permanence rendaient leur examen très facile, les émaux furent négligés d'abord, et finirent par être abandonnés... Or, pour être dédaignés d'une manière aussi générale qu'ils le sont dans la Navarre et dans le pays basque, il fallait que leur usage fût secondaire, facultatif; sans cela, un peuple qui attribue au blason une importance aussi considérable, n'aurait jamais consenti à supprimer une partie caractéristique de ses armes... Les émaux ne furent donc qu'un complément d'ornementation; les pièces, les quartiers et leur disposition résumèrent la valeur réelle des écus.

Cette soif d'immortalité qui produisit, malgré ses exagérations puériles, de si grandes choses depuis l'invasion des Mores jusqu'à Philippe II, ne se borna pas toujours à employer le langage figuré et hiéroglyphique du blason. Les inscriptions furent chargées fréquemment de transmettre à la postérité les hauts faits des plus illustres citoyens, et nous avons trouvé, dans le quartier de Bellate, faubourg de Tolosa, sur une maison de la plus modeste apparence, les inscriptions suivantes, gravées en lettres romaines sur deux plaques de marbre blanc :

« Albert P. 3 fue capitan de Tolosa en la coma de Navara à « 1512, y en la que mad la armada de Francia à 1525, y en otra « jornada, y el rey don Fernando le dio 15 mil *ms* de renta à « 1513, tan bien antes en las gueras de Napoles fue mal herido « en una pierna y Juan P. 3 de Elicalde su nieto, puso esta « mem, à 1619, y el tam bien per sus prop. servicios fue del « emper. armado cavallero (1). »

(1) Albert 3 fut capitaine de Tolosa dans la marche en 1515 et dans l'armée qui envahit la France en 1525 et dans une autre expédition, et le roi don Fernand lui donna 15000 maravedis de rente en 1513, et aussi précédemment dans les guerres de Naples, il fut blessé à la jambe, et Juan 3 de Eliçalde, son neveu, plaça cette pierre commémorative en 1619, et lui-même, à l'occasion de ses propres services, fut par l'Empereur armé chevalier.

« Per la gran victoria naval contra Turcos quos don Juan de Aus-
« tria two en Lépanto à 1571, dom 7 de ot, haze en tal dia la iglesia,
« la tan solene fiesta como lo cuenta villegas en su flossantorum,
« hallo se en esta jordana Juan Peres Deliçalde y en otras di-
« versas de tierra y mar en mas des 50 anos en Italie, Portugal,
« Flandres, Malta, Goleta, Oran, Penon, Develez y Guypuscoa,
« y el emperador le dio por armas las aguillas imperiales (1). »

Si l'on veut comparer ces inscriptions avec celles que les Espagnols laissèrent dans les Etats d'Alger pendant leur conquête passagère (2), on pourra se convaincre que le style et les caractères sont les mêmes..... Cette circonstance nous fait supposer que les Espagnols notables des xvime et xviime siècles avaient résolu de graver leur biographie sur ces livres de pierre et de marbre, dans toutes les possessions de l'immense royaume catholique.

Une semblable coutume, qui paraîtra peut-être puérile à des esprits d'une philosophie trop sévère, n'était-elle pas de nature à produire de précieux résultats politiques et moraux : n'aurait-elle pas même de nos jours des conséquences tout aussi salutaires ? Si l'ambition de faire attacher un signe d'honneur à la boutonnière de son habit excite de si beaux élans de patriotisme et de courage, imprime à l'activité individuelle un essor si avantageux à la grandeur et à la prospérité générale, quel redoublement d'ardeur ne puiserait pas le cœur humain dans l'espoir de voir des actions d'éclat gravées sur le marbre en caractères permanents, capables de traverser des siècles ?...

Cette innovation, qui finirait dans la suite des temps par écrire l'histoire du pays toute entière sur des feuillets ineffaçables, incessamment exposés aux regards, n'aurait-elle pas une autre conséquence politique et morale ?... Les liens de la famille, si profondément atteints par notre révolution ; ces liens qui vont chaque jour s'affaiblissant sous l'influence d'un siècle qui réduit tout à des valeurs monétaires, représentées par des actions né-

---

(1) A l'occasion de la grande victoire navale remportée sur les Turcs par don Juan d'Autriche à Lépante, en 1571, le 7 d'août, le jour où l'Eglise célèbre la fête si solennelle, comme le rapporte Villegas dans sa fleur des saints, Juan Perez de Eliçalde, qui prit part à cette journée et à d'autres actions de terre et de mer, dans l'espace de plus de 50 ans, en Italie, en Portugal, en Flandre, à Malte, à Golète, à Oran, à Penon à Develez et dans le Guypuscoa, reçut de l'Empereur les aigles impériales pour armes.

(2) Ces inscriptions sont recueillies dans le grand travail publié sous les auspices de notre ministère de la guerre.

gociables, d'un siècle où la manie des partages et des licitations inexorables finit par mutiler, diviser, anéantir le domicile de la souche première, ces liens ébranlés, disons-nous, ne trouveraient-ils pas un point d'appui dans ce nouvel élément d'amour-propre ? Les fils qui tiennent encore au nom, quelquefois même aux armes, n'éprouveraient-ils pas un attachement plus respectueux pour la maison paternelle, si l'histoire de leurs pères était écrite sur ses murailles? Nous livrons cette pensée à la méditation des moralistes ! Peut-être seront-ils convaincus, comme nous, que cette inscription de la biographie des aïeux sur la façade de leur berceau serait pour la gloire, pour la vertu sérieuse, des prix Monthyon dignes d'un grand siècle, dignes d'un grand peuple qui a voulu avoir son panthéon.

En résumé, nos études archéologiques sur le pays basque espagnol et français nous ont prouvé que cette contrée, si intéressante à étudier au point de vue philologique, présente également, sous le rapport archéologique, de notables particularités ; pas de débris d'autels votifs, de tombeaux ou d'inscriptions romaines; pas de traces de camps césariens, de campements ou de mottes féodales du vme et du ixme siècles; pas de châteaux-forts, pas même de fortifications bourgeoises destinées à mettre les villes et les bourgs à l'abri d'un coup de main; pas de constructions religieuses de l'époque romane, à l'exception de quelques fragments trouvés sur les frontières, comme à Bettelu, dans le Guypuscoa, et à Aroue, dans la Basse-Navarre. Les églises ogivales y seraient complétement inconnues si les Anglais n'avaient importé ce style dans le Labour, en construisant la cathédrale de Bayonne et l'église de Biarritz. Quelques maisons particulières du XIIIme et du XVme siècles essaient timidement d'y représenter l'époque gothique; mais la renaissance, en revanche, développe toutes ses richesses, toutes ses productions de mauvais goût dans une foule de palais et d'églises du XVIme et du XVIIme siècles. Cette époque reflète surtout les prétentions nobiliaires de l'Espagne dans d'innombrables écus sculptés sur les façades des maisons.

Ces deux ordres de faits seraient entièrement particuliers au pays Basque, si les écussons ne se retrouvaient dans la Navarre, comme nous l'avons prouvé en parlant de cette province. Si les églises gréco-romaines aux formes lourdes et grandioses ne se reproduisaient dans le Roussillon sur des plans entièrement identiques.

Voici ce que nous devons conclure de cet état de choses : 1° Les Romains et les conquérants germains n'occupèrent jamais dans les contrées habitées par la race basque; 2° la féodalité y fut complétement inconnue; 3° le christianisme pénétra fort tard dans ces vallées reculées où St-Léon Ier, évêque de Bayonne, fut martyrisé en plein xme siècle ; 4° le peu d'églises gothiques qui s'y étaient élevées du xiiime au xvme siècles furent complétement détruites, non par les révolutions violentes, mais par l'orgueil des architectes de la renaissance, qui firent table rase du passé, afin de faire régner leurs œuvres d'une manière plus absolue ; 5° l'enrichissement de ces provinces par les expéditions de l'Amérique et des Indes fut presque aussi funeste aux anciens monuments que les révolutions les plus brutales dont nous ayons été témoins ; 6° l'invasion des Galions fit élever au xvime et au xviime siècles ces églises lourdes, mais majestueuses, ces palais imposants et massifs qui couvrent le Labour, les provinces basques, et qui ne se retrouvent que dans le Roussillon.

Quant au blason, enfin, il est évident que les Basques, fiers d'appartenir à la vallée natale, orgueilleux de tout ce qui leur rappelait le sol national, prirent d'abord, pour pièces héraldiques, les plantes au milieu desquelles ils vivaient, les animaux contre lesquels ils avaient dû lutter. Plus tard, les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille ajoutèrent à ces pièces primitives d'autres pièces empruntées au blason chevaleresque de l'Europe, afin de récompenser les services rendus par les montagnards. Peu à peu, les maisons principales de ces vallées ajoutèrent à leur blason les écus des familles auxquelles elles s'étaient alliées; ce fut de ce mélange que naquit une distinction dont on peut encore suivre les traces : les familles purement basques restèrent fidèles à la simplicité héraldique du premier blason ; les familles unies à des maisons navarraises, aragonaises et surtout castillanes surchargèrent leur blason d'une quantité innombrable de quartiers et de détails.

FIN.

Tarbes. -- Typ. et lith. de Th. Telmon, imprimeur de la préfecture.

